

Clara



une histoire de famille

Nous ne créons jamais rien et toutes les fictions sont faites d'une multitude de réalités conjointes...

Si je voulais par exemple créer une histoire mettant en scène un personnage très doux, je ne pourrais pas ne pas penser à ma mère. Quelqu'un à qui le mal serait totalement étranger.

Si étranger que même le nez dessus, elle refuserait de toutes ses forces de simplement l'envisager.

Et si cette douceur devait rencontrer un ours mal léché, bougon et maladroit, comment pourrais-je ne pas évoquer mon père, comment le pourrais-je ?

Voilà, ça commencerait là....

Clara

... une histoire de famille

Angela

Elle lissa le bas le long de son mollet en faisant bien attention que la couture en épouse exactement le galbe. Les larmes lui brouillaient un peu la vue. Elle en essuya soigneusement une qui s'avisait de couler sur sa joue avec un mouchoir plié en triangle et ajusta ses lunettes noires sur ses yeux en pinçant les lèvres.

Le taxi l'attendait en bas. Elle n'avait pas voulu partir avec les filles. Elle avait besoin d'être un peu seule pour pleurer tranquille.

Et réfléchir.

Elle avait envie de se souvenir. La voix d'Esther quand elle lui avait dit, toi, monte voir ma mère. La lumière hypocrite du bar, la clarté encore plus sournoise du soleil. La journée avait été dure, mais toutes les journées se ressemblent et c'en est si désespérant que parfois tu te demandes si tu vas pouvoir continuer, si ça en vaut seulement la peine. Elle venait de vider son verre et elle le fixait en se demandant s'il était aussi transparent qu'il en avait l'air.

- Tu m'as entendue ?

- Oui.

Elle savait qu'il y avait plein de vieux Juifs qui habitaient sous les toits, elle savait qu'ils en avaient chié aussi pendant la guerre. Elle savait surtout que, entre son mari qu'on lui avait pris, son fils, les petits qu'elle avait perdus, sa sœur, sa jambe, la vie, quoi, madame Clara avait eu plus que sa part, alors se fader les cinq étages pour entendre pleurer quelqu'un qui avait trinqué plus que toi, non merci.

Mais Esther avait posé d'un ton péremptoire une petite pelote de laine sur le comptoir. « Et tiens, tu lui monteras ça. »

Alors elle était montée. A contrecœur. A cœur perdu. Elle avait gravi les cinq volées de marches qui s'enroulaient vers la verrière et à vrai dire, elle n'aurait pas su décider si cette ascension vers la lumière était douce ou désespérante. Déjà, elle était épuisante, dès le deuxième étage, elle avait accusé le coup, avec l'impression nette que l'immeuble avait resserré son silence cossu autour d'elle, n'était restée que la spirale vers la trouée de lumière et en levant la tête, hors d'haleine, elle avait entendu roucouler les pigeons sous le toit. Elle avait lâché le mur pour aller s'agripper à la rampe et ce choix-là était aussi désespérant que le reste car les marches près de la rampe accusaient l'angle aigu de leur géométrie et monter

comme ça au plus étroit rendait l'aventure plus périlleuse encore avec ses talons aiguilles.

Arrivé au cinquième, elle était restée un moment devant la porte, serrant nerveusement son sac contre elle et elle y sentait l'idiote petite boule de laine qui déformait un peu le cuir. Elle repensait avec exaspération à cette pelote de fil bleu lavande qu'elle avait accepté d'apporter et elle avait pincé les lèvres. Une pelote bleu lavande. Elle allait se coltiner une vieille Juive turque qui tricotait du bleu lavande. Elle aurait dû réfléchir avant de monter affronter un loukoum géant. Mais quelle horreur.

Elle avait fini par toquer à la porte. Deux petits coups secs. Et s'était presque aussitôt retrouvée saisie dans le faisceau tendre des deux yeux rieurs sous la mèche blanche d'une petite dame élégante et digne toute vêtue de noir et parfumée à l'eau de rose, qui lui avait aussitôt présenté son petit chignon rond en se retournant vers le réchaud fumant dans la cuisine verte.

- Hola querida. Cafico ? Biscochada ?

Dio mio... un vero loukoum.

Et elle avait senti avec horreur les larmes lui venir... Comme maintenant. Elle s'engouffra dans le taxi.

« Saint-Pierre. Le carré israélite. »

- C'est parti petiote.

Après un coup d'œil dans son rétroviseur, le chauffeur de taxi ajouta :

- Tu vas à l'enterrement de Madame Claire ?

Elle ouvrit la fenêtre.

Elle y était retournée la semaine suivante. Madame Clara lui avait donné pour mission de lui trouver de la laine rose mais pas saumon, ni layette, je voudrais du vieux rose, tu sais, le rose des roses anglaises, tu as déjà vu des roses anglaises, Anja, dès que je t'ai vue, tu m'as fait penser à une rose anglaise, je te tricoterai au crochet un petit caraco vieux rose, khanoum, et quand tu le mettras, tu penseras à moi. La promesse de rose était là, roulée en boule dans son sac et l'idée du petit caraco lui donnait envie de sourire, parce que c'était un projet, une espérance, quelque chose à venir à un moment de sa vie où des projets, il n'y en avait pas l'ombre, oh non, pas l'ombre, et celui-là, en plus était rose et au crochet, per favore, délicat et tendre comme cette dame extraordinaire avec ses belles mains d'artiste, délicat et tendre comme l'idée du cafico fumant et de la biscotte sucrée.

Elle avait été surprise aussi que madame Clara fume et l'idée de mélanger sa fumée à la sienne lui avait plu. Elles

ne s'étaient pas parlé. Juste elle avait dit son nom, Angela, mangé sa biscotte et enregistré la commande de laine avec ravissement pendant que madame Clara sortait son fume-cigarette.

- Cigarillo ?

Et comment.

Moment de grâce. Enveloppée dans la chaleur rassurante de la cuisine, elle avait fait durer sa clope le plus longtemps possible, le regard perdu sur les volutes de fumée qui s'évanouissaient dans le ciel marseillais par la fenêtre ouverte. Elle avait vidé son café jusqu'à la dernière goutte avant de redescendre sur terre, enfin sur son trottoir, rassérénée.

Cette deuxième fois, elle n'était pas venue qu'avec sa pelote. Elle avait aussi déniché chez Nico le boulanger un petit paquet de canistrelli corses qui lui faisaient un peu penser aux cantuccini de sa Toscane natale.

Madame Clara l'attendait avec son bon sourire.

- Entre, querida. C'est quoi, ça ? Des croquants aux amandes ? Tu as bien fait. J'adore les croquants. Le café est servi, viens, allons-nous asseoir au salon.

Elle avait pris le petit plateau rond ouvragé avec les deux tasses que lui désignait madame Clara sur la table de

la cuisine, était entrée à gauche dans la vaste pièce claire et confortable, avait précautionneusement posé son plateau sur la jolie table ronde de bois ciré qui en ornait le centre, juste sous le lustre et avait fait quelques pas, s'arrêtant sur un tableau, un napperon, un livre dans la petite bibliothèque au-dessus du sofa, la photo encadrée avec le beau jeune homme sur la cheminée. Elle avait levé les yeux et croisé le regard brillant de Clara qui arrivait avec les canistrelli sur une petite assiette à liseré d'or. Elle n'avait posé aucune question. Sans la lâcher des yeux, Madame Clara s'était assise sur le joli banc près de la fenêtre et elle avait posé sa jambe sur un petit escabeau devant elle en soufflant un peu.

- Fais le service, tu veux bien, querida ? Donne-moi ma tasse. La première, oui. La tienne est sans sucre.

Puis, lui tendant l'assiette de canistrelli. « Mange un croquant, après, tu me montreras la laine que tu m'as trouvée. »

Et elles avaient savouré ensemble sans plus parler les biscuits aux amandes avec le café noir serré très parfumé et c'était comme si elles se connaissaient depuis toujours.

Je reçois un message de mon cousin.

Oui, là, maintenant, pendant qu'Angela sirote son café avec Clara au salon. « Je pense que ça va t'intéresser », m'écrit-il, « j'ai entendu dire que des putes de l'opéra montaient souvent chez ma grand-mère, mais je ne sais pas si c'était pour être consolées ou juste pour discuter autour d'un café. Tu veux que je demande à mon père ? »

- Mon cousin, j'ai déjà demandé à ton père. Tu sais ce qu'il m'a répondu quand je lui ai demandé s'il savait pour les filles ?

- Non. Il t'a dit quoi ?

- Il m'a dit qu'il n'en avait jamais entendu parler...

- Ah merde.

- ... mais qu'il savait pour les pédés.*

- Hé hé.

- Rigole, rigole. Tu sais quoi, je finis d'imaginer l'enterrement de ta grand-mère et je vais rappeler ton père.

**Je déteste ce mot depuis que j'ai lu Hervé Guibert, mais je cite ici mon oncle qui l'employait avec une immense tendresse et un profond respect.*

Clara

Il ne va pas être possible d'être très précis. Il manque trop d'éléments. Des noms, des dates, des lieux. L'heure qu'il était. Le temps qu'il faisait. On ne connaît pas l'exacte couleur de ses yeux ni la profondeur de son regard dans la fumée de son cigarillo. Le bruit de son souffle dans l'escalier abrupt du vieil immeuble marseillais de l'Opéra. La texture de sa peau. Son odeur. Ses silences. La forme de ses ongles sur le long porte-cigarette. Elle eut très tôt une mèche blanche, mais qui se souvient de la nuance du reflet dans sa chevelure lorsqu'elle dénouait son chignon ? Du bruit de son rire ? Du goût de ses douceurs quand personne, jamais, n'évoque ses larmes ? Tout est si loin.

Et puis en même temps, qu'importent les détails. Quand il est question d'un soleil dont toute l'ombre du monde n'altéra jamais la lumière et qui continue d'illuminer la mémoire de tous ceux qui l'ont connue ? Ce qu'on ne sait pas, on peut toujours l'imaginer. Pourquoi pas ?

C'est une histoire de mémoire et d'enfance qui commence dans l'empire ottoman, à la fin du 19ème siècle, quand un homme qui avait une fille épousa une femme qui avait un fils. Ensemble ils eurent deux autres enfants et sur son lit de mort, l'homme demanda que sa

filles épouse le fils de sa femme. Voilà. Tout est dit. Le décor est planté. La tragédie peut s'épanouir.

Mmmm. Un peu rapide. Ce serait bien de développer un peu.

C'est l'histoire d'un homme qui s'appelait Simmanto... Mais peut-être pas. Quel diable put être le prénom du Tio Alazraki ? De celle qu'il épousa, en revanche, on le connaît, Esther, même si, pour tous, elle devint la Nonna et si on n'en garda pour tout souvenir que celui d'une vieille femme aveugle et sans âge qui souriait doucement chez sa fille Claire...

Sa fille Claire ? Mais non. Sa belle-fille. Clara.

Une fois de plus, il apparaît que plus on s'approche de la lumière et plus elle nous éblouit...

Fin 19ème, donc. Clara était la fille de Simmanto et Jacques le fils d'Esther. Clara était belle comme le jour... Belle de perspectives. Belle d'espairs. Avec ce regard souriant et tranquille que posent sur la vie les belles qui savent qu'on va les aimer, avant que la vie ne les porte et les emporte dans son tourbillon et que la douceur, le romanesque et la beauté ne se dispersent et s'éparpillent, se perdent... Qu'importe. Quand bien même il n'y aurait ni intérêt ni preuve de la beauté de Clara en sa jeunesse,

dans cette histoire, elle est belle comme le jour, elle qui fut bien plus que belle. D'autant qu'il est avéré qu'elle engendra deux filles plus brillantes que des soleils.

Clara.

Son père avait épousé Esther, qui avait le petit Jacques, de cinq ans l'aîné de Clara. Ensemble, le Tio Alazraki et Esther eurent deux autres filles, Victoria et la petite Virginie.

Un instant. L'histoire d'un homme qui avait une fille... Cela signifie donc que Clara avait perdu sa mère toute petite ? Qu'elle était orpheline ? Une nouvelle dimension s'installe.

L'histoire commence alors en fait ainsi. Clara naquit en 1892. Elle était toute petite quand elle perdit sa mère, mais son père se remaria bien vite avec une femme qui avait un fils. La femme était belle et le fils était bon. La famille fut heureuse, d'autant qu'elle s'enrichit vite de deux nouvelles petites filles, toutes deux blondes et vives, Victoria et Virginie. Le père, Monsieur Alazraki s'appelait peut-être Simmanto, mais peut-être pas, qu'importe. Pour tous, il fut le Tio. Clara était sa fille.

Oui, c'est exactement cela.

Il fut le Tio et Clara était sa fille.

Angela

On enterrait vite chez les Juifs. Madame Claire était morte cette nuit et on l'enterrait ce matin même. Du coup, Angela n'avait eu que le temps de repasser chez elle se changer. Elle voulait être vêtue dignement, de noir, à l'image des endeuillés de son Italie perdue.

Le deuil, elle connaissait bien.

Très très bien, même. Le deuil était chez elle comme une seconde nature. La patrie de son enfance. Elle n'arrivait pas à se souvenir d'aucun moment de couleur ou de joie à Sant'Anna. Le sourire avait été banni du village un quart de siècle plus tôt. Dans le sang. Le village entier s'était vêtu de chagrin et de nuit.

Enfin, le village... Ce qu'il en restait plutôt. Des survivants qui rasaient les murs comme des fantômes. Elle ne pouvait oublier la chape de plomb qui avait tout fondu après le feu. Les hurlements. Des gens. Des bêtes. Les aboiements des Allemands. Personne ne s'en était jamais remis.

Elle avait 8 ans et était avec Maria quand ils étaient arrivés. Ce n'étaient pas tant les soldats qu'elles craignaient, elles n'en avaient jamais vus et ils ne

représentaient pas grand-chose pour elles, mais elles n'avaient rien à faire dans la forêt et s'étaient faites toutes petites sur leur passage en gloussant dans les fourrés. Pendant que tout le monde montait vers l'église, elles avaient bifurqué vers l'abri des grands arbres en serrant très fort contre leurs poitrines leur petit panier. Les châtaignes excusaient toutes les escapades. La mère en faisait du café.

Elle n'avait plus jamais mis les pieds dans aucune église, ni mangé aucune châtaigne, depuis quoi, 26 ans... Avec Maria, elles s'étaient blotties l'une contre l'autre en comprenant qu'il ferait chaud si on les cueillait là.

Mais personne ne vint les cueillir et il se mit à faire chaud quand même. Le brusque crépitement des armes les avait fait sursauter. Elles avaient entendu les ordres gutturaux, puis vu les flammes, et ces soldats qui couraient, mais d'une course étrange, la course de ceux qui savent où ils vont, de ceux qui n'ont pas que ça à faire, le genre entre les jambes desquels il ne faut surtout pas se trouver. Les deux petites avaient eu envie de fuir, mais où, alors, elles s'étaient retenues l'une l'autre avant de s'enfoncer un peu plus dans la mousse, il y avait une espèce de petite anfractuosité dans les racines, un terrier sans doute et elles s'y étaient laissées couler en pleurant

silencieusement. Elles tremblaient de tous leurs membres.

Le temps avait passé et bizarrement, personne n'était venu les chercher. Le ciel avait commencé à baisser d'un cran, puis d'un autre, jusqu'à leur tomber sur la tête sans qu'aucune des deux ne comprenne exactement comment, sur un air glaçant d'harmonica.

Elle avait appris par la suite que c'était les Allemands qui en jouaient quand ils étaient partis. Jusqu'à aujourd'hui, cette information n'avait pas pour elle de réalité et elle ne la comprenait pas. Qui, de toute façon, peut comprendre les hommes ?

Quand les gens du village voisin étaient venus les sortir de là, les deux petites étaient tétanisées, transies, mais surtout elles étaient orphelines, de père, de mère, de frères, sœurs, cousins, voisins, de village. Elles avaient été emportées du bois, hagardes et seules au monde.

Orpheline... Elle n'aurait jamais imaginé pouvoir l'être plus. Et pourtant, ce vendredi matin-là, en apprenant la mort de Madame Clara, elle avait été saisie du même froid mortel que celui qui l'avait saisie dans son terrier de la forêt à Sant'Anna di Stazzema, le 12 août 44.

Colette

Colette vivait au Maroc quand, en 1960, elle rencontra Roger.

Sa famille habitait Fès depuis le Moyen-Age. Du souvenir de l'exil espagnol ne subsistait guère que leur nom de famille et aux enfants ne fut transmis que le bonheur paisible et hypocrite de la vie circonscrite dans les limites du quartier juif.

Les murailles du Mellah, on les lui avait présentées comme autant de murs protecteurs et elles ne la troublaient pas. Elle aimait en franchir la porte pour s'aventurer en ville nouvelle, elle aimait aussi y rentrer le soir pour retrouver son monde. Ses escarpins claquaient sur les pavés et elle était heureuse et pimpante.

En 1956, au départ des Français, la famille avait été une des privilégiées à sortir du Mellah pour s'installer dans un vaste appartement laissé vacant rue de France.

La vie était belle et ensoleillée. Lorsqu'elle avait eu 16 ans, les gens des PTT étaient venus faire une conférence au Cours Complémentaire de l'Alliance de Fès. En choisissant d'entrer aux PTT, avait-on dit aux élèves de la classe de seconde, vous intégrerez une immense institution

de la République de France. Vous continuerez à vous former tout au long de votre parcours et vous gravirez les échelons. En choisissant les PTT, vous vous engagez dans une carrière. Et une carrière française, s'il vous plaît.

Le concours d'entrée aux PTT était de plus, leur avait-on assuré, un examen de niveau bac qui vous propulsait d'emblée dans la vie active. Et qui dit vie active, dit salaire. Et qui dit salaire dit autonomie. Et qui dit autonomie dit indépendance et qui dit indépendance dit liberté.

Inutile de dire que le choix avait été rapide. Elle intégra les PTT, puis très vite, gravit les échelons. Elle fut promue inspecteur et son salaire devint conséquent. Elle prit ses premières leçons de conduite.

Les prétendants étaient quelques peu déroutés par sa détermination. Mais elle ne les écoutait guère et se contentait de secouer ses courtes boucles brunes en souriant. Elle était heureuse de pouvoir apporter son écot à sa famille aimante et sage. De ses émoluments, elle ne prélevait pour son compte qu'une petite somme, son petit caprice pour satisfaire aux exquis délices de la mode de la fin des années 50. Les escarpins soulignaient la finesse de sa cheville et les jupes de soie caressaient ses jolis mollets.

Elle était délicieuse et autour d'elle, les hommes

s'affolaient et prenaient rendez-vous chez son père pour demander sa main. Le père fronçait les sourcils sur des yeux qu'il avait très bleus. « Que diable voudrais-tu faire de sa main ? Ne vois-tu pas qu'elle court trop vite pour toi ? » Il était fier d'avoir une fille si moderne et si sage.

Car elle était sage et pieuse et romantique sous ses coquets effets. Toujours souriante et d'humeur égale. Fidèle en amitié, elle était celle sur qui tous pouvaient compter. Elle dansait et riait avec ses amies inséparables. Mais son regard toujours s'attardait au-delà de l'horizon du ciel de Fès. Au fond d'elle-même, elle savait que sa vie était plus loin par-delà les murailles. Elle rêvait d'ailleurs. Elle rêvait de la France.

Petit à petit, sou à sou, elle économisa l'argent du voyage. C'était décidé. Elle irait à Paris. Le voyage fut organisé. Au printemps 1960, elle embarqua sur le Djenné, un somptueux navire qui assurait la liaison entre Casablanca et Marseille et la croisière s'amusa bien à bord du bateau.

Tout le temps que dura la traversée, elle dîna à la table du capitaine qui n'était pas le seul à être séduit par sa fraîcheur et sa beauté.

Angela

Le taxi arrivait à Saint-Pierre.

Une petite foule compacte se pressait devant l'entrée du cimetière. Un peu à l'écart, elle distingua le groupe des filles du trottoir, toutes têtes couvertes et vêtues de noir.

Elle paya le chauffeur, descendit de voiture et alla se mettre en retrait de ce dernier groupe. Elle n'avait envie de parler à personne.

Près de la belle Esther, elle vit des jeunes hommes, sans doute les fils et neveux, des gens qui devaient être la famille, elle reconnut une jeune femme qu'elle avait croisée un jour enceinte dans l'escalier chez madame Clara, le Marseille juif de l'Opéra, les Arméniens aussi, les Corses, des hommes en noir avec des chapeaux et quand le cortège se mit en route, elle suivit à quelques pas derrière les autres filles.

A l'écart, toujours, elle écouta d'une oreille distraite sous sa voilette le rabbin discourir sur la vie, la mort, la transmission, le perdit tout à fait dans les pierres du temple de Jérusalem. De toutes ses forces, elle essayait d'empêcher sa pensée de s'envoler vers Sant'Anna.

On apporta au rabbin une paire de ciseaux et il fit une

déchirure sur la chemise du fils, et sur les blouses d'Esther, de Mireille, d'une toute petite femme qui pleurait. Les prières reprirent, tristes et graves pendant qu'on faisait glisser dans la terre la forme blanche du corps de Madame Clara dans son drap de lin. Elle aima l'image troublante de ces hommes qui se balançaient en psalmodiant une étrange chanson les yeux fixés sur un même point à l'horizon.

Puis elle prit sa place dans la file de ceux qui venaient jeter dans la fosse une petite poignée de terre pour un dernier adieu.

Et lorsque vint son tour, elle prit dans son sac la petite pelote de laine jaune qu'elle y avait glissée quand elle avait su qu'il ne fallait pas amener de fleurs et elle la fit rouler comme un petit soleil dans la terre fraîche.

Clara

Constantinople. Istanbul des années 20.

1917 plus exactement. Clara était donc belle. Tous les jours de sa fenêtre, elle regardait passer un jeune homme dans la rue et tous les jours, le jeune homme levait la tête et elle se cachait derrière le rideau et il souriait et marchait un peu plus vite, un peu plus fier. Et elle respirait plus fort, rougissante derrière la tenture et ces quelques secondes du matin illuminaient tous ses jours. Elle attendait, confiante, car elle savait que quelque chose arriverait, mais elle ne savait pas quoi. Elle ne pouvait pas savoir quoi. Car ce qui arriva n'était pas ce qu'elle attendait.

Il arriva ce qu'elle n'aurait pu imaginer.

Il advint que le Tio Alazraki mourut et que sur son lit de mort, il émit un dernier vœu. « Je voudrais », dit-il à Esther dans un ultime élan d'amour, « je voudrais que ma Clara épouse ton Jacques. »

« Promets-le-moi. »

Elle promit, la mère, et Clara fut mariée à Jacques et elle mit le souvenir du petit jeune homme du matin dans sa poche avec son mouchoir par-dessus et elle fit bonne figure et aussi des enfants.

Enfin non. Pas encore. La vie n'est pas si simple. Il allait d'abord falloir partir. S'éloigner de ce rivage, chercher un nouveau port. Quitter Constantinople... Le temps d'une envolée, se donner l'illusion qu'on peut échapper à son destin. Que plus loin, c'est plus loin.

Les Ottomans commençaient à s'en prendre à l'Arménie. Et d'expérience, les Juifs savaient bien que tôt ou tard, les bourreaux excités par le sang finiraient par se retourner contre eux. De ci de là, commençaient à éclore des tensions putrides, mauvaises fleurs malsaines qu'on ne connaissait que trop bien. Il fallait songer à fuir, encore, comme quatre siècles plus tôt les ancêtres espagnols avaient fui l'Inquisition des Rois Catholiques, comme avant avait fui le peuple, et encore avant et encore avant depuis l'Égypte.

Facile à dire, il faut partir, facile à comprendre, mais combien difficile de faire sa valise et de décider d'aller ailleurs, quand on sait qu'il n'existe pas d'ailleurs meilleur... C'est ce à quoi songeait Jacques en chevauchant dans la campagne ottomane. Fuir... Pour aller où ? s'inquiétait-il en pensant à sa Clara si confiante. Et de colère et de chagrin devant son impuissance, il poussait son cheval et noyait ses larmes dans le vent de la course.

Peut-être avait-il en tête l'histoire du rendez-vous de Samarra... L'histoire de ce serviteur qui avait croisé la mort un matin au marché et s'en était allé supplier son maître de le laisser fuir à Samarra, le temps que la mort l'oublie. Quand la mort vint au soir frapper à la porte du maître, celui-ci lui demanda au nom de quel cruel dessein elle avait tant effrayé son serviteur le matin-même au marché et la mort lui répondit : Je ne sais pas pourquoi il a eu si peur, j'étais là pour quelqu'un d'autre. Ton serviteur, je n'ai rendez-vous avec lui que demain, à Samarra. Jacques frémissait d'appréhension en pensant à toutes les Samarra où s'était échouée l'errance familiale au fil des siècles.

Parfois, il galopait jusqu'aux quais de Constantinople. Là, il arrêta le compréhensif animal d'un coup de talon et bien droit sur sa selle, il regardait l'horizon par-delà la mer turquoise et il rêvait d'Amérique.

Un jour que le Bosphore était calme et que les flots miroitaient hypocritement sous le soleil, le cheval cabra au son mugissant d'une sirène de bateau. Alors, Jacques, mû par une impulsion soudaine, sauta à bas de son étalon brun et courut vers le navire.

« Où partez-vous ? » cria-t-il à un marin qui dénouait

les derniers cordages, « Marseille », répondit l'homme.

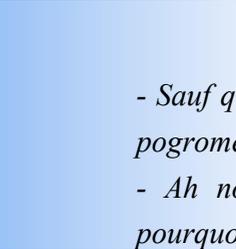
Ici ou ailleurs... Marseille... La France, terre de liberté. Jacques ne prit que le temps d'écrire un court message à sa mère, à ses sœurs, à sa jeune épouse. Puis juste avant d'embarquer, il frappa fort sur la croupe du cheval qui fit un écart et partit au grand galop vers l'intérieur des terres. Déjà, on levait les passerelles. Le sort était jeté.

Quand Esther vit le cheval revenir sans son cavalier, le cœur lui manqua. Tremblante, elle approcha de l'animal qui la regardait de son bon regard en respirant bruyamment. Clara l'avait rejointe. Elle serra le bras de sa belle-mère, très fort et elle s'avança plus près du cheval. Elle posa doucement la main sur son museau et elle flatta son encolure. Puis elle entreprit de le desseller. Le morceau de papier tomba de la petite poche où Jacques l'avait glissé.

D'une voix tremblante, elle lut : « Je pars pour la France en éclaireur, le temps de préparer vos affaires et vous m'y rejoindrez. Je vous attends. Je vous aime. Jacques. »

« Vous m'y rejoindrez », murmura Esther. « Comme il y va. »

« Nous le rejoindrons, maman. Il nous attend et nous le rejoindrons. »

- 
- *Sauf que tu écris n'importe quoi. Il n'y a pas eu de pogromes en Turquie.*
 - *Ah non ? Note que j'aime autant. Mais alors, pourquoi...*
 - *Il y a pire que mourir, tu sais. Réfléchis. Les hommes qui partent seuls, avant les femmes et les enfants... Ça ne te paraît pas bizarre ?*
 - *Si. A bien y réfléchir, oui.*
 - *Alors, tu sais bien, quand quelque chose ne tient pas debout, c'est qu'il en manque un morceau.*
 - *Qu'est-ce qui peut bien me manquer ?*
 - *Il te manque un morceau ou une de tes pièces est à l'envers. Réfléchis, je te dis.*
 - *D'accord, je réfléchis. Qu'est-ce qui est pire que mourir ?*
 - *D'après toi ?*
 - *Je ne sais pas, moi. La mort a un côté définitif qui empêche de penser.*
 - *Tout est là.*
 - *Je ne comprends toujours pas.*
 - *Une seule chose est pire que mourir.*
 - ...
 - *C'est tuer.*
 - ...
 - *Tu commences à comprendre ?*

- ... *L'armée turque... Elle a commencé à enrôler les hommes de force ?*

- *Ah quand même !*

Angela

Elle croisa Colette la semaine suivante derrière le port mais elle n'osa pas l'aborder et c'est Colette qui vint à sa rencontre.

« Vous êtes Anja, n'est-ce pas, celle qui ne sucre pas son café ? »

« Et vous, vous êtes la femme de Roger ».

« Elle va tellement me manquer. »

« Oui », dit Angela, « à moi aussi. »

Et cela avait suffi.

Elles restèrent un moment place de la Bourse à regarder les pigeons sans parler, puis Colette dit : « Vous travaillez chez Esther, n'est-ce pas ? » Et Angela comprit que la jeune femme n'avait aucune idée de sa fonction.

« Venez, je vous emmène boire un café. Il ne sera jamais aussi bon que celui de tante Claire, mais nous pourrions parler d'elle. Vous voulez bien ? »

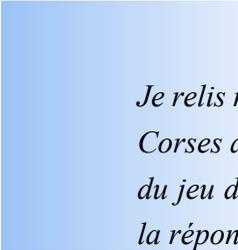
Elles traversèrent la rue pour entrer à la Boutique du glacier. Ce fut aussi simple que cela. Leurs vies pourtant étaient aussi incompatibles que peuvent l'être des vies, leurs mondes aussi incompréhensibles, aussi

inconcevables même l'un pour l'autre. Elles suivaient des routes totalement parallèles et elles auraient très bien pu ne jamais se rencontrer. Pour Angela, que Tony le Corse avait cueillie à Vinci et protégeait à Marseille, Colette représentait tout ce qu'elle ne comprenait pas. Ces femmes toutes douces, toutes pures, comblées d'amour et d'affection, estimées, aimées, de leur famille, de leurs amis, de leur mari, entourées, de parents, de cousines, d'enfants et qui passaient, pressées, sur le port, juchées sur leurs escarpins à petits talons confortables, emmitouflées de manteaux seyants, élégantes, aisées, heureuses. Ces improbables créatures, Angela ne les regardait pas se pencher, souriantes, vers les poussettes et sortir du panier inférieur le petit sac de pain, elle ne les voyait pas en donner de généreux morceaux aux enfants pour que les pigeons viennent leur manger dans la main. Et c'était d'autant mieux que l'image de ces colombes noires entourant de leurs ailes dentelées les madones aux enfants rieurs lui aurait peut-être fait mal. Angela passait son chemin sans même sentir les éclaboussures de leur bonheur et de leurs rires.

C'était la vie marseillaise d'après-guerre à l'Opéra. S'y côtoyaient des peuples totalement étrangers entre eux, comme souvent dans les grands ports, si éloignés qu'ils

auraient aussi bien pu se trouver à des années lumières les uns des autres, sauf qu'ils vivaient ensemble, se croisant et s'entrecroisant sans jamais se voir, regardant la même bleue qu'ils aimaient d'un même amour, les techniques, marins, pêcheurs et autres océanographes, les romantiques, artistes, poètes, peintres, musiciens et tous les fidèles, promeneurs des quais, Panisse, Escartefigue et les vieux Marseillais du ferry-boatte, les communautés aussi, tous ces groupes humains arrivés autrefois par la mer et qui n'avaient plus jamais levé l'ancre, Arméniens, Italiens, Juifs, Corses, tous ces mondes bigarrés et bruyants comme autant de mondes perdus, et qui donc ne se rencontraient pas, en tout cas pas souvent, comment est-ce possible quand on y pense, pendant qu'entre bars pittoresques et maisons closes zonaient au soleil les gros bras mythiques de la French Connection.

Et ces deux femmes, toutes deux jeunes et belles, invisibles l'une à l'autre au point de n'avoir pas eu seulement conscience de l'existence l'une de l'autre des années durant, se retrouvèrent ce matin-là, bras dessus bras dessous, indéfectiblement liées par la pensée ultra tendre d'une troisième, angélique, qui aurait pu par l'âge être leur mère à toutes les deux, d'autant que par la magie de son souvenir, elle en avait fait des sœurs de cœur.



Je relis mon énumération, Arméniens, Italiens, Juifs et Corses arrivés autrefois par la mer, on dirait une liste du jeu de l'intrus où nous sommes encore et toujours la réponse puisque, à l'inverse des Arméniens chassés d'Arménie ou des Italiens et des Corses partis de leur terre natale pour tenter leur chance en France, nous étions les seuls à ne venir de nulle part, enfin de partout où on nous avait chassés et sans espoir d'aucun retour.

Mais bon, ça ne change rien à mon histoire.

Colette

Les choses n'étaient évidemment pas si simples. En ces temps-là, dans les bonnes familles, on ne laissait pas les jeunes filles voyager ainsi, seules, sac à dos et aventure, que nenni. De toute façon, cette charmante-là avait depuis longtemps raccroché son sac à dos. Des colonies de vacances scouts d'Imousère et d'Innchkef ne restaient que des chansons entêtantes qu'elle transmettrait à ses enfants.

D'ailleurs, elle ne partait pas à l'aventure. Elle partait précieuse, forte de multiples recommandations. Un oncle l'attendait de pied ferme à Paris dans son appartement de l'avenue Kléber. Et pour l'escale marseillaise, on avait sollicité l'hospitalité d'un cousin, qui s'était déclaré très honoré de recevoir la belle pour le premier chabbat dans sa famille.

Les Marseillais, venus accueillir la cousine du Maroc à la descente du bateau, imaginaient probablement une noiraude frisée, mate de poil et de peau. Drue, rêche, vêtue de peau de bête, peut-être. Babouches et djellabah. Sans doute même n'auraient-ils pas été autrement surpris de la voir arriver à dos de chameau. C'est dire quelle fut leur stupeur, leur émerveillement, de voir descendre de la passerelle Liz Taylor au bras du capitaine qui portait sa

valise, si fraîche et élégante avec ses grands yeux bleus et ses talons aiguille.

La nouvelle fit le tour de la ville. « Venez tous. Elle est arrivée ! » Et tous de se presser chez le cousin Élie pour voir la belle marocaine qui montait à Paris.

Parmi les visiteurs, il y avait Roger.

Roger, lui, ne venait pas voir la belle marocaine, on ne l'aurait pas déplacé pour si peu. Mais il avait ses habitudes et ses entrées dans cette famille, les jeunes du clan étaient sa bande et il était le séducteur du groupe. Grand, très beau, très mince sous ses épaules très larges, très nonchalant, il avait fait son service militaire en Allemagne, la France n'avait rien trouvé de mieux pour parfaire le caractère de cet enfant de la Shoah, et le résultat dépassait toutes les espérances. Il était revenu d'Outre-Rhin plus perdu que jamais à l'intérieur de lui-même, mais les années de guerre lui avaient appris à cacher son jeu et à faire comme si. Ses fossettes et son accent marseillais avaient fait le reste.

Il roulait au volant d'une belle voiture décapotable et son poste autoradio avait sur les filles autant d'effet qu'un pot de miel sur une nuée de petites mouches bourdonnantes.

Angela

« Je me souviens », dit Angela en s'asseyant, « la première fois que je vous ai vue, vous étiez enceinte. »

Colette posa la main sur son ventre, « Pour tout dire, je suis à nouveau enceinte... j'attends mon troisième. »

Et Angela s'entendit répondre « J'ai un petit garçon, moi aussi ».

Et vite, elle ajouta : « Mais il n'est pas avec moi. »

« Comment, il n'est pas avec vous ? Mais il est avec qui, alors ? »

Colette avait les yeux si clairs...

« Parfois, les choses sont un peu compliquées »

« Vas-y, je t'écoute ».

Angela trempa ses lèvres dans la mousse de son chocolat pour gagner du temps.

« Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ? » demanda encore Colette. Et elle ouvrit des yeux ronds en apprenant qu'Angela n'avait pas pu se rendre à Paris depuis Noël.

Qu'Angela puisse avoir un enfant loin d'elle dépassait l'entendement de cette jeune mère si tendre. Le dépassait

totallement même. Si totalement qu'avec une très sincère bienveillance, elle avança son siège, mais comment s'appelle-t-il ? quel âge a-t-il ? où est-il ? et l'ingénuité de ses questions émut Angela, qui d'ordinaire, était plutôt du genre à éviter le sujet. Face aux yeux limpides de la nièce de madame Clara, elle se surprit à raconter le petit Tonino et comment elle avait dû le confier à sa cousine de Paris et comment la seule pensée de lui l'aidait à tenir quand la vie n'était pas simple.

Lorsqu'elles se séparèrent, elles eurent du mal à retourner chacune à sa vie. Pour Angela, rien d'étonnant, car depuis que Mémé Guérini était derrière les barreaux, Tony avait disparu des écrans radars et Angela se sentait plus abandonnée et perdue que jamais.

Pour Colette, rien d'étonnant non plus. Elle était chagrinée au-delà de toute raison par la mort de Clara, comme au-delà de toute raison chez certains chagrinent toutes les morts, à fortiori celles des êtres tendrement aimés, et elle avait si tendrement aimé Clara... Elle pleurait la douce Clara au joli chignon à mèche blanche comme une amie très chère bien plus que comme une tante. A présent, cette injustice terrifiante d'Anja séparée de son enfant prenait pour elle une espèce de goût de rédemption et elle se laissait submerger par la pensée de

ce qu'elle pourrait faire pour l'aider, comme si trouver son rôle dans cette histoire eût pu donner un sens à tout ce gâchis. Pour ainsi dire, par fidélité à la tante Claire.

Mais comment ? En réalité, elle n'avait pas osé poser énormément de questions précises, terrifiée qu'elle avait été par les éventuelles réponses. Non. Elle avait mis en pratique le vieux bouclier familial, que n'auraient assurément pas renié les existentialistes, ce qui n'est pas nommé n'a aucune réalité et ce tu ignores n'existe pas. Un comportement contre lequel elle s'était rebellée dans son jeune âge, comme tous les enfants de la famille avant elle, -mais c'est trahir que mentir à ce point !- avant d'en saisir le solide bon sens et de le faire sien.

Donc, pour ce qui était de cette belle italienne au regard perdu, au vu du peu qu'elle savait, la situation était on ne peut plus simple. Angela était une protégée de tante Claire, une qui, comme elle, s'était réchauffée à sa lumière et maintenant, comme elle, elle avait froid. Et cela, elle le comprenait d'autant mieux qu'elle l'avait vue, au cimetière, jeter en terre sa petite boule de laine jaune et elle avait ressenti une émotion immense qui répondait à la sienne, elle s'était sentie incroyablement proche de cette inconnue en noir qui venait d'enterrer le soleil.

Beau comme les équations mathématiques qu'elle aimait tant, le théorème de la solution sentimentale lentement s'imposa à elle. Dans les grands chagrins, seul l'amour peut raccrocher à la vie, si le plus grand amour d'une femme est celui qu'elle porte à ses enfants et si l'enfant d'Angela n'est qu'à l'autre bout de la route du soleil, il faut et il suffit d'une nuit de voiture pour la ramener vers la consolation et le réconfort.

Ce qu'il fallait décider était simplissime.

Il n'y avait pas à hésiter.

Clara

Le 12 avril 1920, la Nonna débarqua à Marseille avec ses trois filles, Clara, Zumbul et Malkouna. C'était la dernière fois que les deux petites Victoria et Virginie utilisaient leurs noms turcs. Une autre enfant appelée Rébecca, annoncée comme la belle-fille d'Esther sur une ligne énigmatique d'un des derniers passeports délivrés par l'empire, voyageait avec elles.

Dans le désordre administratif qui régnait, Esther avait sans doute accepté d'embarquer cette petite en plus des siennes. On la lui avait confiée en ville ou bien elle avait juste accepté de la prendre sous son aile protectrice le temps de la traversée, ses parents étaient peut-être sur le bateau, comment savoir... La période était si trouble.

L'empire ottoman vivait ses derniers jours avant l'avènement de la République de Turquie le 10 août de cette année-là. Certains printemps sont incandescents et leurs fleurs brûlent...

Clara et son Jacques allaient se retrouver après deux années de séparation.

Je savais que Victoria s'appelait Zambul, je comprends que Virginie n'ait jamais laissé fuiter le Malkouna, mais cette Rébecca dont personne n'a jamais entendu parler, d'où sort-elle ?

Elles sont arrivées en France en avril 1920, quatre mois à peine avant la chute de l'Empire Ottoman et l'avènement de la République de Turquie le 10 août de la même année...

Est-il possible que dans le désordre administratif qui régnait sans doute, Esther ait pris le risque de faire voyager une petite en plus des siennes ?

Qu'elle fit passer pour sa belle-fille ?

Et dont personne n'entendit plus jamais parler ?

Courageuse Esther.

Angela

Le lendemain était un dimanche. Colette retourna rue Saint-Saëns retrouver Angela.

Qui dans un premier temps essaya de tempérer son émotion. « Tu sais, ce sont des choses qui arrivent parfois, moi aussi, j'ai été élevée par ma tante. La sœur de ma mère. Elle habitait Vinci, la ville de Léonard en Toscane. Un beau jour, elle est venue me chercher. »

« Et ta mère a accepté ? »

Angela avait-elle seulement entendu la question ? Elle hocha la tête. « Je ne pouvais pas le garder avec moi. »

« Du coup, quand ma cousine de Paris m'a proposé de me le prendre, j'ai dit oui. Je ne pouvais pas le garder à Marseille. »

« Mais c'est horrible. »

« Il me manque. Mais ça me rassure de penser qu'il est avec Mona Lisa. »

« Tu veux qu'on aille le voir ? »

« Comment ? »

« Je suis sûre que je peux m'arranger. Tu veux ? »

« Comment ça ? »

« J'ai une voiture. Ma mère est là avec mes sœurs. Roger est en tournée jusqu'à la fin de la semaine. Dis un mot et on part. »

« Tu ne peux pas parler sérieusement ? »

« Un mot, je te dis. »

« Oui. »

- ... Tu as dit oui là ?

- Oui.

- Alors, c'est parti. Demain matin, 10 heures au Soleil, ça te va ? Qu'on s'organise.

Elles se séparèrent aussi interdites l'une que l'autre. Puis, Angela haussa les épaules et rentra chez elle. Elle les connaissait bien, ces créatures privilégiées par la vie. Elle savait bien qu'au chaud dans ses pantoufles de femme heureuse, Colette s'empresserait bien vite d'oublier cette surréaliste proposition et tout était bien ainsi.

Sauf que Colette n'oublia pas. La soif d'aventures qui sourdait en elle en quasi permanence s'était éveillée. Même si la bonne vieille angoisse des familles l'avait immanquablement saisie aussi. Comment partir ? Comment expliquer à Roger ? Comment ne pas lui

expliquer ? Comment surtout laisser les enfants quatre jours –et quatre nuits- quand elle ne les avait jamais laissés seulement deux heures ?

Elle rentra chez elle dans un état rare d'excitation et de détermination mêlées. Elle avait promis, elle tiendrait et Anja verrait son Tonino. Comment exactement, elle n'en avait aucune idée, mais elle tiendrait sa promesse.

Colette

Le beau Roger avait 7 costumes. Ses amis, partagés entre l'admiration et l'envie racontaient à qui voulait bien les entendre qu'il en avait un pour chaque jour de la semaine et que cette suprême élégance n'était pas étrangère à son succès auprès de la gent féminine.

Mais le fait est que la nature avait si bien pourvu le jeune homme qu'il n'avait nul besoin de faire des effets de toilette pour séduire. Il lui suffisait d'apparaître, avec sa haute taille, ses larges épaules et son irrésistible sourire pour mettre les filles en pamoison.

Beau comme un ange, il s'était donc pointé comme à son habitude chez les Amouyal ce week-end-là et était arrivé pile au moment où Colette se préparait à sortir.

Il avait klaxonné d'en bas et tous s'étaient gaiement précipités à sa rencontre. Un coude appuyé à la portière, il avait élevé la voix pour couvrir le bruit de la musique que diffusait l'autoradio. « Only youuuu, wa wa wa wa... »

« Alors, elle est où, l'arabe ? »

Les mots durent s'étrangler dans sa gorge en la voyant faire celle qui n'avait rien entendu, rien vu, ni la goujaterie, ni la belle décapotable, ni l'autoradio, ni rien, et passer,

superbe, devant ses yeux éberlués pour rejoindre la cousine qui l'attendait sur le trottoir d'en face.

Il fallait se reprendre, vite.

« Et pimbêche, avec ça ! »

Il n'avait pas trouvé mieux, et puis il avait à faire ailleurs, alors lâchez ma portière, quoi, on dirait des moules sur un rocher, vous avez jamais vu une voiture ou quoi, salut les arapèdes, à la revoyure et en faisant crisser ses pneus, il avait fait demi-tour sous son nez, quoi, la rue est à tout le monde, non, et s'était éloigné très vite dans un rugissement de moteur.

Le hasard ensuite s'en était mêlé et très bizarrement, il l'avait croisée alors qu'elle rentrait de sa promenade cet après-midi-là.

- Tiens, mais vous êtes la cousine d'Élie, non ? On s'est croisés, tout à l'heure...

- Vous croyez ? Je ne m'en souviens pas, Monsieur. Vous devez faire erreur.

- Je vous raccompagne si vous voulez ?

- Merci, nous rentrons à pied. Nous avons encore une foule de choses à nous dire, avec Monique.

Et elle avait pris la main de la Monique éberluée d'avoir

à refuser un tour dans la voiture du beau Roger pour l'entraîner plus loin d'un pas décidé et fier.

Mais le beau Roger, on ne l'arrêtait pas comme ça, il avait mis sa fierté dans sa poche et son moteur au pas et il avait longé la chaussée à leurs côtés, jusqu'à ce que sa belle, de guerre lasse, se laisse convaincre de le laisser marcher près d'elle les derniers mètres avant la maison d'Élie. Le lendemain matin, hasard suprême, il était là lorsqu'elle était sortie faire ses dernières emplettes marseillaises avant le train de l'après-midi pour Paris et oh surprise, c'était encore lui qui s'était proposé pour les emmener à la gare, si attentionné et serviable.

Elle n'avait pas eu un regard pour lui sur le quai, se contentant d'un rapide, merci Monsieur, en lui touchant la main, et cette main-là, il avait dû se retenir furieusement de la baiser un genou à terre.

- Vous me permettrez de vous revoir à votre retour à Marseille ?

- Nous verrons, Monsieur, nous verrons.

C'était tout vu.

Il rompit la même semaine avec l'Eurasienne.

« Ce qu'elle était belle, celle-là, et elle avait duré presque un mois, tu le crois, ça, c'est qu'il était mordu, le petit, allez... »

- Qué, mordu, ça va pas, non ?

- Tu étais mordu, je te dis.

- Dis-moi, un costume pour chaque jour, quand j'y pense... Passée la première semaine, les filles finissaient par se rendre compte, elles pouvaient se lasser, non ?

- Les filles ? Se lasser de ton père ? Mais c'est elles, peuchère, qui passaient pas la semaine !

Mon père leva les yeux au ciel.

- Mais qu'est-ce que vous racontez ? Et puis qu'est-ce que c'est que cette histoire d'un costume par jour ?

J'ai jamais acheté un costume par jour, moi...

- De quoi, de quoi ! T'avais pas acheté sept costumes ?

- Si, j'avais acheté sept costumes...

- Té. C'est bien ce que je disais. Ton père, petite, il avait un costume pour chaque jour !

- Vous racontez vraiment n'importe quoi. Té, ressers-moi plutôt un pastaga, ah ?!

Pas simple, pas simple.

Angela

Colette entreprit le soir même d'obtenir l'aide de sa mère et de ses sœurs. « Si je devais m'absenter quelques jours, vous garderiez les enfants ? »

- Tu dois t'absenter quelques jours ? Mais comment ? Pourquoi ? Avec qui ? Et pour aller où ? Tu veux rejoindre ton mari, c'est ça ?

- Non, ce n'est pas ça.

- Mais alors, tu veux aller où ?

- Je ne serai absente que quelques jours. Je serai de retour jeudi ou vendredi.

- Mais où tu veux aller ? Tu n'es pas bien avec nous ? Il s'est passé quelque chose ?

- Mais pas du tout ! Je dois juste aider quelqu'un, en souvenir de tante Claire. Ne me demandez plus rien maintenant. S'il vous plaît. Dites-moi juste. C'est oui ou c'est non ?

- Mais bien entendu que c'est oui. Mais il faut que tu nous dises. Tu vas où exactement ? C'est loin ? Comment on fait si on veut te rejoindre ? Etc.

Personne ne dort beaucoup cette nuit-là. Mais cela

n'empêcha pas Colette d'arriver le lendemain matin, à 10 heures, toute pimpante avec sa poussette et ses bébés, à la terrasse du bar le Soleil sur le port. Angela l'y attendait en sirotant un crème.

Très dignes, elles burent leur café comme deux vieilles amies en s'occupant des enfants, sans parler de rien d'autre que des fossettes de l'une et des yeux bleus de l'autre. Puis, elles se levèrent et promenèrent un moment sur le quai. Colette avait amené du pain pour les oiseaux et elles le donnèrent aux pigeons qui venaient le picorer jusque dans leurs mains à la grande joie des enfants. Ce n'est qu'au moment de se séparer que Colette dit avec une désinvolture feinte :

- Je me suis arrangée. Si nous partons ce soir, nous arriverons mardi à Paris et je pourrai être rentrée pour vendredi.

- Deux jours de voiture pour trois jours de Paris ?

- Deux jours de voiture pour trois jours de ton fils.

- C'est ridicule.

- Tu veux que je passe te prendre chez toi ?

- Pourquoi tu fais ça ?

- Mais on peut aussi se retrouver ici.

- Tu veux vraiment le faire alors ?

- Il faut que tu me dises ce qui est le plus facile pour toi.

Angela croisa le regard bleu.

- Rien n'est jamais facile. Et je ne sais pas si c'est bien.

- Laisse-toi faire Anja. Je peux passer te prendre vers 18 heures. Tu habites par ici ?

Angela s'agenouilla devant la poussette.

- Ok. Non, alors retrouvons-nous ici.

- A la bonne heure ! 18 heures ? Si nous roulons toute la nuit, nous arriverons pour le café du matin.

Angela avait saisi les mains du petit garçon. Elle les embrassa avec une grande émotion.

- A Paris demain matin ? Dio mio. Je dois être folle. Je serai là à 18 heures.

Puis elle serra la fillette contre son cœur.

- Tes enfants sont merveilleux.

Et Colette répondit avec beaucoup de sérieux.

- Je sais.



Comment elle n'aurait jamais roulé de nuit ! Et comment on ne l'aurait jamais laissée partir dans la vie réelle ! C'est d'autant plus de la fiction que je crois que jamais non plus, elle n'aurait pu se résoudre à s'éloigner de nous, ses enfants, même cinq minutes.

Et puis en même temps, j'ai en tête cette phrase trouvée après sa mort en marge d'un de ses cahiers d'adolescence « quand donc cessera la monotonie ? ». Alors voilà, petite mère. Je t'offre une aventure qui te ressemble.

Un road-trip de bonté.

Clara

Jacques avait toujours aimé les ports. Un port, c'est une crique aux promesses de large, une ouverture sur des mondes qui soudain, ne sont plus si inaccessibles ni si lointains.

Il n'oublierait jamais son serrement de cœur lorsqu'il avait vu s'éloigner les rives du Bosphore et comment il avait pensé que jamais, nulle part ne pouvait exister pareille lumière. Il n'oublierait jamais non plus le saisissement qui l'avait pris lorsque les côtes de Marseille la Phocéenne lui étaient apparues. L'éblouissement. L'étincellement. Majestueuse et délicate, la ville avait déroulé devant lui ses kilomètres de sable blond entre les roches blanches avant que ne se profilent les pierres dorées des forts Saint-Jean et Saint-Nicolas. Un souffle pur et franc était venu ébouriffer ses cheveux. La rade accueillante l'avait reçu au milieu des cris de joie des marins et son cœur s'était gonflé de plaisir.

Oui, la place était trop belle pour ne pas être bonne, il pourrait attendre là, sa mère, ses sœurs, Clara.

Le Phocéén Protis avait dû ressentir la même joie en abordant ce rivage, le même élan lorsque la belle Gyptis

l'avait choisi et lui avait fait présent tout à la fois de son cœur et de sa ville. Marseille restait, plus que jamais, un présent d'amour.

« Tè, l'Ottoman, au lieu de rêvasser, tu donnerais pas un coup de main ? »

L'Ottoman, non, mais sans rire... Et puis en même temps... Alors, il souriait et laissait dire et il saisissait le cordage. « Tu l'anroules, là, l'ami ! »

Et il enroulait. Il savait qu'un jour, un paquebot surgirait de la brume bleue et qu'elles en descendraient d'un pas hésitant et elles mettraient timidement leurs mains en visière pour essayer de l'apercevoir dans le soleil. Alors, il se précipiterait vers elles et il prendrait sa mère dans ses bras et il la serrerait contre son cœur de toute la force de son amour et du chagrin de l'éloignement et du bonheur des retrouvailles, puis il se tournerait vers Claire et il la ferait tourner autour de son cœur, avant de prendre son bras pour la guider vers la vie française pendant que les petites danseraient devant eux avec leurs grandes jupes virevoltantes.

Perdu dans ses pensées, il venait souvent scruter l'horizon et il écarquillait les yeux en essayant de distinguer dans les vapeurs de chaleur l'Afrique si loin, si

proche, dont les Marseillais racontaient que par temps clair on distinguait les terres et il se prenait à laisser son esprit dériver vers l'Ouest, plus loin, très loin, jusqu'à l'Asie Mineure. Et le port de Marseille, fenêtre magique ouverte sur la Méditerranée, s'élargissait et l'inondait de lumière en lissant modestement ses vaguelettes entre les remparts.

« Hé, l'Ottoman, je t'ai vu, tu rêvasses encore ! C'est jamais bon de rêvasser dans les ports, tu le sais pas, ça ? »

« Non. Et pourquoi pas ? »

« Je te le dis, moi, les bateaux, ça sert à rien de les regarder, tu les prends ou tu les prends pas. T'y as le pied marin au moins ? »

« Ça, je ne sais pas. »

« Oh peuchère ! Un intellectuel ! Tombe la veste, va, on va aller se descendre un pastaga. »

Jacques s'était mis au pastis sans se poser de questions, comme tous les déracinés du port de Marseille. Sur les rivages méditerranéens, la nostalgie a goût de badiane et de fenouil, ouzo, raki, arak, sœurs d'absinthe, alors comme tous, il noyait la mélancolie anisée de ses souvenirs d'enfance dans les vapeurs d'alcool complices, comme tous, il buvait comme on communique, les yeux fermés, en humant très fort la boisson au goût de réglisse qui avait le

parfum de son pays. Cérémonieusement et sans sourire.

A la marseillaise.

Il avait trouvé un emploi à la grande synagogue, mais deux années durant, il ne manqua aucun débarquement d'aucun bateau en provenance de Constantinople. Chaque bateau lui apportait un peu d'air de Constantinople, un peu de bruit de Constantinople et il les respirait de toute sa force. Car c'était un peu de leur air, un peu de leur bruit. En respirant les bateaux, il s'emplissait d'elles.

Jusqu'à ce jour de novembre où elles étaient arrivées. Aussi belles que dans son souvenir, aussi perdues que dans son rêve, si droites, si dignes.

Il s'était précipité vers elles et il avait pris sa mère dans ses bras et il l'avait serrée contre son cœur de toute la retenue de son amour et du chagrin de l'éloignement et du bonheur des retrouvailles et alors, les deux petites, atcho comme elles avaient grandi, s'étaient accrochées à son cou en riant comme des baleines et lui pleurait et ne regardait que Clara qui lui souriait doucement.

Plein de respect, il avait baisé sa main avant d'agripper son bras pour qu'elle le ramène à la vie.

Angela

Elles prirent la route le soir même dans la petite décapotable bleue de Colette. Angela n'était pas venue seule, mais avec un jeune homme beau et fragile.

- Le Professeur veut venir avec nous, tu veux bien ?

- Le Professeur ?

- Je donne des cours de mathématiques au fils d'Esther. Je m'appelle Pascal. Je peux venir ?

Colette sourit au jeune homme élégant qui la regardait avec espoir. « Bien sûr. Plus on est de fous, plus on rit. En voiture ! » Ils mirent les petites valises dans le coffre. Les filles s'installèrent devant. Accoudé au petit panier d'osier qui trônait sur la banquette arrière, le Professeur ne mit pas dix kilomètres à s'endormir.

Angela coula un œil vers le joli profil de son pilote.

- Tu crois qu'elle est avec nous ?

Colette était très concentrée sur l'asphalte qui défilait sous le soleil. Et puis en même temps, elle avait une conduite légère et souple, une main sur le levier de vitesses, l'autre sur le volant. Elle portait un foulard à

l'américaine et des gants de cuir mi-doigts de conductrice sportive. Elle sourit sans quitter la route des yeux.

- Peut-être bien, regarde le panier derrière.

Angela se retourna.

- On n'est même pas à Aix-en-Provence et le Professeur dort déjà.

Du panier, Angela sortit une boîte en fer. C'est quoi ?

- Ouvre.

- Tu as fait des biscochos...

- Bonne idée, non ?

- Et il y a quoi, encore ? Un thermos ? Dis-moi que c'est du café.

- On s'arrêtera en Avignon.

- ...

- C'est ton amoureux ?

- Pascal ? Bien sûr que non. Il travaille aussi chez Esther.

- C'est vrai, il l'a dit. Professeur de mathématiques.

- Professeur de mathématiques...

Colette était si attendrissante...

- Tu sais aller à Paris ? demanda Angela après un long moment.

- Ce n'est pas compliqué. Il faut monter vers le nord. Valence. Direction Lyon.

Puis la conversation s'était engagée.

Colette : Comment tu as connu tante Claire ?

Angela : C'est comme ça que tu appelles madame Clara ?

Colette : C'est beau, madame Clara.

Angela : Oui, ça lui allait bien. C'est loin, Valence ?

Colette : Je ne sais pas, 200, 300 kilomètres ?

Angela : On y sera dans combien de temps ?

Colette : Quelque chose comme 4 heures. (Et, après un regard dans son rétroviseur.) On dirait un enfant, ce Pascal, tu crois qu'il est parti pour la nuit ?

Angela : Je ne sais pas. C'est un peu tôt pour commencer sa nuit, non ? Le soleil commence à peine à descendre.

Colette : On le réveillera en Avignon. Peuchère.

Angela : Si c'est pour moi, maintenant que je sais qu'on

est vraiment partis pour Paris, je voudrais qu'on s'arrête le moins possible... Tu penses qu'on arrivera quand ?

Colette : On va quand même s'arrêter quelques fois, pour manger, pour faire le plein, pour nous reposer un peu. Je dirais qu'il nous faut quelque chose comme douze heures. Plus les arrêts. On peut arriver au matin, juste avant l'école. Ça va aller ?

Angela : Bien sûr que ça va aller. Je ne sais pas comment te remercier.

Colette : Il va falloir que tu me parles pour que je ne m'endorme pas, moi aussi.

C'est Colette qui, la première, commença à raconter tante Claire tandis que le soleil continuait de baisser dans le ciel.

- Elle est la première amie que j'aie eue à Marseille. Avec Mireille. C'est chez elle que j'ai vécu mes trois premières nuits de France et après, sa maison a toujours été un peu ma maison. C'était si bien. Elle m'a accueillie, abritée, quand je me sentais si perdue. Oui, c'est ça, chez elle, je me sentais protégée...

Une première larme roula le long de sa joue, très ronde

dans la lumière. Angela fouilla dans son sac pour en sortir un mouchoir qu'elle lui tendit.

- Moi, la première fois que je l'ai vue, c'est Esther qui m'avait envoyée lui apporter de la laine.

- Quelle couleur ?

- Je ne sais plus, bleue je crois.

- Bien sûr que c'était bleu. Tu tricotes, aussi ?

- Pas comme elle.

- Je t'ai vue jeter ta pelote jaune dans la tombe, tu sais ?

- Je crois que de toutes les personnes que j'aie connues en France, elle est la seule qui m'ait parlé d'une voix douce sans rien attendre de moi. Tu vois ce que je veux dire ?

- Oui, je crois. Elle ne posait pas de questions, tante Claire, juste elle te disait, raconte, et tu te retrouvais à vider ton sac en pleurant pendant qu'elle te servait des biscottes sucrées.

Angela regarda Colette avec étonnement.

- Tu vidais ton sac en pleurant, toi ?

- La vie n'est jamais simple.

- Mais tu es heureuse avec Roger ?

- Oui, bien sûr.

- Et pourtant tu pleures ?

- Parfois. Comme tout le monde...

- Merde. Il n'y a pas d'issue alors...

Angela porta son regard sur la route. Le soleil projetait ses rayons obliques sur l'horizon.

- Tu dis quoi, toi, c'est quoi, cette montagne, là ?

- Aucune idée. Mais qu'est-ce que c'est beau...

De conversation douce en conversation douce, les deux commençaient à se connaître un peu.

Colette

Elle était revenue à Marseille après un mois de vacances parisiennes au cours desquelles il ne s'était strictement rien passé et pendant lesquelles elle n'avait rencontré personne. Elle refit une escale, assez longue quand on y pense, une semaine quand même, avant le retour sur le bateau de Casablanca, et pendant cette semaine-là, Roger ne la quitta pas un instant.

Elle fit bien la fière un peu au début, mais il était drôle, et beau, et puis, elle ne comprenait pas tout ce qu'il disait avec cet accent inimaginable et ça ajoutait au charme pagnolesque de l'aventure, d'autant qu'il lui proposa de lui présenter sa mère. Touchée, elle se fit belle et il la conduisit... à Saint-Pierre, au cimetière juif marseillais.

Là, sous un bel olivier, il la guida solennellement vers la tombe de Victoria la blonde, « Maman, je voulais te dire que j'ai rencontré la femme de ma vie », plus romantique, on peut pas faire et elle fondit, tu parles. Elle fondit. Elle rentra au Maroc avec un premier baiser sur les lèvres et des rêves plein la tête.

- Je viendrai te chercher, mon amour, et je demanderai ta main à ton père.

Il s'était mis à bosser dur pour préparer ses épousailles. Et, c'est là que l'histoire devient surréaliste, il avait commencé à entretenir une correspondance avec elle. Il lui avait écrit chaque jour, lui qui n'avait jamais touché un stylo, savait-il seulement comment s'en servir, lui qui ne confiait jamais rien, lui qui parlait tant pour cacher qu'il ne parlait à personne, lui le secret, le blessé, l'écorché vif, l'orphelin des roses blanches de la chanson de Berthe Sylva. Le fils de Victoria et de Moïse.

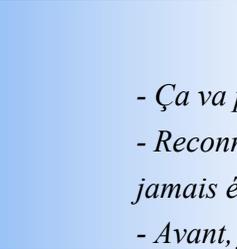
Bon. Ce n'est pas tout à fait vrai qu'il ne parlait à personne. Il avait un confident. Un seul, certes, mais un confident de taille. Son frère, Simmanto, dit Sylvain. Le complice de toujours. Drôle, intelligent, érudit. Lorsqu'on les avait séparés en Haute-Loire pendant la guerre, ambiance un sac de billes, rappelle-toi, tu n'es pas juif et personne ne doit te voir te laver, jamais et tous les soirs tu dois réciter, répète, « je vous salue Marie pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen », dès qu'il en avait l'occasion, le grand frère, et quand l'occasion ne se présentait pas, qu'à cela ne tienne, il la créait, Sylvain s'évadait de chez son paysan personnel pour rejoindre son

petit frère, 8 km à pied, au moins deux fois par semaine, « Coucou frerot, tu vas bien ? » et on le ramenait à ses vaches. Au point que son paysan avait pris peur, mais c'est qu'il va finir par nous faire prendre, ce petit couillon, je vais prévenir le maréchal, moi. Mais toujours Sylvain recommença.

Sylvain n'aurait jamais laissé son petit frère dans l'embarras. L'aida-t-il à écrire ses lettres ? Sans doute pas. D'autant que jeune homme s'avéra aussi attendrissant que maladroit et l'amie de toujours Sola eut du mal à pardonner le « J'ai cueilli la rose au milieu des orties », mais le coup de l'amour épistolaire était un vrai coup de génie.

Bien loin, par-delà l'Espagne et le Maghreb, sa belle s'était mise à rêver des calanques et du Frioul, au large de la Corniche. Et ses rêves prirent des odeurs iodées de lavande et de romarin.

A la fin de la première année, le fiancé de France vint avec son père Moïse au Maroc pour faire sa demande officielle.

- 
- *Ça va pas, non ? Personne ne m'a aidé.*
 - *Reconnais que c'est tout de même bizarre. Tu n'avais jamais écrit avant et tu n'as plus jamais écrit après...*
 - *Avant, j'avais jamais eu besoin, et après non plus.*
 - *Evidemment.*

C'est vrai que ça ne colle pas vraiment.

Allez. L'histoire est plus belle si ma Roxane épouse son Cyrano. Admettons.

Il lui avait donc écrit tout seul et elle lui avait ouvert les pages de son journal.

« Quand donc cessera la monotonie ? »

Angela

Les kilomètres continuaient de défiler dans le jour finissant.

- C'est sympa de parcourir une ancienne voie romaine avec une authentique italienne.

- Ta voiture est italienne ?

- Mais non, c'est toi l'italienne ! Tu viens d'où au fait, en Italie ?

- De Toscane. D'un village qui s'appelle Vinci.

- Vinci... Comme Léonard de Vinci ?

- Comme Léonard de Vinci... C'est fou, quand même le nombre d'Italiens qui viennent mourir en France.

Colette lui jeta un regard en coin.

- Oui, mais toi, tu n'es pas venue mourir, tu es venue vivre.

- Lui aussi.

- Dis, pourquoi tu as quitté Vinci ?

- Pour un homme.

Angela ouvrait le vide-poche.

- Tu as quoi, là-dedans ? C'est quoi, ça ?
- Un cadeau de ma mère.
- Ta mère t'offre des livres ?
- Ce n'est pas n'importe quel livre.
- Je peux lire ?
- Bien sûr.

Angela lut. « Victor Hugo. Les feuilles d'automne...
Les chants du crépuscule... Paris. 1858. »

- Les chants du crépuscule... Quand le soleil va se coucher. Ah oui, ça, c'est sûr que ce n'est pas n'importe quel livre. Attends... « il y aura toujours des enfants, des mères, des jeunes filles, des vieillards, des hommes enfin, qui aimeront, qui se réjouiront, qui souffriront. C'est à eux que va la poésie. Les révolutions, ces glorieux changements d'âge de l'humanité, les révolutions transforment tout, excepté le cœur humain. »

Angela marqua un arrêt. Puis sentant sur elle le regard de Colette, elle reprit : « Le cœur humain est comme la terre; on peut semer, on peut planter, on peut bâtir ce qu'on veut à sa surface; mais il n'en continuera pas moins à produire ses verdure, ses fleurs, ses fruits naturels; mais jamais pioches ni sondes ne le troubleront à de certaines

profondeurs; mais, de même qu'elle sera toujours la terre, il sera toujours le cœur humain : la base de l'art, comme elle, de la nature. Pour que l'art fût détruit, il faudrait donc commencer par détruire le cœur humain. »

Angela ferma le livre et se détourna vers la fenêtre où le soleil continuait sa descente douce.

Elles roulèrent pendant un moment en silence.

- Tu vois, dit Colette, chez toi c'était Léonard de Vinci, chez moi c'était Victor Hugo. On est belles, non ?

- Bellissima, dit Angela en regardant Colette sans sourire.

Angela réfléchit un long moment puis elle reprit.

- Tu ne crois pas que l'art est mort ?

- Bien sûr que non. Lis un poème et tu verras.

- Lequel ?

- Celui que tu veux. Un chant du crépuscule au crépuscule.

Avec un petit soupir, Angela rouvrit le livre. Elle lut :

« Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte... »

On dirait de la musique...

- Victor Hugo, c'est toute mon enfance.

- C'était où ?

- Au Maroc, à Fès. La perle de l'islam. Toi, tu es née à Vinci ?

- Non. « ... et du premier consul, déjà, par maint endroit, le front de l'empereur brisait le masque étroit.

Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,

Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,

Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois

Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;

Si débile qu'il fût, ainsi qu'une chimère,

Abandonné de tous, excepté de sa mère,

Et que son cou, ployé comme un faible roseau,

Fit faire en même temps sa bière et son berceau.

Cet enfant que la vie effaçait de son livre,

Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,

C'est moi. »

- Regarde, nous arrivons en Avignon. On s'arrête ?

- Mon fils quand il est né, il n'était pas chétif.

Angela coula un regard vers le jeune homme endormi comme un enfant à l'arrière. Roulons encore. Laissons-le dormir un peu et je prendrai le relais à Orange, tu veux bien ?

- D'accord, on continue jusqu'à Orange, où la Terre est si bleue. Ton fils, il est né où ? A Marseille ?

Mais Angela s'était déjà replongée dans le livre :

« Ô l'amour d'une mère ! –amour que nul n'oublie !

Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !

Table toujours servie au paternel foyer !

Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier ! »

Le dernier vers, Colette l'avait chanté avec elle avec ravissement.

- Tu connais ces poèmes par cœur ?

- Ma mère nous les récite depuis qu'on est enfant. Ça et La Fontaine. Tu es comme le Petit Prince, tu sais ?

- Pourquoi ?

- Tu questionnes, mais tu ne réponds pas aux questions qu'on te pose.

- Excuse-moi... Questionne et si je peux, je répondrai.

- Qu'est-ce que ça veut dire Anja ?

- Ca veut dire Angela. C'est madame Clara qui m'appelait Anja. Madame Clara et toi.

- Je ne savais pas. Tu préfères que je t'appelle Angela ?

- Non.

- Et Mona Lisa, c'est qui ? C'est ta cousine ?

- Mais bien sûr que non. Mona Lisa, c'est la Joconde.

Le tableau.

- La Joconde, la Joconde ?

- Mais oui, la Joconde de Leonardo da Vinci.

- Mais tu m'as dit que ton fils était avec Mona Lisa...

Angela soupira très fort.

- Je vais te raconter.

Clara

La famille ne s'était pas éloignée du port, comment auraient-ils pu ? Ils s'étaient installés au troisième étage d'un immeuble du quartier de l'Opéra, rue Camille Saint-Saëns.

Ils eurent Esther, puis Salvator, Elie, Joseph, Gaston, Mireille.

Le petit Salvator, à dix ans, mourut de la fièvre typhoïde, alors que Clara attendait Gaston. Puis quelques temps après, trois ans, peut-être quatre, le petit Joseph, sensiblement au même âge, se fit renverser par une automobile. Clara attendait alors Mireille. Avec l'argent de l'assurance, la famille emménagea au cinquième et dernier étage de l'immeuble de la rue Saint-Saëns.

La fatigue des cinq séries de marches abruptes en colimaçon s'estompait dès l'entrée par la jolie cuisine qui ouvrait sur une grande salle à manger, avec le petit salon attenant. Au bout du couloir, une première chambre, immense avec une petite porte donnant sur la seconde chambre, mansardée, comme indépendante, par laquelle on accédait aux toits de tuiles marseillais dans le soleil. Tommettes au plancher et beaux meubles cirés fleurant

bon l'encaustique. Malgré le chagrin des circonstances, cet appartement avait été une embellie.

Puis la guerre éclata. Difficile d'imaginer ce que purent en être les premiers mois. D'autant que la vie, cruelle, suivait son cours. Victoria, jeune sœur et amie de Clara, tomba gravement malade et fit, deux années durant, de fréquents séjours à l'hôpital. Durant tout ce temps, Clara, naturellement, prit sous son aile les enfants de Victoria, le plus jeune, qui avait 5 ans, à un ou deux ans près l'âge de sa Mireille et le petit Sylvain qui en avait 10, comme son Gaston. Micheline, 13 ans, ne fut pas simple à convaincre qu'elle devait se tenir tranquille, d'ailleurs, à ce que l'on sait, on ne la convainquit pas.

Dans cet appartement, qui fut celui de ma Mireille, celui où j'allai cacher mes états d'âme adolescents, celui dans le salon duquel je découvris Fred Astaire et Ginger Rodgers et le cinéma américain des années 50 et Gene Hackman dans la French Connection, Gaston, comme Mireille sont nés d'une mère en deuil d'enfant. Je ne sais pas quoi faire avec ça. Mais impossible de ne pas le ressentir de toute son âme. Enfants anges qui vécurent la douleur du fond de leur premier refuge...

- Tu dis quoi, Gaston ?

- Je dis que ton manuscrit est très bien écrit et romancé.

- Romancé ?

- Déjà, tu vois, Simmanto n'était pas le Tio, mais le Papou.

- Oui, mais ça, c'est normal, tu es le cousin de mon père. Ton Papou, c'est son Tio. Non ?

- Ça ne marchait pas comme ça, chez nous. Dans nos familles, il était le Papou pour tout le monde. Le Tio, c'était son frère, l'homme à la canne d'acajou avec poignée d'argent.

Son frère ???

Angela

Angela commença par raconter la sœur de sa mère, la zia Carolina, cette femme sévère comme une peinture avec ses cheveux aussi noirs que sa robe et ses mains magnifiques aux doigts très fins et très longs, chez qui elle avait grandi. Après. De Sant'Anna, bien sûr, elle ne dit rien. De toute façon, qu'aurait-elle pu en dire ? C'est sa vie qu'on raconte, pas sa mort.

Non. Elle parla de sa deuxième vie, de celle qui avait commencé à Vinci, chez sa tante et son mari, l'oncle Guiseppe, lo zio, comme disent les Italiens, dont la famille avait des vignes sur la colline du Chianti. Comment zio Guiseppe s'était mis en tête qu'il était un descendant du grand Leonardo da Vinci sous prétexte qu'il était né comme lui à Anchiano et qu'il avait trouvé à la ferme des notes étranges écrites à l'envers.

- Alors, toute mon enfance, j'ai entendu parler de Leonardo, comme si c'était quelqu'un de ma famille. Ça faisait du bien de penser à cet artiste extraordinaire, sans mon oncle, je serai peut-être devenue folle, mais grâce à lui, j'ai repris pied. C'était un grand homme, tu sais, qui voulait tout savoir et a étudié tout ce qu'il était possible d'étudier.

- Ton oncle ?

- Non, Léonard de Vinci, comme vous dites, vous les Français. Dès que lo zio Giuseppe avait une minute, il furetait à la recherche de traces, de notes, de signes. Il a écumé toutes les granges, tous les greniers de la région, les voisins l'aimaient bien, je crois, il avait réussi à monter une équipe de chercheurs comme lui et c'étaient de grands conciliabules. Et lui ramassait de vieilles pierres en disant, Leonardo a marché sur cette pierre, il a dormi sur celle-là, et celle-là, il l'a jetée sur les idiots qui ne le laissent pas travailler à son aise. Laisse ces enfants tranquilles, pestait ma tante. Mais nous, nous adorions que mon oncle fasse ça, même s'il était un peu fou. Enfin, pour nous, c'est le monde qui était fou, et lui, il était le moins fou de tous les fous. Sa folie à lui, elle était belle, elle était bonne, elle était douce. Elle nous aidait à vivre. Il nous installait dans la grange, tous alignés dans le foin et il nous disait, écoutez bien, je vais vous raconter Leonardo et il nous racontait comment Leonardo était le plus bel enfant du monde et comment il avait une idée géniale par minute. Je me souviens, il disait, ne laisse jamais la boue recouvrir ton trésor. Et même si elle le recouvre, n'oublie jamais qu'il est dessous.

- Mais Anja, c'est extraordinaire, ce que tu racontes. Et

alors, il a fait quoi ?

- Leonardo ?

- Mais non, Guiseppe, ton oncle !

- Ah. Lo zio. Avec sa bande, ils s'étaient mis en tête d'ouvrir une espèce de mémorial, un genre de musée. Il rêvait de ramener la Joconde à Vinci.

- Mais c'était quand, ça ?

- Depuis toujours je crois. Il a continué pendant la guerre et après la guerre évidemment. Leonardo da Vinci l'a tenu hors de la folie et du temps. Lo zio Giuseppe... Bon. Il n'a pas ramené la Joconde à Vinci, bien sûr. Il m'a juste ramenée moi... Et moi, je suis partie quand j'ai rencontré Tony...

Elle eut un petit sourire avant de continuer.

- Mais il a ouvert son musée.

- Non ?

- Si ! Le Musée Leonardiano di Vinci.

- Ton oncle sait que tu es là ?

- Personne ne sait où je suis. A part ma cousine.

Deux heures après avoir quitté Marseille, la petite voiture bleue arrivait à Orange.

- Orange. On va s'arrêter un peu pour se dégourdir les jambes...

- On fait quoi avec Pascal, alors, on le réveille ?

La petite pause d'Orange leur fit du bien à tous. Elles avaient évidemment réveillé Pascal et ensemble, ils mangèrent un sandwich, burent un café, se détendirent les jambes. Puis Colette accepta avec grâce la cigarette que lui proposait Angela.

- Je ne fume presque jamais, tu sais. En fait, je ne fumais qu'avec tante Claire.

« J'aimais bien cette façon qu'elle avait de tenir son fume-cigarette », dit Pascal d'une voix encore ensommeillée en regardant sa fumée s'envoler en volutes tranquilles dans le couchant. « C'était une grande dame, madame Clara. »

- Oui, une grande dame.

Il sourit. « Avec sa mèche blanche et son chignon »

- Oui...

- Qu'est-ce qui lui était arrivé au juste ?

- Elle a été malade.

- Je parlais de son histoire.

- Oh. C'est une histoire triste. Son mari et son fils ont été déportés.

- On les a emmenés où ?

- Je n'en sais rien, en Allemagne, je suppose. On est venu les lui prendre une nuit, personne n'a compris pourquoi. Je sais juste qu'elle les a attendus longtemps avant de comprendre qu'ils ne reviendraient pas. C'est horrible.

- Personne n'a compris pourquoi... mais c'est parce qu'ils étaient juifs !

- Et tu trouves que c'est une raison valable, toi ?

- ... euh... non... bien sûr... Mais alors pourquoi ?

- Oui, pourquoi ?

Colette était désarmante de candeur.

- Pour dire la vérité, je n'en sais pas beaucoup plus, avoua-t-elle. Je n'ai jamais posé aucune question, j'aurais eu trop peur de raviver la douleur, tu comprends ? C'est Mireille qui m'a un peu expliqué.

- Mais Mireille était toute petite aussi, non ?

- Oui, ils étaient tout petits, elle et Roger.

- Quelle misère...

- On y va ?

Ils étaient remontés en voiture.

C'est bien, je crois. J'ai l'impression de les entendre. J'aime l'idée d'avoir assis dans cette voiture une descendante de Léonard de Vinci, descendante spirituelle, intelligence et sfumato, à côté de ma petite mère qui chantait si bien la poésie romantique et qui peut ici, c'est le cas de le dire, réciter son cher Victor Hugo au kilomètre...

Synchronicité encore. J'ai un peu fureté à droite à gauche pour glaner des informations intéressantes sur Leonardo da Vinci et je découvre que le monde en ébullition se prépare à célébrer dignement les 500 ans de sa mort avec au centre une question fondamentale : était-il italien ou français ? Ça semble idiot, et pourtant, la question est bonne.

A-t-on la nationalité de notre pays de naissance ou du pays où nous choisissons de vivre ? Où nous choisissons de mourir ?

En d'autres termes, nos choix peuvent-ils prendre le pas sur les hasards qui nous gouvernent ?

Colette

Les deux pères s'étaient plu immédiatement et entre eux s'installa dès l'abord une amitié respectueuse qui ne se démentit jamais. Le fiancé plut aussi, mais quelle langue parlait-il donc ? Était-ce vraiment du français ? Toutes ces onomatopées...

Le cousin marseillais avait au demeurant mené l'enquête dont on l'avait chargé et muni le jeune prétendant d'une lettre de recommandations toute en pleins et déliés qui assurait noir sur blanc que Roger venait d'une très honorable et très juive famille et qu'on pouvait sans crainte lui confier une jeune épousée.

Salomon invita donc son futur gendre au Café de France sur la grande avenue pour le voir un peu seul à seul et l'entendre expliquer comment il envisageait de rendre heureuse sa chère fille de l'autre côté de la Méditerranée.

Le garçon de café vint à eux et expliqua avec aplomb au très blond Salomon en lui montrant le très basané Roger que dans ce café français, on ne servait pas d'alcool aux Arabes. Le comique de la situation acheva de rendre Roger définitivement sympathique à son futur beau-père qui ne put plus s'arrêter de rire de toute la journée et de toutes

celles qui suivirent, chaque fois qu'il y repensait.

Mise à part l'inséparable Solange qui en voulait déjà à Roger et pour les orties et pour la séparation à venir, tout le monde fut séduit par le beau jeune homme de France, même si on ne le laissait pas boire son pastis dans les cafés français de Fès. Colette serra Solange dans ses bras, ma Sola chérie, n'est-il pas merveilleux ?

- Merveilleux. C'est quand même étrange sa façon de parler, tu ne trouves pas ?

Non. Elle ne trouvait pas. Elle aimait jusqu'à son accent chantant qui lui rappelait ses vacances méditerranéennes. Même les grossièretés pittoresques qui lui échappaient parfois prenaient à ses yeux un goût de subversion joyeuse, comme une liberté enivrante que venaient appuyer les fossettes et la frisure de l'œil. Son bonheur était parfait.

Si contagieux d'ailleurs, que sa plus jeune sœur, une blondinette de dix ans à peine, s'était frottée au fiancé en susurrant, « de toute façon, si pour une raison ou pour une autre, tu ne peux pas faire affaire avec ma sœur, moi, je suis disponible ».

Une sortie dont on parla également longtemps, au grand dam de la charmante, « Roger, tu n'es pas obligé de

raconter ça à mes enfants, mince, j'avais dix ans. »

Ils préparèrent donc le mariage dans l'allégresse. Puis Roger retourna en France, d'où il continua d'écrire à sa belle et au printemps de l'année suivante, il revint, avec son père toujours, mais pour l'épouser cette fois.

Le beau mariage qu'on leur offrit !

Pendant la fête, alors que tout le monde dansait, une chouette cousine vint émanciper la reine du bal.

- Tu sais comment on fait les bébés, n'est-ce pas ?

« Évidemment », rougit la jeune épousée sous son beau voile de dentelle blanche.

« Tu es bien sûre ? Tu sais que ... Et que ... et que ce n'est pas toujours ... Quand ce n'est pas ... Alors il te faudra faire contre mauvaise fortune bon cœur, comme nous toutes. »

Charmant.

La jolie colombe était effondrée par les détails techniques, « quoi, il faut bien qu'elle sache, non ? », et si on l'arrêta, mais trop tard, personne ne mit de coup de boule à la niaise, certaines familles ont le chic de passer à côté de sacrées occasions de s'amuser. Le prétendant n'eut pas trop de toute sa vie pour convaincre sa femme qu'on

ne fait pas bon cœur que contre les mauvaises fortunes !

Un mois de célébrations marocaines plus tard, le petit couple prit la voiture, en route après toutes ces émotions pour leur voyage de noces. Qui était aussi le voyage de leur retour en France. Plus de 2000 kilomètres anachroniques et espagnols qui annoncèrent incontestablement la couleur. La jeune épouse fut bien un peu malade pendant les 300 premiers kilomètres d'asphalte dans le désert et les dunes jusqu'à Ceuta, la ville frontière, mais c'est en état d'apesanteur que le couple embarqua sur le ferry pour l'andalouse Algésiras, d'où ils entreprirent la traversée nord sud de l'Espagne en chantant à tue-tête une vieille chanson de Rina Ketty.

« Je revois les grands sombreros et les mantilles,
J'entends les airs de fandangos
Et séguedilles,
Que chantent les señoritas,
Si brunes,
Quand luit, sur la plaza,
La lune.

Je revois, dans un boléro,
Sous les charmillles,
Des Carmen et des Figaro

Dont les yeux brillent,
Je sens revivre dans mon cœur
En dépit des montagnes,
Un souvenir charmeur,
Ardent comme une fleur
d'Espagne... »

Olé.

La petite Colette arriva à Marseille dans le froid et le mistral d'un mois de février français. Roger l'emmena tout d'abord chez ses parents, dans le petit nid où ils vivaient depuis toujours. Deux pièces sous les toits rue Vacon au cinquième étage, à une encablure de l'Opéra, vingt mètres carrés de chaleur et de tendresse. Une grande pièce avec le vaste lit des parents, la cuisine, toute en longueur, le fauteuil près de la fenêtre soulignant cette misère propre et heureuse et dans l'ombre, juste derrière l'espace qui abriterait un jour la télé...

- Ma chambre, annonça fièrement Roger, en montrant un lit étroit aligné contre la cloison, il monta résolument dessus pour atteindre une niche qu'il ouvrit en clamant :

- Mon armoire !

Il semblait très fier de la demeure familiale et Colette sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle était consternée.

C'était donc ça, la grande famille, c'était ça, la France ? Elle s'en voulut de cette pensée. La femme de son beau-père la regardait de ses yeux très bleus où elle ne lisait nulle bonté et elle en éprouvait de la crainte.

Elle commençait à comprendre la situation familiale et pourquoi sa belle-mère, qui était aussi la belle-mère de son mari, n'était pas venue assister à son mariage. Il allait falloir l'appivoiser et apprendre à faire connaissance pour que la tendresse s'installe.

On entendait du bruit dans l'escalier. Roger, radieux, la prit dans ses bras. « Je vais te présenter mon frère. »

Angela

D'un commun accord, ils avaient décidé de se relayer pour conduire et Angela avait pris le volant tandis que le bleu d'une nuit toute neuve scintillée d'étoiles descendait sur le rose de la plaine. Les kilomètres avaient continué à défiler de platane en platane jusqu'à Montélimar, puis Valence où Pascal avait pris la place du conducteur. Le temps était doux encore. Colette, installée à l'avant, avait allumé la radio et ils avaient chanté. Procol Harum, Rain for tears de Demis Roussos du temps où il était Aphrodite's child, Joe Dassin. « Mes amis, je dois m'en aller, je n'ai plus qu'à jeter les clés, car elle m'attend depuis que je suis né, l'Amérique... »

- Elle nous va vraiment bien, cette chanson, je trouve, remarqua Angela. On est tous partis de chez nous, on a tous jeté la clé.

- Je ne sais pas. Je n'ai pas l'impression d'avoir jeté de clé, moi. J'en aurais plutôt rajouté d'autres au trousseau. Et mon Amérique, c'était la France, Marseille... où Roger m'attendait. Où ma famille un jour va me rejoindre. J'espère.

Elle se tourna vers le siège arrière : Tu as jeté ta clé, toi,

Anja ? Et Angela répondit avec entrain : Gainsbourg, j'adore, tu peux mettre la musique un peu plus fort ?

"Je cherche en vain la porte exacte
Je cherche en vain le mot exit..."
Et tous de reprendre en chœur
"Je t'aime et je crains
De m'égarer
Et je sème des grains
De pavot sur les pavés de l'anamour"

- Ce Gainsbourg est un génie, affirma Pascal en passant la quatrième.

- Grâce à lui surtout, on ne saura jamais si Anja a perdu des clés en chemin, sourit Colette. Toi, Pascal, tu as jeté ta clé ?

- Moi, je crois n'avoir jamais eu aucune clé. Aucune porte non plus, quand j'y pense. Ça simplifie l'histoire.

- Je vais lire un peu de Victor Hugo, dit Colette avec douceur en allumant le plafonnier.

- Vous récitez du Victor Hugo ? J'ai vraiment bien fait de venir avec vous.

- J'ai un livre, attends, je vais te montrer, oh, ça, c'est magnifique, écoute,

« Souvent, quand mon esprit riche en métamorphoses,
Flotte et roule endormi sur l'océan des choses... »

Mais Pascal l'interrompt.

- Attendez, regardez là, qu'est-ce que c'est ?

- Où ça ?

- Je m'arrête, ok ?

Déjà, il avait ralenti avant d'engager la voiture sur un petit chemin de terre qui s'enfonçait dans un petit bois. Entre chien et loup, le monde entier était bleu.

- Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne te sens pas bien ?

- Si. Mais j'ai vu quelque chose dans les phares, sur la route. Attendez. Je reviens tout de suite.

Il sortit en courant de la voiture qu'il avait arrêtée sur un petit terre-plein et s'élança dans les herbes longeant la route qu'il venait de tracer. Les deux jeunes femmes le virent avec étonnement ramasser précautionneusement sur l'asphalte quelque chose qui ressemblait à une pierre avant de revenir vers elles.

- Tu nous as fait nous arrêter pour un caillou ?

Pascal se réinstalla au volant, après avoir posé son trophée sur les genoux de Colette interdite.

- Ce n'est pas un caillou. Regarde comme elle est belle ! Elle aurait pu se faire écraser. Qu'est-ce qu'elle faisait là ?

Colette prit entre ses mains la petite tortue prudemment blottie derrière sa carapace et la plaça sous le plafonnier.

- Tu l'as sauvée. Regardez, la voilà qui sort sa tête pour nous voir. Bonjour la tortue. ... Je me demande ce qu'elle doit penser. Pauvre petite...

- Elle doit penser, pauvres humains tout nus qui n'ont pas de carapace où se cacher, dit Pascal.

- Si elle savait, soupira Angela. Bon, on peut repartir maintenant ?

- Bien sûr. C'est reparti.

Colette avait improvisé pour la petite tortue un nid avec un torchon plié sur ses genoux qu'elle avait recouvert de son foulard fleuri.

- Elle est bien, là.

Et comme s'adressant à la tortue, elle récita doucement mais avec conviction :

« Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.

Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point

Si tôt que moi ce but. Si tôt ? Êtes-vous sage ?

Repartit l'Animal léger.

Ma Commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait. »

- Quatre grains de quoi ?

- D'ellébore, tu as bien entendu. Le lièvre et la tortue,
Jean de La Fontaine.

- Tu peux réciter La Fontaine par cœur, toi !

- Et ce n'est pas fini. C'était comment déjà... Attends.

Elle ferma les yeux pour se concentrer mieux et c'était
comme si les mots défilaient dans sa tête tandis que son
sourire s'élargissait au fil des rimes.

- « Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la Tortue

Aller son train de Sénateur.

Elle part, elle s'évertue ;

Elle se hâte avec lenteur. »

C'est beau, non ?

- J'adore. Et à la fin, elle gagne.

- « À la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la première.
Eh bien, lui cria-t-elle, n'avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison »

Jean de La Fontaine.

- Parce que tu vois, la tortue, elle n'a peut-être ni clé, ni porte, mais cela ne l'empêche pas d'avoir une maison...

Le voyage continua ainsi de poème en chanson. Pont de l'Isère, Demain, dès l'aube, Tain l'Ermitage, le col de la République, Perrette et le pot au lait. A Lyon, ils marquèrent une nouvelle pause, Colette se réinstalla au volant et Pascal prit place à ses côtés. Il s'empara du livre.

- Bon, à mon tour. Je lis quoi, maintenant ?

- Je vais te montrer, dit Colette.

Pendant qu'elle feuilletait le recueil, Pascal se tourna vers Angela sur la banquette arrière.

- Dis, qu'est-ce que tu as voulu dire tout à l'heure ?

- Quand ?

- Quand j'ai dit que la tortue devait nous plaindre de ne pas avoir où nous cacher, tu as dit « Si elle savait... ». Qu'est-ce que tu voulais dire ?

- Rien.

- Mon mari Roger a été caché pendant la guerre, intervint Colette en donnant le livre ouvert à Pascal avant d'allumer son clignotant pour reprendre la route.

- Il a été caché où ?

- Lavoûte-Chilhac. En Haute-Loire. Après la mort de sa mère, son père l'a conduit chez des paysans là-bas, qui l'ont gardé. Il était tout petit et on lui avait bien recommandé de ne jamais dire qu'il était juif. Il récitait ses prières chrétiennes tous les soirs et il ne laissait jamais sa paysanne le laver. Mais elle a dû comprendre et elle a voulu l'adopter après la guerre. Direction Moulins, c'est parti.

- Moi, personne n'a jamais pu me faire réciter aucune prière, dit Angela. Je vais dormir un peu, ça va ?

- Il m'a emmenée voir ses paysans le mois dernier, ajouta ma mère en lui jetant un regard dans le rétroviseur.

- Comment ça, il t'a emmenée les voir ? demanda Pascal en levant les yeux de son livre.

- Avec son frère Sylvain, nous sommes retournés à Lavoûte-Chilhac un dimanche. Nous sommes arrivés un jour d'enterrement, tout le monde était au cimetière. C'était affreusement gênant.

- Qui était mort ?

- Je ne sais pas exactement. Le père d'une jeune fille avec qui Sylvain avait flirté.

- Mais vous y êtes retournés pour quoi faire ?

C'était Angela qui posait cette question. Elle, qui n'avait eu de cesse de mettre des kilomètres entre elle et ses souvenirs d'enfance, elle ne comprenait pas qu'on retourne de son plein gré sur le lieu de ses souffrances.

Colette lui jeta un œil dans son rétroviseur avec un étonnement sincère.

- Comment pour quoi faire ? Mais pour revoir ces gens qui se sont occupés d'eux et leur ont sauvé la vie, pour les remercier.

- Je vais dormir, répéta Angela en secouant la tête.

- Bien sûr et pour te bercer, Pascal va te lire mon poème préféré. Je t'ai ouvert le livre à la bonne page, Pascal. Tu veux bien ?

- Bien sûr. « Lorsque l'enfant paraît », c'est ça ?

- « Le cercle de famille applaudit à grands cris ». Oui.

- « ... le cercle de famille

Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille

Fait briller tous les yeux,

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,

Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,

Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre

Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre

Les chaises se toucher,

Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.

On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère

Tremble à le voir marcher. »

- J'adore ce poème.

- Je n'en reviens pas que tu connaisses tous ces poèmes
par cœur.

Il sauta quelques strophes. « Voyons voir comment ça
finit... Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.

Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on
marche;

Vos ailes sont d'azur.

Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.

Double virginité ! corps où rien n'est immonde,

Ame où rien n'est impur ! »

Un petit silence suivit la lecture.

- C'est le genre de poème que ma mère n'a jamais dû lire, remarqua Pascal.

- Qu'est-ce que tu en sais ?

- Oh, tu peux me croire, je t'assure. Et je suis là avec deux mères magnifiques pendant que la mienne m'a foutu dehors. C'est quand même bizarre, la vie.

- Quelle mère peut mettre son fils dehors ?

- Moi... je ne t'aurais... certainement pas... foutu dehors, murmura Angela.

- Tu n'en sais rien.

- Si... je sais...

Ils roulèrent ainsi jusqu'à Lapalisse. Puis, changèrent à nouveau de place sous une pancarte qui indiquait « château » et Colette passa derrière.

« Vous savez que ce pauvre Marquis n'a jamais énoncé aucune vérité ridicule ? », dit-elle d'une petite voix en roulant un pull pour s'en faire un coussin. « Ce sont ses soldats qui lui ont écrit une chanson pleine de respect et d'admiration pour son courage après qu'il soit mort sur le

champ de bataille et qui disait, la chanson, un quart d'heure avant sa mort, il était encore vivant. Pauvre Marquis. S'il savait... La vie est injuste. »

- Regarde, petite Colette s'est endormie.

- Comment tu l'as connue ?

- Nous nous sommes croisées un jour chez Madame Clara.

- Elle connaît tant de poèmes et elle a l'air si douce...

- Je m'étais cachée dans l'escalier et je n'avais pas osé lui parler. Et puis, nous nous sommes retrouvées... après.

La radio égrenait les premières mesures grecques d'une chanson du beau Moustaki...

« Avec ma gueule de métèque,
de juif errant, de pâtre grec
et mes cheveux aux quatre vents... »

- Si tous les Juifs sont des anges comme ces deux-là, nous allons être maudits jusqu'à la fin des temps pour ce que nous leur avons fait, tu ne crois pas ?

« Avec mes yeux tout délavés
qui me donnaient l'air de rêver
moi qui ne rêve plus souvent... »

- Quoi ce que nous leur avons fait ? Je n'ai rien fait, moi.

« Avec mes mains de maraudeur,
de musicien et de rôdeur
qui ont pillé tant de jardins... »

- Tu sais très bien ce que je veux dire. Moi non plus, je n'ai rien fait personnellement. Je n'étais même pas né. Mais quand même, parfois, je me dis que ça fait beaucoup et depuis longtemps. Il y en a peut-être qui méritent, mais des comme madame Clara, j'en connais pas beaucoup qui étaient dignes de lui baiser les pieds.

« Avec ma bouche qui a bu,
qui a embrassé et mordu
sans jamais assouvir sa faim... »

- M'entraîne pas sur ce terrain-là. A l'école du malheur, il n'y a que de bons élèves.

- Et chacun porte sa croix, on sait. Mais la première était quand même pour eux.

- Quelle première ?

- La première croix. Jésus de Nazareth, roi des Juifs, ça te dit quelque chose ?

- Oh, tu sais, moi, Jésus...

"Avec mon cœur qui a su faire

Souffrir autant qu'il a souffert
Sans pour cela faire d'histoires..."

- Tu n'as jamais pensé qu'on était tous un peu juifs ?

- Non.

« Avec mon âme qui n'a plus
la moindre chance de salut
pour éviter le purgatoire »

- Pourquoi tu veux tellement venir à Paris, toi ?

- Je veux monter sur la Tour Eiffel.

- C'est une bonne raison, ma foi.

- On devrait toujours chercher à monter le plus haut possible, je trouve.

- Oui.

« Et nous ferons de chaque jour
Toute une éternité d'amour
Où nous vivrons à en mourir ».

Moustaki était arrivé à sa dernière mesure.

« Et nous ferons de chaque jour
Toute une éternité d'amour
Où nous vivrons à en mourir ».

Clara

Dans la nuit du 22 au 23 janvier 1943, la police française fit une descente dans l'immeuble de la rue Saint-Saëns, lors de ce qu'il est convenu d'appeler la grande rafle de Marseille.

Victoria était hospitalisée depuis quelques semaines et ses enfants étaient installés chez sa sœur.

Jacques fut emmené, ainsi que le jeune Élie. Certains racontèrent par la suite qu'Esther la belle s'était jetée devant son frère, insistant pour qu'on l'emmène aussi, mais que les policiers, bien inspirés, n'avaient rien voulu savoir. D'autres au contraire prétendirent qu'on l'avait bien emmenée, et de force avec ça, mais que les policiers avaient fini par la renvoyer chez elle après qu'elle eût fait semblant de s'évanouir dans l'escalier

Par contre, ils hésitèrent un peu face à Sylvain, qui n'avait pas 14 ans. Clara intervint. « Il est tout petit, regardez-le, vous ne pouvez pas prendre des enfants ? » C'est ainsi, à la faveur d'une puberté tardive et d'un bienheureux reste d'enfance, que Clara put sauver le jeune Sylvain d'une mort certaine.

Cette nuit-là, Roger, le petit dernier de Victoria et

Moïse, dormait chez Rachel, la sœur son père, quand la milice vint chercher Shaül, l'homme de la maison, qui était aussi son parrain. Ils lui demandèrent certain papier qu'il dû aller chercher dans la grande armoire chez son propre père, qui vivait avec eux dans l'annexe indépendante du jardin. Les miliciens le suivirent dans la petite maison et c'est ainsi qu'ils rencontrèrent le vieux monsieur Adout qu'ils virent si inquiets pour son fils qu'ils l'emmenèrent aussi... A cette adresse-là, au matin, ne restait d'adulte que la jeune Rachel qui n'avait eu personne, la nuit durant, pour partager son chagrin et sa terreur. Dès les premières lueurs du jour, elle emmena Roger et ses filles, Reine et Colombe, en toute hâte chez la tante Claire avant de partir essayer de sauver son mari.

Elle monta à Paris. Le couple était riche et elle avait pu amasser une forte somme, 40 000 francs, une fortune pour l'époque. Elle parla avec un garde à qui elle demanda de l'aider à libérer son amour en échange de l'argent. Les yeux remplis d'espoir. Elle était belle, Rachel. Elle devait être si émouvante. Je m'en occupe, dit le garde. Et il s'occupa assurément fort bien de la somme, mais personne ne revit jamais l'oncle Shaül.

Chez Clara, les enfants avaient compris que des choses terribles étaient arrivées. Clara chez qui l'effervescence

devait régner. Que faire, mon Dieu, que faire ? Et vous, les enfants, par pitié, restez donc un peu tranquilles.

Et les enfants s'étaient blottis les uns contre les autres.

- *Tu veux faire du vrai ou du romantique ?*
- *Parfois, ça se rejoint, non ?*
- *Peut-être bien. Mais pas avec la milice, tu peux m'en croire !*
- *C'est-à-dire ?*
- *C'est-à-dire qu'avec ces d'engalac, tu n'avais pas besoin d'insister pour qu'on t'emmène.*
- ...
- *Et je peux te dire qu'Esther, ils l'ont emmenée de force.*
- *Mais...*
- *Mais c'était une beauté, Esther et un grand cinéma. Alors elle te leur a fait un numéro de première grandeur dans l'escalier, elle a carrément fait semblant de s'évanouir et ils ne pouvaient pas se permettre d'embarquer des malades. Alors, ils lui ont dit rentre chez toi. Et c'est comme ça qu'elle est rentrée. Elle se disait que libre, elle pourrait les aider à sortir. Mais elle n'a pas pu. Personne n'a pu.*

Angela

Les trois orphelins de tante Claire traversèrent ainsi la nuit en compagnie de leur petite tortue, se relayant, parlant, chantant, échangeant et dormant à tour de rôle, s'arrêtant quelquefois pour boire, aller aux toilettes, se dégorger les jambes.

Ils rejoignirent Nevers comme le ciel commençait à se teinter de rose et quand l'astre se fut levé tout à fait, ils arrivèrent sur Briare. Ils prirent à Fontainebleau un café, le nième de la nuit, mais le premier d'un matin tout neuf. A quelque chose comme sept heures quinze, par la porte d'Italie, ils entrèrent dans Paris.

Angela avait les yeux brillants, de fatigue, et d'appréhension aussi, sans doute, à l'idée de serrer son fils dans ses bras pour s'en séparer encore. Pascal et Colette la laissèrent monter seule chez la cousine, rue Bastille, attendant que, de la fenêtre, elle leur fasse signe de venir la rejoindre.

Juste avant de monter, elle s'était retournée pour leur glisser très vite, au fait, je ne vous ai pas dit, mais il ne sait pas que je suis sa mère. Il pense qu'il est le fils de ma cousine et que je suis sa marraine.

- Comment il ne sait pas ? lâcha Pascal.

- Tu voulais qu'il grandisse avec cette sensation affreuse que sa mère avait mieux à faire ailleurs ? Non ?

Et elle raconta très vite comment sa cousine lui avait proposé le rôle magique de la marraine fée que toujours on espère et qui toujours est une bonne surprise et comment elle avait accepté avec soulagement et reconnaissance et je vous fais signe quand vous pouvez monter.

Pascal et Colette avaient échangé un regard tout à la fois interdit et désolé. Comment encaisser une information pareille après la tortue, après Moustaki, après Victor Hugo surtout ? Ils n'échangèrent pas un mot, mais quand elle réapparut sur le petit balcon, radieuse, elle était si belle avec son fils dans les bras, qu'ils en oublièrent leur stupeur et consternation mêlées et c'est tout à fait gaiement qu'ils gravirent les deux étages pour aller la retrouver et rencontrer l'enfant et la jolie cousine italienne.

- Angela mia. A une minute près, il était parti pour l'école, tu sais, avait dit sa cousine en la recevant dans ses bras.

- Je ne veux pas aller à l'école, je veux rester avec Angela, s'il te plaît, avait prié l'enfant d'une voix suppliante.

La cousine n'avait marqué aucune hésitation. Elle avait juste demandé :

- Tu peux ?

- Je ne suis venue que pour lui, avait murmuré Angela en embrassant le petit garçon dans le cou. Je sais que ce n'est pas sérieux d'arriver comme ça sans prévenir, excuse-moi.

- Oh, ça ira, c'est un bon élève. Tu ne peux vraiment rester que deux jours ?

- Oui, et c'est déjà extraordinaire.

Et lorsque les deux autres l'eurent rejointe, elle reprit, sans lâcher son fils...

- Ma présence ici, nous la devons à cet ange, là, et elle indiqua Colette. Puis, se retournant vers sa cousine, elle demanda encore : Tu es sûre que tu ne peux pas te libérer pour balader avec nous ?

- Bien sûr que oui, j'en suis sûre. Vous allez faire quoi ? Vous ne préférez pas rester ici tranquilles vous reposer un peu ?

- Nous n'allons certainement pas rester tranquilles, intervint Pascal. Nous sommes des touristes à Paris et nous voulons en voir le plus possible.

- Mona Lisa et la Tour Eiffel. C'est le programme.

- Leonardo, évidemment, sourit la cousine. Au moins, tout ça reste en famille. Tonino, mon chéri, profite bien de ta marraine. Je file.

- Merci Maman.

Une rapide toilette, l'installation de la tortue sur le balcon avec une feuille de salade croquante et ils partirent pour le Louvre, comme on part en expédition et l'enfant ne contenait pas sa joie, qui chantait et dansait. Et les trois, un peu ivres de fatigues après la nuit de route, mais ivres de plaisir aussi parce que la seule vue de Paris enivre tous les cœurs, chantaient avec lui comme trois mômes dans la rue en lançant autour d'eux des regards émerveillés.

Dans le plus beau musée du monde, ils virent la Victoire de Samothrace, la Vénus de Milo, le plafond aux oiseaux de Georges Braque de la salle étrusque, puis bien entendu la Joconde du sublissime Léonard, et en se campant bien en face du sourire étrange de la belle dame italienne sans sourcils, Pascal s'exclama mi-amusé, mi-déçu, « mais elle est toute petite ?! » et Angela partit d'un beau rire de bonheur, « le plaisir n'est total face à Mona Lisa que s'il y a quelqu'un pour dire ça ! Merci, merci ! »

Après quoi ils partirent escalader la Tour Eiffel, une

sacrée trotte, mais Pascal ne voulait plus entendre parler de voiture de la journée, et d'ailleurs la tour, ils y montèrent à pied, tant qu'à faire, Pascal y tenait absolument, qui avait entendu dire que Paris n'était jamais si beau qu'à travers les arabesques de métal de la Tour. Et il est vrai que Paris, dentelé dans l'acier, était un pur enchantement, et ils regardèrent avec jubilation la cité se découper en volutes douces au fur et à mesure de leur ascension avec des oh et des ah et le petit Tonino était au comble du bonheur.

Colette

Sylvain arriva et Roger se précipita pour donner l'accolade à l'homme jeune qui entrait en soufflant, avec son bon visage et ses yeux pétillants d'intelligence.

- Voilà donc la petite princesse, sourit gentiment le grand frère. Et il l'embrassa avant de s'effacer pour laisser la place à une grande fille brune très belle qu'il tenait par la main.

« Ma femme, j'espère que vous deviendrez amies. » Et en croisant le regard noir et hautain, Colette eut encore envie de pleurer.

- Où sont les toilettes ? demanda Colette pour se donner une contenance.

- Sur le palier, là, juste en sortant. Tu sais utiliser les WC turcs, n'est-ce pas ?

Si elle l'avait pu, elle serait partie à ce moment-là, et en courant, encore. Mais pour aller où ? Et puis Roger était si doux, si amoureux. Il avait l'air si heureux de lui faire connaître son monde, si innocent de cette hostilité sous-jacente qu'elle ressentait. Elle ferma les yeux.

- Té, regardez, la petite fait un malaise.

Roger s'était précipité. Il l'allongea sur le grand lit des parents pendant que Moïse arrivait avec une grande bouteille d'eau de Cologne. Elle ouvrit les yeux sur ces deux visages inquiets et tendres. L'odeur du parfum lui donna la nausée.

- Ça va, la Princesse ?

Derrière eux, côte à côte, la belle-mère et la belle-sœur pinçaient les lèvres.

- C'est la fatigue, décréta Sylvain d'un ton apaisant. Tu devrais l'emmener chez vous, Roger, qu'elle s'allonge dans le calme. On se retrouvera chez la tante Claire pour le thé tout à l'heure.

Il plissa gaiement les yeux,

- Elle t'attend, tu sais, elle est impatiente, elle aussi, de connaître celle qui a réussi à conquérir le cœur du petit Roger.

Et dans le clin d'œil échangé, chacun des deux garçons savait que l'autre avait en tête la réflexion comique qui, derrière le bon sourire, avait jusqu'à présent accompagné les présentations à chaque nouvelle conquête, « Oye, se muera la Clara » ...

- Ils partiront après avoir bu le café. Il lui faut un

remontant à la Hanoum, décréta Moïse. Tiens, princesse, et il lui remit la petite assiette que lui tendait Fortunée, avec la jolie tasse en porcelaine à liseré bleu et or et les croquants aux amandes tout autour.

- Je vais me lever, dit-elle avec gêne, je ne vais pas boire dans votre chambre.

- Mais si, mais si, tu en as besoin, dit Fortunée. Bois sans faire de manières.

Docilement, petite Colette porta la tasse à ses lèvres.

- Merci, murmura-t-elle.

- Venez, laissez-la respirer. Il faut qu'elle se repose un peu et ça ira. C'est ces escaliers aussi. Quand on n'est pas habitué... J'ai toujours dit qu'ils finiraient par tuer quelqu'un un jour !

Tout le monde sortit. Seul Roger resta auprès d'elle.

- Tu peux y aller, toi aussi. Je vais bien, je t'assure. Donne-moi cinq minutes et je vous rejoins.

Elle se retrouva seule dans la chambre. Un sanglot lui monta à la gorge, mais elle le refoula. Elle se leva, fit un pas jusqu'à la fenêtre. Sur le fer forgé de la petite balustrade, deux pigeons roucoulaient, qui s'envolèrent à

son approche. Le ciel était bleu et froid sur les toits marseillais. Elle respira profondément et se souvint de Rastignac. « A nous deux, maintenant ! » pensa-t-elle en regardant Marseille et elle se sentit tout de suite réconfortée.

Et elle but quelques gorgées du café parfumé qu'on lui avait servi et croqua un biscuit.

Fortunée, ma grand-mère, était la plus jolie du monde. La plus tendre. La plus exquise. Avec les yeux les plus bleus...

Un jour, il m'en souvient, je lui ai demandé en présence de ma mère pourquoi elles ne s'étaient pas aimées tout de suite toutes les deux, et ça les a fait rire. « On s'est bien rattrapées depuis ! » Mais moi, du haut de mes seize ans, je ne trouvais pas ça drôle. Je réfléchissais de toutes mes forces. Je commençais à élaborer la théorie qui allait mener toute ma vie, si tu ne comprends pas, c'est qu'il te manque des éléments...

« Et d'abord, pourquoi tu n'as pas assisté au mariage de ma mère ? »

Elles se sont regardées.

« C'était une vraie expédition, ce voyage, tu sais ? C'est loin, le Maroc. C'est cher. On n'a pas pu. »

Et me grand-mère a ajouté sur ce ton péremptoire qui était le sien et qui a une telle saveur lorsqu'il s'accompagne de l'accent espagnol « C'est bien simple, on n'en a même pas parlé. »

Ma si jolie grand-mère...

Tout s'explique toujours.

Angela

C'est encore haut ? », demanda Tonino.

Angela : Hey, garçon, c'est toi qui as voulu monter à pied !

Tonino : Ce n'est pas moi, c'est Pascal.

Angela : C'est vrai, mais tu étais d'accord.

Tonino : Pourquoi tu viens pas habiter avec nous ?

Quelques marches au-dessus, Pascal se retourna.

- 612, 613, qu'est-ce qui se passe en bas ? 614.

Colette : Je ne comprends même pas comment tu arrives encore à compter.

Pascal : 617, 618, 619, 620. Faisons une pause ok ?

Colette : Oh oui.

Pascal : Allez, courage.

Colette : Quelle merveille, cette tour, on dirait de la dentelle.

Angela : Moi aussi je suis trop fatiguée pour compter. Tu es sur quelle marche, Pascal ?

Pascal : La six-cent-vingtième.

Angela : Mamma mia. Et il en reste combien ?

Pascal : C'est Tonino qui va nous le dire.

Tonino (regardant Angela) : Pourquoi tu viens pas habiter avec nous ?

Pascal : Tonino ! Combien de marches ?

Colette : 674 marches moins 620...

L'enfant s'était assis et son petit visage grave exprimait la plus intense des réflexions.

- 52 ?

- Tonino !!

- Non !! Je voulais dire 54. On a une chambre pour toi, tu sais ?

- Bravo, oui mon grand. Il nous reste 54 marches pour arriver au deuxième étage. De là, je te promets, pour te récompenser de ton courage et de ta belle soustraction, je t'offre un tour de lunette astronomique, tu permets Angela ?

- Mais bien sûr. Moi aussi, je veux voir Paris de la lunette.

- Pendant qu'Angela réfléchit à comment elle va répondre à ta question mon chéri, dit ma mère en ouvrant

son panier, confortablement installée sur sa petite marche, je propose un petit goûter là, sous le ciel parisien en dentelle.

- Quoi, dans l'escalier ? s'exclama Pascal. Nous goûterons à l'étage. Plus que 54 marches !

- Pourquoi attendre ? Nous goûterons ici ET dans 54 marches ! Qui veut une brioche ?

- Moi j'aurais bien pris un biscocho trempé dans un petit café...

- Ferme les yeux et imagine. Tout ce que tu aimeras à partir d'aujourd'hui aura le goût sucré des biscochos.

- Quoi ? sursauta Tonino, douillettement blotti contre Colette et son panier, la bouche pleine de sa brioche au sucre. Même les épinards ?

- Même les épinards.

- Même le chocolat ?

- Même le chocolat.

- C'est quoi, un biscocho ?

- Ce sont les biscottes de Tante Claire.

- C'est qui Tante Claire ?

- Une qu'on aime.

- Je veux un biscocho.

- Je t'en ferai mon chéri, promis.

Et, sortant avec son joli sourire du panier un thermos, pour ce qui est du café...

- Colette. Tu es un ange du ciel.

L'ange remplissait ses tasses, en tendait une à Pascal qui avait fini par s'asseoir sur sa marche.

- Merci. Moi aussi, je veux des biscochos.

- Tu en auras aussi, c'est promis.

- Oui, mais ça n'aura plus jamais le même goût...

- Tu sais mon chéri, reprit ma mère, si Angela ne vient pas vivre avec vous, c'est que ce n'est pas si facile. Et je sais de quoi je parle. C'est difficile de changer de pays, de ville, de rue. C'est même parfois difficile de changer de chambre.

- Mais non, c'est pas difficile. On s'occupera bien d'elle. Tu as changé de chambre, toi ?

- De chambre, de rue, de ville. Et même de pays ! J'ai rencontré une nouvelle famille et je me suis fait de nouveaux amis.

- Moi, je veux pas changer de famille. Juste je voudrais

qu'Angela vienne vivre avec nous.

- Tu crois que ton papa serait d'accord ?

- J'ai pas de Papa. Juste Maman. Et elle aussi aimerait qu'Angela vive avec nous. Je le sais, elle me l'a dit.

- Angela ? C'est vrai ?

- Quoi, c'est vrai ? Et je ferai quoi, à Paris ? Je ne peux quand même pas arriver comme ça avec ma petite valise.

- Et pourquoi pas ? Qu'est-ce qui te retient à Marseille ? risqua Pascal.

Il ajouta doucement : Tu pourrais trouver du travail...

- Qu'est-ce que tu veux dire exactement ?

- Je veux dire un travail. Qu'est-ce qui t'intéresse ?

- Je ne sais pas. Dommage que la place soit prise, parce que j'aurais pu faire Mona Lisa au Louvre. Je me serais assise et j'aurais souri mystérieusement toute la journée. Ça, ça m'aurait plu.

- Arrête. Tu peux sûrement trouver quelque chose d'intéressant.

- Quoi ? Joconde, c'est pas intéressant ?

- Allez, plus que 54 marches.

Colette remit son thermos et ce qui restait de son paquet

de brioches dans le panier et ils reprirent l'ascension.

54 marches plus haut, ils débouchaient sur le deuxième étage de la tour Eiffel, à 115 mètres au-dessus du sol.

A leurs pieds, immense et minuscule, la ville s'étirait nonchalamment dans la brume.

- Viens, Tonino, on va essayer de trouver ta maison, logiquement, ce doit être par-là, tu vois l'Arc de Triomphe là, ça, c'est l'obélisque de la Concorde, ça, ce doit être le petit génie de la Bastille et donc, ta maison doit être quelque part par là.

Pascal fouillait dans ses poches, il en sortit quelques pièces, en glissa une dans la lunette, viens voir. Tu devrais reconnaître ton balcon parce qu'il y a une tortue dessus.

- Tu es idiot, sourit Angela, laisse-moi voir. Oui, je crois que je la vois.

- La tortue ?

- Mais non, la maison. Viens voir, Tonino... Tonino ?

Colette tourna la tête vers elle.

- Où est Tonino ?

- Mais je ne comprends pas, il était près de moi. Je

regardais Paris dans la lunette. Tonino ?

Pascal, qui s'était éloigné, revint sur ses pas.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Tu sais où est Tonino ?

Pascal haussa les épaules.

- Il était là il y a une seconde. Il a dû aller aux toilettes, je vais le chercher.

Les jeunes femmes le suivirent tandis qu'il se dirigeait vers le centre de la plate-forme. Elles attendirent à la porte lorsqu'il entra dans l'espace réservé aux hommes, dont il sortit bientôt. Il n'y a personne là-dedans. Il n'est pas là. Un gardien se rapprochait d'eux. Vous avez un problème ?

- Non. Oui. Nous cherchons un jeune garçon. Il ne peut pas être très loin, il était avec nous là, tout de suite...

- Je vais vous aider à le chercher. Comment il s'appelle ?

- Antoine. Il porte un pull vert pâle sur un pantalon bleu marine. Je ne comprends pas. Tonino ?

- Ne vous inquiétez pas, nous allons le trouver.

Je me demande s'il n'a pas continué à monter, dit pensivement Pascal en se penchant dans l'escalier en

colimaçon qui rejoignait le sommet de la tour. Il appela : Tonino ? Mais seul lui répondit l'écho métallique de quelques lointains grimpeurs. Le petit garçon en était-il ?

- Je vais voir, dit Pascal en s'engageant dans l'escalier.

- Ouh la, combien de marches ? demanda Colette au gardien en se penchant à son tour dans la spirale vertigineuse.

- Moins de mille.

- Comment ça, moins de mille ?

- Neuf cent quatre-vingt-onze jusqu'au troisième étage.

- Mais nous allons mettre des heures pour monter !

- Sans compter que je vous le déconseille formellement, assura le gardien. C'est un escalier très abrupt et dangereux, non, suivez-moi, il est beaucoup plus probablement monté dans l'ascenseur, votre petit bonhomme. Ou descendu.

- Tu dis quoi, Angela, tu préfères monter ou descendre ?

- Ce sont les éternelles questions de toute ma vie...

- Je sais ce que nous allons faire, dit Colette avec détermination. Nous allons laisser Pascal monter, en plus,

il en avait envie et nous deux, nous allons descendre. Elle se tourna vers le gardien, si notre petit Tonino remonte ou redescend par un autre ascenseur, Monsieur, je compte sur vous pour le garder auprès de vous ?

- Bien sûr ma petite dame, si je vois le petit Antoine, promis, je vous le garde au chaud.

Le fait est qu'il faut de la détermination pour gravir ces 674 marches avant d'accéder au 2ème étage de la tour par le pilier sud.

Je le sais parce que je l'ai fait certaine fois avec deux jeunes enfants, mon petit sportif de 5 ans prétendant être pris aux bras, pendant que sa petite sœur de 2 ans s'y refusait absolument.

Je ne peux pas évoquer le moucharabieh de métal sur le bleu du ciel sans que mon cœur déborde de tendresse en pensant à eux.

Clara

Après cette rafle, la famille dut se cacher. Ils étaient venus, ils pouvaient revenir. En errance dans leur propre ville, dans leur propre vie, quelques sacs, pas de valises, la peur au ventre, sans doute. L'inquiétude. Le chagrin. Jamais plus de deux nuits sous le même toit, dans le même lit. Et pour commencer, tous changèrent de nom, mais en gardant leurs initiales, histoire de ne pas se sentir trop perdus. La cousine Esther Mizrahi devint Eliane Mercier.

Dans sa chambre d'hôpital, la blonde et douce Victoria rassurait sa sœur Claire de toute son intelligence, de toute sa tendresse. Elle lui disait, ne t'inquiète pas, ils vont revenir, ils n'ont rien à se reprocher, on va les relâcher très vite.

La vie ne devait pas lui permettre de mesurer le degré d'absurdité dans lequel venait de sombrer le monde. Elle s'éteignit discrètement au printemps, laissant derrière elle la sensation déchirante d'une grande douceur à jamais perdue, pour sa famille, pour ses sœurs, pour son mari, pour ses jeunes enfants.

Qu'on envoya après sa mort toutes affaires cessantes se cacher en Haute-Loire.

« Voilà, c'est ça. On s'est d'abord cachés à Marseille, on avait changé nos noms ». Mon père sourit. « On essayait de garder quand même les initiales, histoire de ne pas nous sentir trop perdus. C'est comme ça que ma cousine Esther Mizrahi est devenue Eliane Mercier. »

« Et c'est Sauveur Emran qui lui a fait ses faux papiers. »

Sauveur faisait des faux papiers ? Ce monsieur tranquille et très doux que je connais depuis toujours ? Et ta mère savait tout ça ? Non ?

« Si. »

« D'ailleurs, » se souvient mon père, « elle rassurait tout le temps la tante Claire, elle lui disait, ne t'inquiète pas, ils vont revenir. Ils n'ont rien à se reprocher, on va les relâcher très vite. »

« Ma tante Rachel qui était très riche est montée à Paris avec 40 000 francs pour essayer de faire libérer son mari. Donne ton argent lui a dit un garde, je m'en occupe. Elle lui a donné l'argent et ce goursous s'en occupa sûrement très bien, mais on n'a jamais revu l'oncle Shaïl. »

Mon père et son cousin Robert échangent un regard. Sans un mot, ils plongent dans leur verre, qui de bière et qui de citronnade. Tant de vies dans ces silences.

Tant de morts violentes.

Tant de questions aussi. Cousin Robert, le fils de Virginia, affirme que Jacques a été adopté et qu'il n'était nullement le fils d'Esther. D'après lui, Clara, Victoria et Virginia étaient sœurs de père et de mère. Une nouvelle enquête s'impose.

« Tsss. Tsss », murmure le bon Gaston. « C'est ton histoire qui est la bonne. Ma mère était la fille de Simmanto et elle a épousé mon père qui était le fils d'Esther. »

- Et le petit jeune homme de Turquie, il passait bien sous les fenêtres tous les jours ?

« Oui », sourit Gaston. « Il était pharmacien. »

« Quoi ? Tu le connais ? Tu sais comment il s'appelait ? »

« Évidemment. »

« Qui t'a raconté ? »

« Ma mère, tiens. »

Elle avait raconté ses amours perdues à son plus jeune fils...

- Et ton père, tu crois qu'il savait ?

- Je ne sais pas, mais je crois que oui.

Lumineuse Clara.

Angela

Pascal avait continué l'ascension de la Tour Eiffel par un escalier en colimaçon, qui n'existe plus aujourd'hui ailleurs que dans les salles des ventes où de riches collectionneurs s'échangent ses tronçons historiques à prix d'or, pendant que les deux jeunes femmes s'engouffraient dans l'ascenseur pour descendre, ce qui était la bonne idée car c'était exactement ce qu'avait fait le petit garçon quelques minutes avant elle.

« Ne t'inquiète pas », dit Colette, « nous allons retrouver ton fils. Je vais appeler mon grand-père. »

Angela la regarda, un peu perdue.

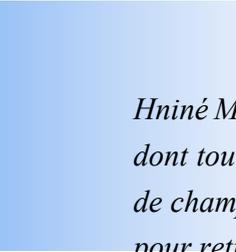
- Comment ton grand-père ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Il vit à Paris ?

- Mais non. Aie confiance. Hniné Mossé m'aide toujours quand j'ai besoin de lui. Je vais l'appeler et il va retrouver ton fils.

« Hniné Mossé, s'il te plaît, aide-nous à retrouver Tonino », murmura-t-elle en fermant les yeux avant de prendre Angela par la main.

- Viens.

- Attends. Si on en est à invoquer les anges, moi, j'appelle madame Clara.



Hniné Mossé, Moïse le bien aimé, était un saint homme dont toute la famille invoquait la mémoire à tout bout de champ, pour sauver la vie d'un malade, mais aussi pour retrouver des clés, faire démarrer une voiture ou débloquer un ascenseur.

Ses enfants s'emportaient parfois, vous ne trouvez pas que vous exagérez un peu là, notre père n'était tout de même pas mécanicien et il n'a jamais pris un ascenseur de sa vie. A ce moment précis, la cabine d'ascenseur redémarrait miraculeusement, ses passagers entraient en prière et les enfants levaient les yeux au ciel.

Rabbi Moïse de mémoire bénie a toujours répondu à toutes les prières de ma mère, sa petite fille espiègle qu'il chérissait tendrement.

*Comment aurait-il pu ne pas répondre cette fois-là ?
Comment surtout ne pas m'envoler ?*

Un vénéré rabbin du Maroc, une petite âme douce de Turquie, qui ne se sont jamais croisés sur terre quand, par la magie des alliances, ils sont de la même famille.

Les voici face à face entre deux nuages et la longue

barbe est aussi blanche que la mèche.

Par exemple, puis-je vous demander, Madame, ce que vous faites là ?

Bonjour, Monsieur le rabbin, vous connaissez notre petite khanoum, je présume ?

Elle est ma petite fille. Et vous, comment la connaissez-vous ?

Elle a épousé le plus jeune fils de ma chère sœur.

Je vois, je vois. Vous connaissez aussi la jeune dame qui est avec elle ?

Oui, c'est une petite qui a eu bien du malheur.

Elles nous appellent, je crois. Aidons-les, voulez-vous ?

Je n'osais pas vous le proposer.

Après vous, chère Madame.

Colette

Ils passèrent leurs trois premières nuits marseillaises chez la tante Claire car à la vérité, ils n'avaient pas encore de chez eux. Roger n'avait trouvé ni cherché aucun nid. Dans son fantasme de couple romantique, la recherche du nid était, ne pouvait être qu'une action commune.

Comment diable avait-il pu lui présenter la chose ?

- Rien n'est trop beau pour toi, ma princesse. J'irais te décrocher la lune et pendant ce temps, nous habiterons chez ma tante.

Peut-être bien. Ou encore.

- Où habiterons-nous ? d'une petite voix...

- Il faut que je t'explique...

Mais non. Évidemment. C'est Salomon, forcément Salomon, qui posa la question à Moïse.

- Ton fils a pris un appartement ?

- Non. Ils le choisiront ensemble.

- Et en attendant, ils seront chez toi ?

- Non, c'est un peu petit chez moi. Ils iront chez Clara, ma belle-sœur. La sœur de ma Victoria. Elle les attend.

- C'est bien.

Et ils s'étaient donné l'accolade, forcément, ils s'étaient donné l'accolade.

Petite Colette savait qu'elle était attendue chez Clara.

Le bon regard intelligent sous le chignon à mèche blanche la séduisit comme il la rassura immédiatement.

- Bienvenue chez toi, Hanoum. Bienvenue chez toi.

Quand Mireille, la douce Mireille aux yeux très bleus lui adressa un petit sourire complice, ses dernières appréhensions s'envolèrent devant toute cette tendresse.

- Tu t'es trouvée mal chez Fortunée ?

- La fatigue, sans doute...

- L'émotion.

- Oui, l'émotion. Nous appellerons le docteur tout de même. Qu'on sache si cette émotion-là ne va pas durer neuf mois.

Intelligente Clara.

Angela

Inconscient des protections célestes qui s'étaient mises en route, le jeune Tonino, arrivé en bas de la tour, entreprit de refaire en sens inverse le trajet que le petit groupe venait de parcourir par les quais, direction le Louvre. C'était bien un peu loin, mais ça valait largement la peine. Puisque Angela voulait être Joconde, il allait lui rapporter une chouette petite pancarte qu'il avait vue chez Mona Lisa et dont il s'était brusquement souvenu.

Elle intéresserait Angela, il en était sûr. Après tout, ne racontait-elle pas toujours que Mona Lisa était de leur famille, qu'elle avait été une amoureuse du Pepe Giuseppe ou quelque chose comme ça ? Ce qui faisait sourire sa mère. S'il courait assez vite, il pourrait être revenu avant même qu'on se rende compte qu'il était parti. C'est dire si petit Tonino courait de bon cœur le long des quais.

- Oui, un petit garçon avec un pull vert clair. Il est parti par là.

- Non, non, il n'avait pas du tout l'air perdu. Il avait au contraire l'air de savoir où il allait et il courait. Je m'en souviens, parce que je me suis dit, il court bien vite ce petit. Et oui, il était tout seul.

- Un petit garçon avec un pull vert, oui, oui, il courait et il chantait aussi.

- Tout à fait. Dans cette direction. Un petit garçon avec un pull vert. Et il avait l'air très pressé, cet enfant.

- Mais oui, par là, il longeait le quai. Venez avec moi, j'ai une voiture, à pied, vous ne le rattraperez pas de sitôt.

- Non, d'autant qu'il allait au Louvre, acquiesça un autre.

- Comment ? Au Louvre ? Mais comment le savez-vous, vous lui avez parlé ?

- Mais oui, il m'a demandé si le Louvre, c'était encore loin.

- Vous voyez bien, reprit leur bon samaritain en agitant ses clés de voiture, vous ne le rattraperez pas de sitôt. Suivez-moi, je vous emmène. C'est votre fils ?

- Mon filleul, répondit Angela en jetant un coup d'œil vers Colette.

- Qu'est-ce qu'il va faire au Louvre ? Vous n'avez pas voulu l'y amener, c'est ça ?

- Mais pas du tout. Nous en venons. Il a dû oublier quelque chose là-bas.

- C'est bien, en tout cas, un enfant qui aime aller au musée.

Angela était toute pâle. Elle se pencha vers Colette. Que veux-tu qu'il ait oublié ? Et puis s'il avait oublié quelque chose, il nous l'aurait dit, il ne serait pas parti comme ça sans prévenir. C'est insensé.

- La seule chose vraiment insensée dans toute cette histoire, chuchota Colette, c'est que tu ne vives pas avec lui.

- Ce n'est pas si simple, répondit Angela sur le même ton.

- Ne vous inquiétez pas comme ça, on va vous le retrouver, votre môme. Comment il s'appelle ?

- Antoine. Mais on l'appelle Tonino.

- C'est vraiment très généreux de votre part de nous amener jusque là-bas, Monsieur, vraiment.

- Il n'y a pas de quoi, je vous assure.

Elles arrivèrent au musée en même temps que petit Tonino.

- Le voilà !

Angela se précipita hors de la voiture et les deux autres

virent l'enfant lui parler avec animation avant de la prendre par la main pour l'entraîner vers l'entrée.

- Merci encore, monsieur, vraiment, dit Colette avant de descendre à son tour de la voiture.

- Je vous en prie. Je suis ravi d'avoir pu venir en aide à des charmantes comme vous. Ça va aller, vous êtes sûre ?

- Oui, oui.

- Prenez tout de même ma carte et appelez-moi quand vous avez une envie subite de musée. Ou de ce que vous voudrez.

Colette se gratta le nez de la main droite, histoire que le bon samaritain voie bien son alliance et elle répéta dignement « Merci encore Monsieur », avant de claquer la portière.

Elle remercia Hniné Mossé en pensée avant de se mettre en quête d'Angela et de l'enfant qu'elle trouva bien vite dans le hall d'entrée du Louvre, devant une petite pancarte près des caisses.

« Regarde, c'est pour marraine. »

- Quoi regarde ? Tu n'es pas un peu fou de nous avoir fait une peur pareille ?

- Regarde, répéta doucement Angela qui tenait Tonino

serré contre elle.

Et Colette lut : « Louvre, cherche gardiens. »

Clara

Les alliés avaient débarqué et la guerre avait pris fin. C'est quoi, la fin d'une guerre dont le mari ne revient pas, dont le fils ne revient pas ? Il est des jougs dont on ne se libère jamais.

La Libération... libération de quoi d'abord, quand tous sont morts, même les vivants ? Combien invivable dût être ce grand calme de mort qui succéda à la tempête. Combien inepte la colère, combien indécente la joie.

Heureusement, il y avait les Américains. Jeunes, beaux, grands, avec leurs dents très blanches et leurs larges sourires qui réchauffaient les cœurs. Leurs poches débordaient de sucre, de chocolat, de cigarettes et leurs chewing-gums faisaient des bulles. C'était magnifique de les voir danser des rock'n roll endiablés avec les gosses du port et le cœur généreux de ces jeunes héros du Massachussets ou de Pennsylvanie fondait devant les petits bonbons vêtus de noir de l'Opéra avec leurs immenses yeux brillants qui voulaient à toute force vivre encore et danser toujours...

Avec l'impression bizarre d'être éclaboussés de soleil, les badauds, qui avaient presque oublié que le bonheur

existait, ouvraient de grands yeux et s'étonnaient de s'entendre rire.

Tout était mort pourtant dans le flou tragique de l'après-guerre. La vie, les amours, l'espoir, l'enfance. Car l'enfance était morte et bien morte. Même chez ceux qui auraient encore eu l'âge d'en avoir leur part. Surtout chez ceux-là, d'ailleurs. A ceux-là, il fut inutile de parler d'école, d'études, ou d'une quelconque autorité. En bandes, ils s'éparpillèrent tout autour de l'Opéra de Marseille, avec les poings serrés, acharnés à vivre vite avant que la vie à nouveau ne s'emballe, et quand bien même elle se serait emballée, encore, ils se sentaient prêts, qu'ils y viennent, on les attend.

Le cousin Robert secoua la tête et s'embarqua pour la Palestine.

« Tu ne peux pas imaginer », me racontait Mireille avec les yeux qui frisent, « tu ne peux même pas imaginer combien ils étaient beaux, ces Américains, avec leurs dents blanches et leurs uniformes. Ils étaient grands, ils souriaient tout le temps et ils avaient les poches qui débordaient de sucre et de chocolat qu'ils nous donnaient à nous les enfants, du chocolat, tu imagines ?, et des cigarettes, mais bon, moi, j'étais trop petite pour que ça m'intéresse, et ils avaient aussi des chewing-gums qui faisaient des bulles. Ils nous faisaient danser le rock'n roll sur le port... C'était magnifique. On avait oublié que tout ça existait. C'était comme si le soleil nous était tombé dessus... » Et elle riait rien que d'y penser.

Je dois dire que j'imagine sans peine comment le cœur de ces jeunes héros du Massachussetts ou de Pennsylvanie avait dû fondre devant ce petit bonbon de 9/10 ans toute vêtue de noir avec ses immenses yeux bleus qui voulait à toute force vivre et danser...

Tu m'étonnes qu'ils l'aient fait tournoyer dans le soleil en la gavant de chocolat, ma si jolie Mireille...

Angela

Après avoir gravi l'in vraisemblable escalier qui menait au troisième étage de la tour, Pascal contempla Paris à ses pieds avec l'impression d'être le roi du monde. Il ne fallut ensuite pas plus de trois secondes pour comprendre que l'enfant n'était pas là.

Il n'était pas très inquiet. Partir en courant, se cacher, partir encore, toujours plus loin, toujours plus vite, il connaissait par cœur, mais l'émotion des deux jeunes femmes l'avait touché et il entreprit sans tarder la redescente. Arrivé au pied de la Tour, il ne perdit pas non plus de temps. Il demanda à droite à gauche, deux jolies femmes, oui, à la poursuite du Petit Poucet, mais oui, au Louvre, avec un bon samaritain, ah tiens, et il attrapa le premier bus direction le Musée.

Il ne fut pas mécontent de son petit effet devant les deux charmantes médusées par sa soudaine apparition devant le guichet de l'entrée. Quand on lui eût raconté l'histoire, il faucha d'un geste vif la petite pancarte, « mais Pascal, qu'est-ce que tu fais ? », s'écria Colette, horrifiée, déjà, il avait pris la main de Tonino qu'il entraînait vers la sortie.

- Venez, dit-il avec autorité et tous le suivirent en rasant les murs comme ne rassa sûrement pas les murs le premier qui vola la Joconde.

Arrivés dehors, ils éclatèrent de rire avant de hélér un taxi pour rentrer chez la cousine sans que plus personne ne fasse de manières.

Colette

On leur avait bien sûr donné la chambre mansardée sous les toits et c'est là qu'ils passèrent leur première semaine marseillaise.

Très vite, les copains s'étaient mobilisés.

- Tu sais quoi, Roger, le nouvel immeuble sur le port, ils ont fini les travaux et il reste des petits appartements. Tu devrais aller y faire un tour.

Il était, dans l'instant, allé chercher sa Colette. Tout ensemble, on a dit.

- Viens, chérica, on va visiter notre maison.

Et effectivement, ils avaient signé sans plus attendre pour ce tout petit studio sur le port avec cuisine américaine, s'il vous plaît et il avait serré sa main très fort.

- On le prend.

- Il n'est pas un peu cher ?

- Il te plaît ?

- Oui, mais...

- On le prend.

Ils emménagèrent la semaine suivante. La vie pouvait

commencer.

Le petit nid de Claire sous les toits n'en gardait pas moins sa chaleur de nid. Régulièrement, Colette gravissait les marches étroites sous la verrière du toit. Et toujours, Clara l'accueillait en souriant, comme elle souriait à tous, d'un sourire d'amour et de bienvenue qui ne devait rien à la politesse,

- Ah, te voilà ? Enfin !

... avant de se retourner vers la gazinière,

- Cafico ?

Clara, qui savait si bien ce que c'était que d'attendre des retours, célébrait chaque venue comme une fête.

- Ah, te voilà ? Enfin !

Et les invités, enivrés de la chaleur du lieu comme de l'odeur du café, se calaient sur une chaise de la cuisine en soupirant d'aise.

- Biscochada ?

La Juliette eut bien envie un temps de reprendre le travail, mais son Roméo s'y opposa farouchement.

- Ma femme ne travaille pas.

- Tu ne serais pas un peu oriental, toi ?

- Tu es ma Hanoum, je subviendrai à tous tes besoins et comblerai tous tes désirs.

C'était assurément doux à entendre, d'autant que la tante Claire avait vu juste et que la Hanoum attendait leur premier enfant. Colette se laissa donc faire avec bonne humeur.

Les mains arrondies sur son ventre, elle se sentait comblée. Oh, bien sûr, la belle-sœur, enceinte, elle aussi, la traitait toujours avec une certaine condescendance et sa belle-mère n'était pas plus tendre avec elle. Mais elle avait la sensation d'être à sa place et elle fermait les yeux sur les flèches qui sifflaient parfois au-dessus de sa tête.

L'une d'elles passa-t-elle trop près ce jour-là ?

Toujours est-il qu'elle se précipita chez la tante Claire, le cœur comme le ventre, lourd, si lourd. L'ascension des marches lui parut interminable. Quand elle parvint enfin au nid de lumière, hors d'haleine, elle attendit quelques secondes pour souffler un peu avant de toquer à la porte.

Angela

La cousine était là, qui les attendait avec sa cafetière fumante et elle les accueillit avec son joli sourire de tendresse avant d'arquer les sourcils devant Angela quand Tonino lui remit la petite pancarte.

- Attends. Ils cherchent des gardiens au Louvre et tu n'es pas allée te renseigner ?

- Me renseigner pour quoi faire ?

- Mais te renseigner, je ne sais pas moi...

Colette sursauta.

- Mais bien sûr ! Ce n'est pas toi qui m'as dit que Mona Lisa était de ta famille ? Qu'elle t'avait aidée à grandir ? Que ton oncle Guiseppa l'aimait d'amour ? Ta cousine a mille fois raison.

- On est tous d'accord, renchérit Pascal en adressant un clin d'œil à Tonino.

- Mais de quoi vous parlez, là, tous, vous me voyez gardienne de musée ?

- Pas gardienne de musée, gardienne du Louvre, Angela.

- C'est exactement ça, dit la cousine en serrant Tonino

sur son cœur. Angela...

- Ce n'est pas du tout possible.

- Pourquoi ?

Angela considérait avec incrédulité les yeux écarquillés de son fils, le sourire plein d'espoir de sa cousine, la mimique entendue de Pascal, le regard lumineux de la nièce de madame Clara. Elle se sentit faiblir.

La jolie Colette se tourna vers Tonino avec bonne humeur.

- Tu sais quoi ? Ton idée est si bonne que je te pardonne de nous avoir tous tués de peur.

La cousine redressa la tête.

- Comment il vous a tués de peur ?

- Il a avancé jusqu'au Louvre un peu vite sans nous prévenir, temporisa la charmante avec un clin d'œil pour l'enfant. Heureusement qu'un bon samaritain nous a aidés à le rejoindre.

- Quel bon samaritain ?

- Regarde, il m'a même laissé sa carte.

Elle chercha la carte dans son sac, la sortit. Restait interdite. Murmura...

- Hniné Mossé et tante Claire forment une bonne équipe... Tu n'as plus le choix, Angela. Regarde qui est notre samaritain.

Elle lui tendit la carte.

Le bon samaritain était rien moins que le chef de la sécurité du Louvre.

Nous avons bien travaillé, Rav Moïse, n'est-ce pas ?

Oui, douce Clara.

Hniné Mossé étendit les mains vers Clara, comme pour la bénir. Elle le vit disparaître, hocha doucement la tête sous son petit chignon, sourit et s'évanouit à son tour.

J'avais tellement envie que ma mère sauve Angela.

Clara

Moïse se remaria, pour que quelqu'un s'occupe des enfants pendant qu'il se recentrait sur le souvenir de sa chère défunte Victoria.

Il n'avait oublié qu'un détail, infime. C'est que d'enfants, il n'en avait plus guère. En conséquence de quoi la seconde épouse, l'infortunée Fortunée ne fut jamais mère, ni même belle-mère et il lui fallut attendre l'arrivée des petits-enfants pour qu'elle découvre enfin sa vocation et devienne grand-mère, la plus jolie grand-mère du monde. La plus tendre. La plus exquise. Avec les yeux les plus bleus.

Toute cette affolante douceur jusque dans la musique ladino de l'espagnol chuinté... Cucla. Cuclica. Portocalica lusia de la madre. Atcho santo...

C'est ce qu'elle susurrail aux enfants de Colette et Roger dans les années 70, pendant qu'à la télé catchait Mamadou Mémé contre le vengeur masqué. On lui amenait les enfants chaque samedi, elle les calait dans les coussins et, les yeux rivés sur l'écran, leur donnait à goûter comme on donne la becquée aux oisillons. Docilement, les petits avalaient les bouchées de pain torchonné et chocolat

de ménage pendant que sur l'écran, l'héroïque René Benchemoul dégustait. Premier round, avait-il l'air malingre et petit face à son adversaire velu et cagoulé, deuxième round, c'était horrible, le vengeur prenait invariablement le dessus et assénait à ce pauvre René de grands coups tordus et illicites que l'arbitre vendu ne sifflait jamais. « Oye » en ladino se dit « Ouche ». Tout semblait perdu. René, agonisant, se relevait péniblement pour le troisième round, quand soudain, puisant tout au fond de lui d'impensables ressources, le visage bouffi de rage et de contusions, il devenait un autre et le public transcendé scandait son nom d'une seule voix, Mamadou Mémé, Mamadou Mémé, tandis qu'il redressait la tête, bombait le torse et se refaisait, Mamadou Mémé, Mamadou Mémé, et avec lui, tous les laissés pour compte de la Terre, tous les petits, tous les paumés se sentaient vengés et Fortunée mettait sur les bouchées de pain double ration de chocolat en soupirant d'aise.

Manchette, manchette, manchette. Personne ne saura jamais tout ce qu'ont compensé pour la douce Fortunée les manchettes de René Benchemoul...

Angela

Tu ne peux pas continuer comme ça », lui dit Pascal.

- Qu'est-ce qui t'attend à Marseille ? La vie t'offre une deuxième chance. Saisis-la, reste, je t'assure. Tonino est un enfant magnifique et il a besoin de toi.

Il lui prit les mains.

- Anja. Personne ne viendra jamais te chercher ici. Qui pourrait t'imaginer au Louvre ? Sans compter que ton bon samaritain m'a tout l'air d'un protecteur. Un vrai, Anja. Un vrai. Reste.

C'est là qu'on comprend pourquoi Pascal a participé au voyage. C'est grâce à lui que Colette ne rentrera pas seule à Marseille... et que mon père va faire une attaque en la voyant revenir avec un homme.

Pas très cool, ça. Mais non, il ne verra rien, parce qu'elle arrivera avant lui.

Quant à la deuxième chance dont parle Pascal, c'est une vraie deuxième chance. Une troisième, peut-être même. Parfois, la vie s'acharne.

C'est exactement ça.

La vie s'acharne et il faut s'y accrocher de toutes ses forces.

Colette

Alors qu'elle levait la main pour toquer à la porte, Colette entendit du bruit, un peu plus haut dans l'escalier sur le chemin du toit. Elle s'avança.

- Il y a quelqu'un ?

Et vaillamment, elle monta quelques marches supplémentaires.

Une femme était là, assise dans la courbe de l'escalier montant, juste sous la verrière. Recroquevillée sur elle-même.

- Tout va bien ? demanda Colette.

- Oui oui.

- Vous avez oublié vos clefs ?

Angela se redressa d'un air bravache.

- C'est ça, j'ai oublié mes clefs. Tout va bien, je vous dis, ma p'tite dame, et très digne, elle la contourna pour descendre.

Colette se pencha sur la balustrade pour la regarder partir.

- Vous êtes sûre que je ne peux rien faire pour vous ?

- Non, non, J'ai un double en bas, tout va bien, merci.

- Quériida, c'est toi ?

- Oui, tante Claire, c'est moi.

- Mais qu'est-ce que tu fais dans l'escalier ? J'habite pas assez haut, que tu montes encore ?

- J'arrive, j'arrive.

Tout essoufflée, elle s'était laissé tomber sur une chaise.

- C'est vrai que c'est haut. Comment vous faites ?

- Comment je fais ? Je ne fais pas. Cafico ?

- Oh oui...

La petite Colette avait étendu ses jambes devant elle en reprenant son souffle.

- Il y avait une femme dans l'escalier. Jeune, belle, très maquillée. C'est la voisine ?

- Brune ? Italienne ?

- Oui, elle avait un accent.

- Tu viens de rencontrer Anja. Ne t'inquiète pas, elle reviendra.

- Vous la connaissez ?

- Oui.

Et hochant la tête.

- C'est une qui ne met pas de sucre dans son café.

C'est ici, chez Clara, que Colette va rencontrer... comment peut-elle s'appeler... Augustine, Ginette, Amanda, Marthe ? C'est bien, ça, Marthe...

Non. Il faut qu'elle soit italienne. Étrangère à cette ville, elle aussi, étrangère à sa vie. Carmela, Gina. Angela. C'est ça. Elle doit s'appeler Angela. Anja. Grande, brune, avec de longues jambes magnifiques. C'est bien.

C'est là surtout que commencera le roman et que la fiction prendra le pas sur la réalité. J'ai le droit de faire ça ? Développer une situation qui aurait pu se produire mais qui n'arriva pas ? Pourquoi non après tout ? D'ailleurs, quand j'y pense, comment est-il possible que cela n'arriva pas ?

J'ai posé la question à une des jeunes sœurs de ma mère, celle-là même qui vint s'installer chez le petit couple un peu avant ma naissance, car en traversant la mer, ma mère avait ouvert à sa famille la voie de la vie française.

- Et toi, ma tante, tu en as forcément croisé, des filles ?

- Des filles ?

- Oui, tu sais bien. Des filles...

- Ah, des filles ! Non.

- Mais comment, non ?

- Écoute, chérie, j'arrivais de mon Maroc natal, tu sais

comment nous étions naïves, qu'est-ce que je dis naïves, ignorantes des choses de la vie ? Je ne savais même pas que ça existait, ce genre de choses. Si, si, je t'assure. Alors, j'en ai peut-être croisé, c'est vrai, mais sans jamais savoir qui elles étaient.

*Quelle sensation étrange.
Ma fiction est définitivement fictionnelle et pourtant,
je crois que je commence à y croire...*

Angela

« Ma chère Angela,

Nous sommes bien arrivés à Marseille.

J'ai retrouvé mes enfants, ils m'ont fait fête comme s'ils ne m'avaient pas vue depuis des années et en les serrant contre mon cœur, je pensais à toi et à Tonino et j'étais heureuse comme jamais. Assez curieusement, Roger ne m'a pas posé de questions, je crois qu'il n'a pas du tout compris que j'avais quitté Marseille et je n'ai pas beaucoup insisté, tu peux me croire. Je déteste l'idée de lui mentir, mais ne pas dire, ce n'est pas vraiment mentir, n'est-ce pas ? Puisque je suis dans les confidences, je veux te dire aussi que j'ai décidé de ne pas lui raconter du tout notre aventure. Il ne comprendrait pas. Et puis je ne sais pas. J'ai l'impression que ces trois jours, je ne les ai pas offerts qu'à toi. Je me les suis offerts aussi. J'y ai droit. Grâce à toi, j'ai retrouvé l'insouciance de ma vie de jeune fille. Je ne m'étais jamais rendue compte à quel point cette liberté me manquait. Même si j'adore ma vie.

Je pense à toi, à Paris. Cette ville est si magnifique et tu as tant de choses à y découvrir. Je sais que tu y seras très heureuse. La vie sera belle pour vous trois, Tonino, ta jolie

cousine, toi. Ta cousine avait l'air si soulagée de savoir que tu allais rester vivre avec elle. Sa joie m'a fait chaud au cœur. J'ai l'impression que la vie ne l'a pas épargnée non plus. Et puis ton petit Tonino. Comme il m'a serrée fort dans ses bras. C'était si doux.

Angela...

Il faut quand même que je te dise quelque chose.

Je crois bien que j'ai compris ce que tu faisais chez Esther. Même si nous n'en avons jamais parlé. Qu'aurait-on pu en dire ? Bien, sûr, je n'ai pas d'idée très précise des détails, mais ce dont je suis sûre, c'est que tu n'étais pas à ta place dans cette vie, personne ne peut être à sa place dans ce genre de situation et il était important que tu en sortes.

Je suis si heureuse de penser que je t'ai peut-être un peu aidée à le faire.

Je ne sais pas si nous aurons l'occasion de nous revoir un jour. Si tu le voudras. Si je le pourrais seulement. Mais ce que je sais, c'est que nous serons toujours liées par le souvenir de tante Claire. Et que de Paris à Marseille, comme d'autres respirent des madeleines, nous, nous mangerons des biscochos bien sucrés et bien croquants en pensant l'une à l'autre, toujours.

Avec toute ma tendresse.

Ton amie Colette

Ps. Les petits chaussons sont merveilleux. Je les adore. Et cette couleur. T'imaginer les tricotant près de ton Tonino me bouleverse. Tu lui diras que je les ai posés sur mon ventre et que je suis sûre que le bébé a bougé. Comme une petite tortue bien au chaud dans sa maison.

En parlant de tortue... J'adore que vous l'ayez appelée Biscocho. Occupez-vous bien d'elle, j'ai entendu que les tortues aimaient beaucoup le chou rouge.

Mes amitiés à ta cousine. Tu embrasses Tonino pour moi s'il te plaît, très, très, très fort. »

Clara

Qu'est-ce que Clara la douce, la bonne, la romantique Clara que la vie avait tant éprouvée, pouvait bien trouver à dire à ces filles fragiles, désabusées, perdues ?

Peut-être bien qu'elle ne leur disait rien. Il leur suffisait de s'asseoir sur une chaise de la cuisine et de regarder Clara verser le café fumant dans les tasses blanches à liseré bleu et ouvrir la vieille boîte en fer blanc pour imaginer que la vie était encore possible et que la chaleur existait toujours.

Biscochada ? Si tu aspirés à une vie plus douce, remets du sucre sur tes biscottes, allez.

Comme il devait être bon s'asseoir aux côtés de Clara, accepter la cigarette. Tendre les lèvres à son allumette, aspirer doucement, les yeux fermés, puis soupirer en mélangeant ses volutes aux siennes. Peut-être que parfois, lorsque leurs regards se croisaient, se croisaient-ils ?, elles se souriaient. Alors, Clara calait sa jambe sur le petit tabouret et elle soufflait.

Alors ? Qu'est-ce qu'il t'a fait aujourd'hui ? Raconte.

*Tu écris n'importe quoi, s'indigne mon père.
Oui, c'est bizarre, commente Gaston, moi non plus, je
ne savais pas pour les filles.
Je les regarde avec découragement. Mais Gaston me
fait un clin d'œil.
Mais je savais pour les pédés.
Mon père ouvre de grands yeux.*

*Ah ! Clara, Clara...
Biscochada ? Si tu aspires à une vie plus douce, remets
du sucre sur tes biscottes, allez.*

Clara

La tendre Clara est enterrée sous les pins. Sur sa pierre tombale, je ne sais pas quand exactement, on a ajouté deux petites plaques pour son mari et son fils morts à Auschwitz.

Que la mort leur soit douce.

Longtemps, j'ai eu du mal à m'entendre avec mon père. Je le trouvais têtu, « je suis turc », difficile, « je suis ton père », compliqué, « je suis juif ».

En même temps... ce statut difficile à supporter, mais aussi difficile à vivre, il en avait durement acquis le droit, lui qui mourut tant de fois.

Cent fois. Mille fois, peut-être. Des morts lentes, douloureuses. Froides, sombres, amères, désespérantes.

Dont aucune, jamais, ne le soulagea de rien.

La première fois qu'il mourut, c'était en 1943, le 23 janvier, plus précisément dans la nuit du 22 au 23, pendant son sommeil. Je suppose qu'il faisait froid, je suis sûre qu'il faisait froid. Il avait 8 ans et la milice vint dans la nuit emmener son parrain, cet homme affable et bon qui l'avait pris sous son aile et qui avait nom Shaül Adout.

Ce n'est qu'au réveil, le lendemain matin de très bonne heure, qu'il lut qu'il était mort dans les yeux perdus de sa jeune tante Rachel. Combien brutal dut être ce réveil là... Elle le secoua, un peu, comment diable avait-elle pu tenir jusqu'à la belle aube après ce si triste soir, et, hagarde, le mena en hâte avec les autres enfants chez Clara avant de disparaître.

Là, il mourut une seconde fois, quand il sut que son oncle Jacques avait été emmené aussi, et son cousin Elie. Le grand

cousin, avec son grand rire et sa haute taille, et ses épaules toutes carrées et toutes neuves, qui leur faisait faire l'avion, à eux, les petits, du haut de ses 19 ans, Elie, qui seul, depuis l'enfance, savait tenir tête à sa trop belle et capricieuse sœur Esther, dis-lui, toi, Elie, cette fille me rendra folle, disait Clara, sa mère, les grands cris qu'ils poussaient ces deux-là au plus fort de leurs disputes, et c'était comme du théâtre à la maison, du cinéma comme à Hollywood, avec les mots qui claquaient comme les portes, et comment le regardaient les belles filles qu'il ramenait parfois chez sa mère, Elie, la vie à laquelle ils aspiraient tous. A travers les pieds de la table de bois ciré qui sentait l'encaustique sous laquelle il s'était réfugié avec Gaston, il avait vu trembler les jambes des tantes et celles d'Esther, il avait entendu les suppliques, les imprécations, et Esther avait serré sa mère Clara contre elle en disant très fort, ils ne peuvent pas les garder, ils n'ont rien fait, tu comprends, ils n'ont rien fait, ils ne peuvent pas les garder, et il avait eu l'impression de glisser dans le vide et Gaston lui avait passé un grand mouchoir pour qu'il se mouche.

La fois suivante n'avait pas traîné, c'était à peine trois mois plus tard, quand sa mère mourut. Comme dans les roses blanches de Berthe Sylva, une infirmière vint lui dire, tu n'as plus de maman, la putain d'Adèle, et ce n'était pas en musique, oh non, ce n'était pas en musique.

Il y eut certainement quelques autres fois que j'ignore avant celle de ses 20 ans. Avec son copain Maurice L., il prit sur lui et à grands coups de pédales rageurs, il partit en Haute-Loire pour revoir ce lieu maudit de son enfance. Le village où il avait été caché pendant la guerre. Combien, 200, 300 kilomètres à bicyclette ? ils roulèrent de toutes leurs forces et ce n'était pas une bonne idée, car ils ne furent pas très bien reçus, pourquoi, je ne le saurai jamais, les morts parlent peu, parlent mal, alors Maurice dit, viens, je t'emmène faire un tour en Italie et ils reprirent la route vers le Sud et ils pédalaient à nouveau de tout leur cœur quand celui de Maurice lâcha.

Mon père enterra son ami et ne toucha plus jamais un vélo de sa vie.

La vie encore, la mort...

La suivante, c'est par un bel après-midi de mai qu'elle survint. C'est celle qui fut la plus visible, la plus évidente, celle après laquelle on ne le revit plus jamais.

Il avait bien perdu son père, l'année précédente, et son beau-père, tous deux hommes de bien qui avaient laissé un grand vide dans son cœur, mais ces vides-là, on est plus ou moins préparé à les subir, ils sont dans l'ordre des choses, ils arrivent plus ou moins tôt ou plus ou moins tard, mais ils arrivent, et on sait bien qu'ils vont arriver, et il faut faire avec.

La mort de son frère, brutale et prématurée, il n'était pas prêt à la vivre, à la mourir. Son frère était son soutien, son confident, son ami. Ils avaient tout traversé ensemble. Il était le gardien de sa part d'enfance, c'est pour lui et pour lui seul qu'il avait joué au petit frère drôle quand il n'y avait vraiment pas de quoi rire, pour lui qu'il s'était institué pitre permanent, blagueur impénitent, lui seul le comprenait toujours, car lui seul avait connu toutes les morts, et lui seul n'était dupe de rien, lui qui savait tout, lui, son public acquis. La mort de son frère le plongea irrémédiablement dans la solitude, même s'il était marié et amoureux, même s'il était père, lui qui n'avait plus ni père ni mère, la mort de son frère le laissa orphelin.

Quoi encore ?

Rien de bien notable, jusqu'à la mort de notre mère, et là, le dernier rempart tomba, ne resta qu'un bout

d'âme écorché vif, amer, si triste, si têtu, si difficile, si compliqué.

Bon.

Tu parles que déjà, quand la belle famille était arrivée du Maroc en 62, il les avait regardés de haut, ceux-là qui voulaient lui apprendre à être juif en lavant sa vaisselle avec deux éponges, mais de quoi ils parlaient ? Et eux l'avaient regardé d'encore plus haut quand il leur avait asséné sa ridicule tirade sur la production allemande qu'il boycottait de toutes ses forces, boycotter Mercedes, et puis quoi, encore, mais c'était quoi, ce fou ?

J'ai honte de le dire, mais certains membres de notre famille maternelle, que j'aime, grands lecteurs devant l'éternel, se sont appropriés la mémoire juive de la Shoa, dont certains sont devenus d'éminents spécialistes, sans réaliser une seule seconde le témoin majeur qu'ils avaient côtoyé des années durant...

Je sais bien, ceux qui le connurent et qui liront n'en reviendront pas. Avec lui, la chaussure en gros, c'était devenu du social, (alors quoi, je vais pas le livrer juste parce qu'il peut pas payer ?), lui qui toute sa vie visita des petits vieux qui avaient l'âge d'être sa mère (mais qu'est-ce que tu racontes, ma mère ? Tu sais qui c'était Leboutet ? C'est le commissaire qui a permis à

l'Exodus de sortir du port de Sète, le con de Manon). Non, ils n'en reviendront pas car mon père fit, pendant des années, semblant d'être très sympathique. Ce qui lui fut d'autant plus facile qu'il avait eu la très bonne idée d'épouser notre mère, quel boute-en-train, ton mari ! cette espèce de petite Célestine qui avait entouré son bourru Ernest d'un nuage de douceur et de légèreté où il fit bon vivre et grandir. Mais après la mort de Célestine, Ernest, plus bourru que jamais, ne sut plus bien où étaient ses lunettes, ne sut plus bien où était son cœur. J'espère sincèrement que, même s'il nous a seriné toute sa vie que nous ne pouvions pas comprendre, il a quand même fini par accepter qu'au bout du compte, nous avons fini par envisager un peu quand même.

Annexe 1.

Clara

Je ne pourrai pas être très précise. Il me manque trop d'éléments. Des noms, des dates, des lieux. L'heure qu'il était. Le temps qu'il faisait. Je ne connais pas l'exakte couleur de ses yeux ni la profondeur de son regard dans la fumée de son cigarillo. Le bruit de son souffle dans l'escalier abrupt du vieil immeuble marseillais de l'opéra. La texture de sa peau. Son odeur. Ses silences. La forme de ses ongles sur le long porte-cigarette. Je sais qu'elle eut très tôt une mèche blanche, mais quelle fut la nuance du reflet dans sa chevelure lorsqu'elle dénouait son chignon ?

Le bruit de son rire ? Le goût de ses douceurs quand personne, jamais, n'évoque ses larmes ? Tout est si loin.

Et puis en même temps, qu'importent les détails. Quand il est question d'un soleil dont toute l'ombre du monde n'altéra jamais la lumière et qui continue d'illuminer la mémoire de tous ceux qui l'ont connue ?

Ce que je ne sais pas, je l'inventerai. Qu'importe.

C'est une histoire qui a bercé mon enfance. Une histoire qui commence en Turquie, à la fin du 19ème siècle, quand un homme qui avait une fille épousa une femme qui avait un fils. Ensemble ils eurent deux autres enfants, dont ma grand-mère et sur son lit de mort, l'homme demanda que sa fille épouse le fils de sa femme. Voilà. Tout est dit. Le décor est planté. La tragédie peut s'épanouir.

Mmmm. Un peu rapide.

Peux mieux faire.

Je recommence.

C'est l'histoire d'un homme qui s'appelait Simmanto... Mais peut-être pas. Quel diable put être le prénom du Tio Alazraki ? De celle qu'il épousa, en revanche, on connaît le prénom, Esther, même si pour tous, elle devint la Nonna et si on n'en garda pour tout

souvenir que celui d'une vieille femme aveugle et sans âge qui souriait doucement chez sa fille Claire... Sa fille Claire ? Mais non. Sa belle-fille. Clara.

Une fois de plus, il apparaît que plus on s'approche de la lumière et plus elle nous éblouit...

Je reprends. Fin 19ème, donc. Clara était la fille de Simmanto et Jacques le fils d'Esther. Clara était belle comme le jour...

Bon. Pour être tout à fait honnête, je dois reconnaître que je n'ai aucune preuve de la beauté de Clara en sa jeunesse, mais ça sonne toujours bien en début d'histoire et dans mon histoire, c'est dit, elle sera belle comme le jour. D'autant qu'elle fut bien plus que belle. Et que ses filles, et cela j'en suis sûre, furent, elles, belles comme le jour.

Clara.

Son père épousa donc Esther, qui avait le petit Jacques, de cinq ans l'aîné de Clara. Ensemble, le Tio Alazraki et Esther eurent deux autres filles, ma grand-mère Victoria et la petite Virginie.

Minute. L'histoire d'un homme qui avait une fille... Donc, Clara avait perdu sa mère toute petite. Je n'y avais jamais pensé.

L'histoire commence donc en fait ainsi.

Clara naquit en 1892. Elle était toute petite quand elle perdit sa mère, mais son père se remaria bien vite avec une femme qui avait un fils.

La femme était belle et le fils était bon. Je veux penser que la famille fut heureuse, d'autant qu'elle s'enrichit vite de deux nouvelles petites filles, toutes deux blondes et vives, Victoria et Virginie. Le père, Monsieur Alazraki s'appelait peut-être Simmanto, mais peut-être pas. Pour tous, il fut le Tio. Clara était sa fille.

Oui, c'est exactement cela. Il fut le Tio et Clara était sa fille.

Constantinople. Istanbul des années 20.

1917 plus exactement. Clara était donc belle. Tous les jours de sa fenêtre, elle regardait passer un jeune homme et tous les jours, le jeune homme levait la tête et elle se cachait derrière le rideau et il souriait et marchait un peu plus vite, un peu plus fier. Et elle respirait plus fort, rougissante derrière la tenture et ces quelques secondes du matin illuminaient tous ses jours. Elle attendait, confiante, car elle savait que quelque chose arriverait, mais elle ne savait pas quoi. Elle ne pouvait pas savoir quoi. Car ce qui arriva n'était pas ce qu'elle attendait. Il arriva ce qu'elle

n'aurait pu imaginer.

Il advint que le Tio Alazraki mourut et que sur son lit de mort, il émit un dernier vœu. « Je voudrais », dit-il à Esther dans un ultime élan d'amour, « je voudrais que ma Clara épouse ton Jacques. »

« Promets-le-moi. »

Elle promit, la mère, et Clara fut mariée à Jacques et elle mit le souvenir du petit jeune homme du matin dans sa poche avec son mouchoir par-dessus et elle fit bonne figure et aussi des enfants.

Enfin non. Pas encore. La vie n'est pas si simple. Il allait d'abord falloir partir. S'éloigner de ce rivage, chercher un nouveau port. Quitter Constantinople... Le temps d'une envolée, se donner l'illusion qu'on peut échapper à son destin. Que plus loin, c'est plus loin.

Je comprends à présent pourquoi l'histoire du rendez-vous de Samarra me trouble autant. L'histoire de ce serviteur qui croisa la mort un matin au marché et s'en alla supplier son maître de le laisser fuir à Samarra, le temps que la mort l'oublie. Quand la mort vint au soir frapper à la porte du maître, celui-ci lui demanda

au nom de quel cruel dessein elle avait tant effrayé son serviteur le matin-même et la mort lui répondit : Je ne sais pas pourquoi il a eu si peur, j'étais là pour quelqu'un d'autre. Ton serviteur, je n'ai rendez-vous avec lui que demain, à Samarra.

En combien de Samarra s'échoua jamais notre errance ?

Les Ottomans commençaient à s'en prendre à l'Arménie. Et d'expérience, les Juifs savaient bien que tôt ou tard, les bourreaux excités par le sang finiraient par se retourner contre eux. D'ailleurs, de ci de là, commençaient à fleurir quelques pogromes. Il fallait songer à fuir, encore, comme quatre siècles plus tôt les ancêtres espagnols avaient fui l'Inquisition d'Isabelle la Catholique, comme avant et encore avant et encore avant depuis l'Égypte.

Facile à dire, il faut partir, facile à comprendre, mais combien difficile de faire sa valise et de décider d'aller ailleurs, quand on sait qu'il n'existe pas d'ailleurs meilleur...

C'est ce à quoi songeait Jacques en chevauchant dans la campagne ottomane. Fuir... Pour aller où ? s'inquiétait-il en pensant à sa Clara si confiante. Et de colère et de chagrin devant son impuissance, il poussait son cheval et

noyait ses larmes dans le vent de la course.

Parfois, il galopait ainsi jusqu'aux quais de Constantinople. Là, il arrêta le compréhensif animal d'un coup de talon et bien droit sur sa selle, il regardait l'horizon par-delà la mer turquoise et il rêvait d'Amérique.

Un jour que le Bosphore était calme et que les flots miroitaient hypocritement sous le soleil, le cheval cabra au son mugissant d'une sirène de bateau. Alors, Jacques, mû par une impulsion soudaine, sauta à bas de son étalon brun et courut vers le navire.

« Où partez-vous ? » cria-t-il à un marin qui dénouait les derniers cordages, « Marseille », répondit l'homme.

Ici ou ailleurs... Marseille... La France, terre de liberté. Jacques ne prit que le temps d'écrire un court message à sa mère, à ses sœurs, à sa jeune épouse.

Puis juste avant d'embarquer, il frappa fort sur la croupe du cheval qui fit un écart et partit au grand galop vers l'intérieur des terres.

Déjà, on levait les passerelles. Le sort était jeté.

- Sauf que tu écris n'importe quoi. Il n'y a pas eu de pogromes en Turquie.

- *Ah non ? Note que j'aime autant. Mais alors, pourquoi...*
- *Il y a pire que mourir, tu sais. Réfléchis. Les hommes qui partent seuls, avant les femmes et les enfants... Ça ne te paraît pas bizarre ?*
- *Si. A bien y réfléchir, oui.*
- *Alors, tu sais bien, quand quelque chose ne tient pas debout, c'est qu'il en manque un morceau.*
- *Qu'est-ce qui peut bien me manquer ?*
- *Il te manque un morceau ou une de tes pièces est à l'envers. Réfléchis, je te dis.*
- *D'accord, je réfléchis. Qu'est-ce qui est pire que mourir ?*
- *D'après toi ?*
- *Je ne sais pas, moi. La mort a un côté définitif qui empêche de penser.*
- *Tout est là.*
- *Je ne comprends toujours pas.*
- *Une seule chose est pire que mourir.*
- *...*
- *C'est tuer.*
- *...*
- *Tu commences à comprendre ?*
- *... L'armée turque... Elle a commencé à enrôler les hommes de force ?*

- Ah quand même !

Quand Esther vit le cheval revenir sans son cavalier, le cœur lui manqua. Tremblante, elle approcha de l'animal qui la regardait de son bon regard en respirant bruyamment. Clara l'avait rejointe. Elle serra le bras de sa belle-mère, très fort et elle s'avança vers le cheval. Elle posa doucement la main sur son museau et elle flatta son encolure. Puis elle entreprit de le desceller. Le morceau de papier tomba de la petite poche où Jacques l'avait glissé. D'une voix tremblante, elle lut : « Je pars pour la France en éclaireur, le temps de préparer vos affaires et vous m'y rejoindrez. Je vous attends. Je vous aime. Jacques. »

« Vous m'y rejoindrez », murmura Esther. « Comme il y va. »

« Nous le rejoindrons, maman. Il nous attend et nous le rejoindrons. »

Le 12 avril 1920, la Nonna débarquait à Marseille avec ses trois filles, Clara, Zumbul, Malkouna et avec sa belle-fille Rébecca qu'elle n'avait pu se résoudre à laisser derrière elle.

Je savais que Victoria s'appelait Zumbul, je comprends que Virginie n'ait jamais laissé fuiter le Malkouna, mais cette Rébecca dont personne n'a jamais entendu parler, d'où sort-elle ? Elles sont arrivées en France en avril 1920, quatre mois à peine avant la chute de l'Empire Ottoman et l'avènement de la République de Turquie le 10 août de la même année... Est-il possible que dans le désordre administratif qui régnait sans doute, Esther ait pris le risque de faire voyager une petite en plus des siennes ? Qu'elle fit passer pour sa belle-fille ? Et dont personne n'entendit plus jamais parler ?

Clara retrouva son Jacques après deux années de séparation.

Comment se retrouvèrent-ils ? Imaginons...

Jacques avait toujours aimé les ports. Un port, c'est une crique aux promesses de large, une ouverture sur des mondes qui soudain, ne sont plus si inaccessibles ni si lointains.

Il n'oublierait jamais son serrement de cœur lorsqu'il avait vu s'éloigner les rives du Bosphore et comment il avait pensé que jamais, nulle part ne pouvait exister

pareille lumière.

Il n'oublierait jamais non plus le saisissement qui l'avait pris lorsque les côtes de Marseille la Phocéenne lui étaient apparues. L'éblouissement. L'étincellement. Majestueuse et délicate, la ville avait déroulé devant lui ses kilomètres de sable blond entre les roches blanches avant que ne se profilent les pierres dorées des forts Saint-Jean et Saint-Nicolas. Un souffle pur et franc était venu ébouriffer ses cheveux. La rade accueillante l'avait reçu au milieu des cris de joie des marins et son cœur s'était gonflé de plaisir.

Oui, la place était trop belle pour ne pas être bonne, il pourrait attendre là, sa mère, ses sœurs, Clara.

Le Phocéén Protis avait dû ressentir la même joie en abordant ce rivage, le même élan lorsque la belle Gyptis l'avait choisi et lui avait fait présent tout à la fois de son cœur et de sa ville. Marseille restait, plus que jamais, un présent d'amour.

« Tè, l'Ottoman, au lieu de rêvasser, tu donnerais pas un coup de main ? »

L'Ottoman, non, mais sans rire... Et puis en même temps... Alors, il souriait et laissait dire et il saisissait le cordage.

« Tu l’anroules, là, l’ami ! »

Et il enroulait.

Il savait qu’un jour, un paquebot surgirait de la brume bleue et qu’elles en descendraient d’un pas hésitant et elles mettraient timidement leurs mains en visière pour essayer de l’apercevoir dans le soleil. Alors, il se précipiterait vers elles et il prendrait sa mère dans ses bras et il la serrerait contre son cœur de toute la force de son amour et du chagrin de l’éloignement et du bonheur des retrouvailles et alors, il se tournerait vers Claire et il la ferait tournoyer autour de son cœur, avant de prendre son bras pour la guider vers la vie française pendant que les petites danseraient devant eux avec leurs grandes jupes virevoltantes.

Perdu dans ses pensées, il venait souvent scruter l’horizon et il écarquillait les yeux en essayant de distinguer dans les vapeurs de chaleur l’Afrique si loin, si proche, dont les Marseillais racontaient que par temps clair on distinguait les terres et il se prenait à laisser son esprit dériver vers l’Ouest, plus loin, très loin, jusqu’à l’Asie Mineure. Et le port de Marseille, fenêtre magique ouverte sur la Méditerranée, s’élargissait et l’inondait de lumière en lissant modestement ses vaguelettes entre les remparts.

« Hé, l'Ottoman, je t'ai vu, tu rêvasses encore ! C'est jamais bon de rêvasser dans les ports, tu le sais pas, ça ? »

« Non. Et pourquoi pas ? »

« Je te le dis, moi, les bateaux, ça sert à rien de les regarder, tu les prends ou tu les prends pas. T'y as le pied marin au moins ? »

« Ça, je ne sais pas. »

« Oh peuchère ! Un intellectuel ! Tombe la veste, va, on va aller se descendre un pastaga. »

Le pastis, il en buvait ou pas ? En même temps, comment vivre à Marseille sans s'abîmer dans les vapeurs d'anis quand on a la nostalgie du pays du raki ? Pour moi, c'est clair, le pastis, il en boira, en le humant et en fermant les yeux encore. Cérémonieusement. En respirant fort et sans sourire. A la marseillaise, quoi.

Il avait trouvé un emploi à la grande synagogue, mais deux années durant, il ne manqua aucun débarquement d'aucun bateau en provenance de Constantinople.

Chaque bateau lui apportait un peu d'air de Constantinople, un peu de bruit de Constantinople et il les respirait de toute sa force. Car c'était un peu de leur air, un peu de leur bruit. En respirant les bateaux, il s'emplissait d'elles.

Jusqu'à ce jour de novembre où elles étaient arrivées. Aussi belles que dans son souvenir, aussi perdues que dans son rêve, si droites, si dignes.

Il s'était précipité vers elles et il avait pris sa mère dans ses bras et il l'avait serrée contre son cœur de toute la retenue de son amour et du chagrin de l'éloignement et du bonheur des retrouvailles et alors, les deux petites, atcho comme elles avaient grandi, s'étaient accrochées à son cou en riant comme des baleines et lui pleurait et ne regardait que Clara qui lui souriait doucement. Plein de respect, il avait baisé sa main avant d'agripper son bras pour qu'elle le ramène à la vie.

La famille ne s'était pas éloignée du port, comment auraient-ils pu ? Ils s'étaient installés au troisième étage d'un immeuble du quartier de l'Opéra, rue Camille Saint-Saëns.

Ils eurent Esther, puis Salvator, Elie, Joseph, Gaston, Mireille.

Plus tard, avec l'argent de l'assurance à la mort du petit Joseph qui se fit renverser par une automobile, ils emménagèrent au cinquième et dernier étage de l'immeuble.

Dernier étage, avec les cinq séries de marches abruptes en colimaçon et l'accès au toit.

Je me souviens de cet appartement, il fut celui de ma Mireille, celui où j'allai cacher mes états d'âme adolescents, celui dans le salon duquel je découvris Fred Astaire et Ginger Rodgers et le cinéma américain des années 50 et Gene Hackman dans la French Connection.

Une jolie cuisine, une grande salle à manger, un petit salon attenant, une chambre au bout du couloir, immense et la petite porte donnant sur la seconde chambre, mansardée, comme indépendante, par laquelle on accédait aux toits de tuiles marseillais dans le soleil. Tommettes au plancher et beaux meubles cirés fleurant bon l'encaustique.

Clara avait perdu un premier fils, son petit Salvator, d'une dizaine d'années, de la fièvre typhoïde, alors qu'elle

attendait Gaston, puis quelques temps après, trois ans, peut-être quatre, un second enfant, Joseph, sensiblement au même âge, dans un accident de la route. Elle attendait alors Mireille.

Gaston, comme Mireille sont nés d'une mère en deuil d'enfant. Je ne sais pas quoi faire avec ça. Mais impossible de ne pas le ressentir de toute son âme. Enfants anges qui vécurent la douleur du fond de leur premier refuge...

- Tu dis quoi, Gaston ?

- Je dis que ton manuscrit est très bien écrit et romancé.

- Romancé ?

- Déjà, tu vois, Simmanto n'était pas le Tio, mais le Papou.

- Oui, mais ça, c'est normal, tu es le cousin de mon père. Ton Papou, c'est son Tio. Non ?

- Ça ne marchait pas comme ça, chez nous. Dans nos familles, il était le Papou pour tout le monde. Le Tio, c'était son frère, l'homme à la canne d'acajou avec poignée d'argent.

Son frère ???

La guerre éclata. Je ne veux même pas imaginer ce qu'en purent être les premiers mois. D'autant que la vie, cruelle, suivait son cours. Ma grand-mère, jeune sœur et amie de Clara, tomba gravement malade et fit, deux années durant, de fréquents séjours à l'hôpital. Durant tout ce temps, Clara, naturellement, prit sous son aile les enfants de Victoria, mon père, qui avait 5 ans, à un ou deux ans près l'âge de sa Mireille et le petit Sylvain qui en avait 10, comme son Gaston. Je gage que Micheline, 13 ans, ne dut pas être simple à convaincre qu'elle devait se tenir tranquille, d'ailleurs, pour autant que je sache, on ne la convainquit pas.

Dans la nuit du 22 au 23 janvier 1943, la police française fit une descente dans l'immeuble de la rue Saint-Saëns, lors de ce qu'on appelle aujourd'hui la grande rafle de Marseille.

Ma grand-mère Victoria était hospitalisée depuis quelques semaines et ses enfants étaient installés chez sa sœur.

L'oncle Jacques fut emmené, ainsi que le jeune Élie. On m'a raconté que la belle Esther se jeta devant son frère, insistant pour qu'on l'emmène aussi, mais les policiers, bien inspirés, ne voulurent rien savoir. Par contre, ils

hésitèrent un peu face à Sylvain, qui n'avait pas 14 ans. Clara intervint. « Il est tout petit, regardez-le, vous ne pouvez pas prendre des enfants ? » C'est qu'on a la puberté tardive dans la famille et c'est au nom de ce reste d'enfance que Clara put sauver le jeune Sylvain d'une mort certaine.

- Tu veux faire du vrai ou du romantique ?

- Parfois, ça se rejoint, non ?

- Peut-être bien. Mais pas avec la milice, tu peux m'en croire !

- C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire qu'avec ces d'engalac, tu n'avais pas besoin d'insister pour qu'on t'emmène.

- ...

- Et je peux te dire qu'Esther, ils l'ont emmenée de force.

- Mais...

- Mais c'était une beauté, Esther et un grand cinéma. Alors elle te leur a fait un numéro de première grandeur dans l'escalier, elle a carrément fait semblant de s'évanouir et ils ne pouvaient pas se permettre d'embarquer des malades. Alors, ils lui ont dit rentre chez toi. Et c'est comme ça qu'elle est rentrée. Elle se disait que libre, elle pourrait les aider à sortir. Mais elle n'a pas pu. Personne n'a pu.

Les alliés débarquèrent et la guerre prit fin.

C'est quoi, la fin d'une guerre dont le mari ne revient pas, dont le fils ne revient pas. C'est quoi ?

Aparté.

Octobre 2009. La vie est bizarre. A l'occasion d'une visite de mon père en Israël, ma cousine Sabine, fille de Sylvain mort depuis plus de 20 ans, en quête de son père, entreprend le mien. Raconte, oncle Roger, raconte. Et voilà mon père qui raconte. Et ce qu'il raconte ne coïncide pas avec ce que je sais de son père, de sa belle-mère, de ses tantes, sœur, cousine. Je le reprends, me fâche presque lorsqu'il s'entête, qu'est-ce que tu en sais ? Et toi ? Lorsque je réalise. Quelle importance ? Quelle importance, le jour, la nuit, aujourd'hui, demain. Peut-être que nous ne vivons que pour ça. Fabriquer des souvenirs. Et nos souvenirs continuent de vivre et grandir en nous. Qui a décidé qu'ils devaient être immuables ? Mon père m'a toujours dit qu'il était chez Clara le soir de la grande rafle. Mais non. Il était chez son parrain, l'oncle Shaül.

« D'abord, je ne t'ai jamais dit que j'étais chez tante Claire. »

Et je réalise. C'est vrai. Il ne l'a jamais dit, explicitement. Mais moi, je l'ai entendu. Dans ses détails. Dans ses silences. Parce que c'est ce qui se passa dans cet immeuble, dans cette maison qu'il a décrit. Et maintenant

que j'y repense, je comprends pourquoi. Lui était chez la tante Rachel. Il dormait avec ses cousines Colombe et Reine quand la milice est venue chercher son parrain. Dans cette maison-là, au matin, ne restait d'adulte que sa très jeune tante. Avec qui aurait-elle partagé son chagrin et sa terreur ? Elle emmena les enfants en toute hâte chez Clara et partit essayer de sauver son mari. Et c'est seulement chez Clara que les enfants comprirent que des choses terribles étaient arrivées. Clara chez qui l'effervescence devait régner. Que faire, mon Dieu, que faire ? Et vous, les enfants, par pitié, restez donc un peu tranquilles. Et les enfants s'étaient blottis les uns contre les autres.

J'ai entendu aussi qu'à la suite de la rafle, ma grand-mère étant morte, on avait envoyé les enfants en toute hâte en Haute-Loire chez des paysans. Mais mon père soutient que la grande rafle a eu lieu en janvier et que ma grand-mère n'est morte qu'en avril de cette année-là. Ils ne sont pas partis tout de suite en Haute-Loire.

« On s'est d'abord cachés à Marseille, on avait changé nos noms ». Mon père sourit. « On essayait de garder quand même les initiales, histoire de ne pas nous sentir trop perdus. C'est comme ça que ma cousine Esther

Mizrahi est devenue Eliane Mercier. »

« Et c'est Sauveur Emran qui lui a fait ses faux papiers. »

Sauveur faisait des faux papiers ? Ce monsieur tranquille et très doux que je connais depuis toujours ?

Et ta mère savait tout ça ? Non ?

« Si. »

« D'ailleurs, » se souvient mon père, « elle rassurait tout le temps la tante Claire, elle lui disait, ne t'inquiète pas, ils vont revenir. Ils n'ont rien à se reprocher, on va les relâcher très vite. »

« Ma tante Rachel qui était très riche est montée à Paris avec 40 000 francs pour essayer de faire libérer son mari. Donne ton argent lui a dit un garde, je m'en occupe. Elle lui a donné l'argent et ce gourous s'en occupa sûrement très bien, mais personne n'a jamais revu l'oncle Shaül. »

Mon père et son cousin Robert échangent un regard. Sans un mot, ils plongent dans leur verre, qui de bière et qui de citronnade. Tant de vies dans ces silences. Tant de morts violentes.

Toutes ces histoires m'ont déstabilisée. J'ai arrêté d'écrire.

Après contre-enquête, il apparait que Victoria est bien morte en avril 43, trois mois après la grande rafle de janvier. La fatigue me gagne.

D'autant que Cousin Robert affirme que Jacques a été adopté et qu'il n'était nullement le fils d'Esther. D'après lui, Clara, Victoria et Virginie étaient sœurs de père et de mère.

Une nouvelle enquête s'impose.

« Tsss. Tsss », murmure le bon Gaston. « C'est ton histoire qui est la bonne. Ma mère était la fille de Simmanto et elle a épousé mon père qui était le fils d'Esther. »

- Et le petit jeune homme de Turquie, il passait bien sous les fenêtres tous les jours ?

« Oui », sourit Gaston. « Il était pharmacien. »

« Quoi ? Tu le connais ? Tu sais comment il s'appelait ? »

« Évidemment. »

« Qui t'a raconté ? »

« Ma mère, tiens. »

Elle avait raconté ses amours perdues à son plus jeune fils...

- Et ton père, tu crois qu'il savait ?

- Je ne sais pas, mais je crois que oui.

Fin de l'aparté. Je reprends... 1945. La libération. Paraît-il. Mais il est des jugs dont on ne se libère jamais. Libération de quoi d'abord, quand tous sont morts, même les vivants ?

C'est ce que je ressens comme une inconvenance de scénario dans la plupart des films haletants. Peu importe le sujet. Le héros, héroïque et ensanglanté, a perdu son fils, sa femme, son meilleur ami, au milieu d'une hécatombe de victimes neutres et parfaitement collatérales et au bout de 90 minutes, quand le volcan se calme, ou la tornade, ou la tempête, ou la furie des hommes, quand tout retombe et que la cavalerie arrive et maîtrise le tueur fou ou le monstre préhistorique, quand la vague meurt, il éclate de rire, le héros endeuillé, et il lève les bras au ciel au milieu des ruines, parfois même il embrasse l'héroïne tandis que le soleil se lève ou se couche dans une orgie de couleurs. L'indécence de ces joies, de stade, de cinéma, me sont à tout jamais incompréhensibles...

« Tu ne peux pas imaginer » m'avait pourtant raconté Mireille avec les yeux qui frisent, « tu ne peux même pas imaginer combien ils étaient beaux, ces

Américains, avec leurs dents blanches et leurs uniformes. Ils étaient grands, ils souriaient tout le temps et ils avaient les poches qui débordaient de sucre et de chocolat qu'ils nous donnaient à nous les enfants, du chocolat, tu imagines ?, et des cigarettes, mais bon, moi, j'étais trop petite pour que ça m'intéresse, et ils avaient aussi des chewing-gums qui faisaient des bulles. Ils nous faisaient danser le rock'n roll sur le port... C'était magnifique. On avait oublié que tout ça existait. C'était comme si le soleil nous était tombé dessus... » Et elle riait rien que d'y penser.

Je dois dire que j'imagine sans peine comment le cœur de ces jeunes héros du Massachussets ou de Pennsylvanie avait dû fondre devant ce petit bonbon de 9/10 ans toute vêtue de noir avec ses immenses yeux bleus qui voulait à toute force vivre et danser... Tu m'étonnes qu'ils l'aient fait tourner dans le soleil en la gavant de chocolat, ma si jolie Mireille...

Après-guerre disais-je. Flou tragique. Tout était mort. La vie, les amours, l'espoir, l'enfance. Car l'enfance était morte et bien morte. Même chez ceux qui auraient encore eu l'âge d'en avoir leur part. Surtout chez ceux-là,

d'ailleurs. A ceux-là, il fut inutile de parler d'école, d'études, ou d'une quelconque autorité. En bandes, à Marseille, ils s'éparpillèrent tout autour de l'Opéra, avec les poings serrés, acharnés à vivre vite avant que la vie à nouveau ne s'emballe, et quand bien même elle se serait emballée, encore, ils se sentaient prêts, qu'ils y viennent, on les attend.

Le cousin Robert secoua la tête et s'embarqua pour la Palestine.

Mon grand-père se remaria, pour que quelqu'un s'occupe des enfants pendant qu'il se recentrait sur le souvenir de sa chère défunte Victoria. Il n'avait oublié qu'un détail, infime. C'est que d'enfants, il n'en avait plus guère. En conséquence de quoi la seconde épouse, l'infortunée Fortunée ne fut jamais mère, ni même belle-mère et il lui fallut attendre notre arrivée à nous, les petits-enfants pour qu'elle découvre enfin sa vocation et devienne grand-mère, la plus jolie grand-mère du monde. La plus tendre. La plus exquise. Avec les yeux les plus bleus.

Toute cette affolante douceur jusque dans la musique ladino de l'espagnol chuinté... Cucla. Cuclica. Portocalica lusia de la madre. Atcho santo...

C'est ce qu'elle nous susurrail dans les années 70, pendant qu'à la télé catchait Mamadou Mémé contre le vengeur masqué. Elle nous installait sur les coussins et, les yeux rivés sur l'écran, nous donnait à goûter comme on donne la becquée aux oisillons. Docilement, nous avalions les bouchées de pain torchonné et chocolat de ménage pendant que l'héroïque René Benchemoul dégustait. Premier round, avait-il l'air malingre et petit face à son adversaire velu et cagoulé, deuxième round, c'était horrible, le vengeur prenait invariablement le dessus et assénait à ce pauvre René de grands coups tordus et illicites que l'arbitre vendu ne sifflait jamais. « Oye » en ladino se dit « Ouche ». Tout semblait perdu, René agonisant se relevait péniblement pour le troisième round quand soudain, puisant tout au fond de lui d'impensables ressources, le visage bouffi de rage et de contusions, il devenait Mamadou Mémé, mantra que le public transcendé scandait tandis qu'il redressait la tête et se refaisait, Mamadou Mémé, Mamadou Mémé et avec lui, tous les laissés pour compte de la Terre, tous les petits, tous les paumés se sentaient vengés. Manchette, manchette, manchette. Je ne saurai jamais tout ce qu'ont compensé pour ma grand-mère les manchettes de René Benchemoul...

Retour en arrière. 1946. La très belle Esther s'était mise en ménage avec un parrain corse qui tenait un bar à l'Opéra.

Un bar à l'Opéra à Marseille, il faut imaginer ce que cela signifie. Et quand on a bien imaginé, il faut rajouter le contexte d'après-guerre, avec les Corses et les Italiens, et les traction-avant noires et les mocassins vernis.

Plus les filles.

Belles, gouailleuses, blasées. Désenchantées. Un jour que l'une d'elles pleurait sur son comptoir, Esther eut l'illumination. « Monte chez ma mère », lui dit-elle, « elle va s'occuper de toi. » Et la fille de joie triste, sans trop y croire, gravit une à une les marches de l'immeuble de la rue Saint-Saëns jusqu'au soleil de Clara.

Des marches bien abruptes, qui montaient en colimaçon vers le toit. Si abruptes que plutôt que de les gravir plusieurs fois par jour, on avait installé une poulie au faite du toit pour ravitailler les familles. D'en bas, l'oncle accrochait le petit sac de commissions, de poissons, de fruits, les bouteilles, les tissus, et d'une légère secousse, signifiait à la tante ou à la cousine, là-haut qu'elle pouvait commencer à tirer vers elle le

filet des courses. Et tandis que le petit sac commençait son ascension au bout de sa corde, l'oncle commençait la sienne par l'escalier, agrippé à la rampe. Après la guerre, on eut toutes les peines du monde à installer un ascenseur dans l'espace réduit du cœur de la spirale.

Je ne sais si la première péripatéticienne de ma tante fit son ascension derrière un petit sac de victuailles, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle finit par arriver, haletante, au cinquième étage. Clara ouvrit grand sa porte.

« Entre », dit-elle. « Cafico ? Cigarillo ? Biscochada ? »

« Assieds-toi. Raconte. Qu'est-ce qu'on t'a fait ? »

Et la fille quand elle eût bien raconté et bien pleuré, finit son cafico jusqu'à la dernière goutte avec le petit pain grillé croquant et sucré, puis elle redescendit sur le trottoir et raconta à ses copines que les anges existaient et qu'elle en avait rencontré un au cinquième étage.

Et les copines, une à une, apprirent le chemin de la lumière.

Qu'est-ce que Clara la douce, la bonne, la romantique, Clara que la vie avait tant éprouvée, pouvait-elle bien

trouver à dire à ces filles désabusées, perdues ? Peut-être bien qu'elle ne leur disait rien. Il leur suffisait de s'asseoir sur une chaise de la cuisine et de regarder Clara verser le café fumant dans les tasses blanches à liseré bleu et ouvrir la vieille boîte en fer blanc pour imaginer que la vie était encore possible et que la chaleur existait toujours.

Biscochada ? Si tu aspirés à une vie plus douce, remets du sucre sur tes biscottes, allez. Comme il devait être bon s'asseoir aux côtés de Clara, accepter la cigarette. Tendre les lèvres à son allumette, aspirer doucement, les yeux fermés, puis soupirer en mélangeant ses volutes aux siennes. Peut-être que parfois, lorsque leurs regards se croisaient, se croisaient-ils ?, elles se souriaient. Alors, Clara calait sa jambe sur le petit tabouret et elle soufflait.

Alors ? Qu'est-ce qu'il t'a fait aujourd'hui ? Raconte.

Tu écris n'importe quoi, s'indigne mon père. Oui, c'est bizarre, commente Gaston, moi non plus, je ne savais pas pour les filles.

Je les regarde avec découragement. Mais Gaston me fait un clin d'œil.

*Mais je savais pour les pédés.**

Mon père ouvre de grands yeux.

Ah Clara, Clara...

Il faut que je retourne fouiner...

** J'ai déjà écrit combien je déteste ce mot depuis que j'ai lu Hervé Guibert, mais je cite ici le merveilleux Gaston qui l'employait avec une immense tendresse et un profond respect.*

Annexe 2.

Colette

En 1960, ma mère rencontra mon père. Gracieuse et douce, elle avait employé son premier argent à s'offrir le voyage en France. La croisière s'amusa bien à bord du Djenné. Tout le temps que dura la traversée, elle dîna à la table du capitaine et je sais qu'il ne fut pas le seul à être séduit par sa fraîcheur et sa beauté.

Lorsqu'elle avait eu 16 ans, les gens des PTT étaient venus faire une conférence au Cours Complémentaire de l'Alliance de Fès. En choisissant d'entrer aux PTT, avait-on dit aux élèves de la classe de seconde, vous intégrerez

une immense institution de la République de France. Vous continuerez à vous former tout au long de votre parcours et vous gravirez les échelons. En choisissant les PTT, vous vous engagez dans une carrière. Et une carrière française, s'il vous plaît.

Le concours d'entrée aux PTT était de plus, leur avait-on assuré, un examen de niveau bac qui vous propulsait d'emblée dans la vie active. Et qui dit vie active, dit salaire. Et qui dit salaire dit autonomie. Et qui dit autonomie dit indépendance et qui dit indépendance dit liberté.

Inutile de dire que le choix avait été rapide. Ma petite mère intégra les PTT, puis très vite, elle devint inspecteur.

Le salaire devint conséquent.

Elle prit ses premières leçons de conduite. Les prétendants étaient quelques peu déroutés par sa détermination. Mais elle ne les écoutait guère et se contentait de secouer ses courtes boucles brunes en souriant. Elle était heureuse de pouvoir apporter son écot à sa famille aimante et sage. De ses émoluments, elle ne prélevait pour son compte qu'une petite somme, son petit caprice pour satisfaire aux exquis délices de la mode de la fin des années 50. Les escarpins soulignaient la finesse de sa cheville et les jupes de soie caressaient ses jolis mollets.

Elle était délicieuse et autour d'elle, les hommes s'affolaient et prenaient rendez-vous chez mon grand-père pour demander sa main.

Mon grand-père fronçait les sourcils sur des yeux qu'il avait très bleus.

« Que diable voudrais-tu faire de sa main ? Ne vois-tu pas qu'elle court trop vite pour toi ? »

Il était fier d'avoir une fille si moderne et si sage.

Car elle était sage et pieuse et romantique sous ses coquets effets. Toujours souriante et d'humeur égale. Fidèle en amitié, elle était celle sur qui tous pouvaient compter.

Elle dansait et riait avec ses amies inséparables. Mais son regard toujours s'attardait au-delà de l'horizon du ciel de Fès. Au fond d'elle-même, elle savait que sa vie était plus loin. Elle rêvait d'ailleurs. Elle rêvait de la France.

Petit à petit, sou à sou, elle économisa l'argent du voyage. C'était décidé. Elle irait à Paris. Le voyage fut organisé. Au printemps 1960, elle embarqua sur le Djenné, un somptueux navire qui assurait la liaison entre Casablanca et Marseille.

Les choses n'étaient évidemment pas si simples.

En ces temps-là, dans les bonnes familles, on ne laissait pas les jeunes filles voyager ainsi, seules, sac à dos et aventure, que nenni, que nenni. De toute façon, cette charmante-là avait depuis longtemps raccroché son sac à dos. Des colonies de vacances d'Imousère et d'Innchkef ne restaient que des chansons entêtantes qu'elles transmettraient à ses enfants. Non. Elle ne partait pas à l'aventure. Elle partait précieuse, forte de multiples recommandations. Le frère de ma grand-mère l'attendait de pied ferme à Paris dans son appartement de l'avenue Kléber. Et pour l'escale marseillaise, on avait rameuté un cousin, qui s'était déclaré très honoré d'accueillir la belle pour le premier chabbat dans sa famille.

Je ne sais pas exactement à quoi pensaient les Marseillais.

La cousine du Maroc... Sans doute s'attendaient-ils à accueillir à la descente du bateau une noire frisée. Mate de poil et de peau. Drue. Rêche. Que sais-je ? Vêtue de peau de bête, peut-être. Babouches et djellabah. Sans doute même n'auraient-ils pas été autrement surpris de la voir arriver à dos de chameau.

Quelle ne dût-être leur stupeur, que dis-je leur stupeur, leur émerveillement de voir descendre de la passerelle Liz

Taylor au bras du capitaine qui portait sa valise, si fraîche et élégante avec ses grands yeux bleus et ses talons aiguille.

La nouvelle fit le tour de la ville. « Venez tous. Elle est arrivée ! » Et tous de se presser chez le cousin Élie pour voir la belle cousine marocaine qui montait à Paris.

Parmi les visiteurs, il y avait mon père.

Attention, mon père ne venait pas voir la belle marocaine. On ne l'aurait pas déplacé pour si peu. Mais il avait ses habitudes et ses entrées dans cette famille, les jeunes du clan étaient sa bande et il était le séducteur du groupe. Grand, très beau, très mince sous ses épaules très larges, très nonchalant, il avait fait son service militaire en Allemagne, la France n'avait rien trouvé de mieux pour parfaire le caractère de cet enfant de la Shoah, et le résultat, je dois dire dépassait toutes les espérances. Il était revenu d'Outre-Rhin plus perdu que jamais à l'intérieur de lui-même, mais les années de guerre lui avaient appris à cacher son jeu et à faire comme si, et ses fossettes et son accent marseillais avaient fait le reste. Il avait acheté sept costumes, se plaisaient à raconter ses potes, un pour chaque jour de la semaine, et une belle voiture décapotable avec un poste autoradio qui avait sur les filles autant d'effet

qu'un pot de miel auprès d'un essaim de mouches. Inutile de dire qu'à son approche, la gent féminine était en émoi.

- Dis-moi, un costume pour chaque jour, quand j'y pense... Passée la première semaine, les filles finissaient par se rendre compte, elles pouvaient se lasser, non ?

*- Les filles ? Se lasser de ton père ! Mais c'est elles, peuchère, qui passaient pas la semaine !
Mon père leva les yeux au ciel.*

- Mais qu'est-ce que vous racontez ? Et puis qu'est-ce que c'est que cette histoire de un costume par jour ? J'ai jamais acheté un costume par jour, moi...

- De quoi, de quoi ! T'avais pas acheté sept costumes ?

- Si, j'avais acheté sept costumes...

- Té. C'est bien ce que je disais. Ton père, petite, il avait un costume pour chaque jour !

- Vous racontez vraiment n'importe quoi. Té, ressers-moi plutôt un pastaga, ah ?!

Pas simple, pas simple.

Mon père se pointa donc chez les Amouyal ce week-end-là et arriva pile au moment où ma mère se préparait à sortir.

Il klaxonna d'en bas et tous se précipitèrent à sa rencontre. Un coude appuyé à la portière, il éleva la voix pour couvrir le bruit de la musique que diffusait l'autoradio. « Only youuuu, wa wa wa wa... »

« Alors, où elle est, l'arabe ? »

Les mots durent s'étrangler dans sa gorge en la voyant faire celle qui n'avait rien entendu, rien vu, ni la goujaterie, ni la belle décapotable, ni l'autoradio, ni rien, et passer, superbe, devant ses yeux éberlués pour rejoindre la cousine qui l'attendait sur le trottoir d'en face.

Il fallait se reprendre, vite.

« Et pimbêche, avec ça ! »

Il n'avait pas trouvé mieux, et puis il avait à faire ailleurs, alors lâchez ma portière, quoi, on dirait des moules sur un rocher, vous avez jamais vu une voiture ou quoi, salut les arapèdes, à la revoyure et en faisant crisser ses pneus, il avait fait demi-tour sous son nez, quoi, la rue est à tout le monde, non, et s'était éloigné très digne dans un rugissement de moteur.

Le hasard ensuite s'en était mêlé et très bizarrement, il l'avait croisée alors qu'elle rentrait de sa promenade cet après-midi-là.

- Tiens, mais vous êtes la cousine d'Élie, non ? On s'est croisés, tout à l'heure...

- Vous croyez ? Je ne m'en souviens pas, Monsieur. Vous devez faire erreur.

- Je vous raccompagne si vous voulez ?

- Merci, nous rentrons à pied. Nous avons encore une foule de choses à nous dire, avec Monique.

Et elle avait pris la main de la Monique éberluée d'avoir à refuser un tour dans la voiture du beau Rodgers pour l'entraîner plus loin d'un pas décidé et fier.

Mais le beau Rodgers, on ne l'arrêtait pas comme ça, il avait mis sa fierté dans sa poche et son moteur au pas et il avait longé la chaussée à leurs côtés, jusqu'à ce que sa belle, de guerre lasse, se laisse convaincre de le laisser marcher près d'elle les derniers mètres avant la maison d'Élie. Le lendemain matin, hasard suprême, il était encore là lorsqu'elle était sortie faire ses dernières emplettes marseillaises avant le train de l'après-midi pour Paris et oh surprise, c'était Roger qui s'était proposé pour les emmener à la gare, s'il était pas serviable ce Roger. Elle n'avait pas

eu un regard pour lui sur le quai, se contentant d'un rapide, merci Monsieur, en lui touchant la main, et cette main-là, il avait dû se retenir furieusement de la baiser un genou à terre.

- Vous me permettrez de vous revoir à votre retour à Marseille ?

- Nous verrons, Monsieur, nous verrons.

C'était tout vu.

Il rompit la même semaine avec l'Eurasienne.

« Ce qu'elle était belle, celle-là, et elle avait duré presque un mois, tu le crois, ça, c'est qu'il était mordu, le petit, allez... »

- Qué, mordu, ça va pas, non ?

- Tu étais mordu, je te dis.

Toujours est-il qu'il rompit et qu'il l'attendit.

Au bout d'un mois de vacances parisiennes où il ne se passa rien et où elle ne rencontra personne, tiens, tiens, elle refit donc une petite escale, languette celle-là, quand on y pense, une semaine quand même, avant le retour sur le bateau de Casablanca, et pendant cette semaine-là, Roger

ne la quitta pas un instant. Elle fit bien la fière un peu au début, mais il était drôle, et beau, et puis, elle ne comprenait pas tout ce qu'il disait avec cet accent inimaginable, et ça ajoutait au charme pagnolesque de l'aventure, d'autant qu'il lui proposa de lui présenter sa mère. Touchée, elle se fit belle et il la conduisit... à Saint-Pierre, au cimetière juif marseillais.

Là, sous un bel olivier, il la guida solennellement vers la tombe de Victoria la blonde, « Maman, je voulais te dire que j'ai rencontré la femme de ma vie », plus romantique, on peut pas faire et elle fondit, tu parles. Elle fondit.

Elle rentra au Maroc avec un premier baiser sur les lèvres et des rêves plein la tête.

- Je viendrai te chercher, mon amour, et je demanderai ta main à ton père.

Il s'était mis à bosser dur pour préparer ses épousailles. Et, c'est là que l'histoire devient surréaliste, il avait commencé à entretenir une correspondance avec elle. Il lui avait écrit chaque jour, lui qui n'avait jamais touché un stylo, savait-il seulement comment s'en servir, lui qui ne confiait jamais rien, lui qui parlait tant pour cacher qu'il ne parlait à personne, lui le secret, le blessé, l'écorché vif, l'orphelin des roses blanches de Berthe Sylva. Le fils de

Victoria et de Moïse.

Mais non, mais non. Je dis qu'il ne parlait à personne. Mais non. Il avait un confident. Un seul, certes, mais un confident de taille. Son frère, Simmanto, dit Sylvain. Le complice de toujours. Drôle, intelligent, érudit. Lorsqu'on les avait séparés en Haute-Loire pendant la guerre, ambiance un sac de billes, rappelle-toi, tu n'es pas juif et personne ne doit te voir te laver, jamais et tous les soirs tu dois réciter, répète, « je vous salue Marie pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen », ...

Désolée, j'étais obligée, je l'aime trop, celle-là,

... dès qu'il en avait l'occasion, le grand frère, et quand l'occasion ne se présentait pas, qu'à cela ne tienne, il la créait, Sylvain s'évadait de chez son paysan personnel pour rejoindre son petit frère, 8 km à pied, au moins deux fois par semaine. Coucou frérot, tu vas bien ? et on le ramenait

à ses vaches. Au point que son paysan avait pris peur, mais c'est qu'il va finir par nous faire prendre, ce petit couillon. Mais toujours Sylvain recommença.

Ce Sylvain-là n'aurait jamais laissé mon père dans l'embarras. L'aida-t-il à écrire ses lettres ? Allez savoir.

- Ça va pas, non ? Personne ne m'a aidé.

- Reconnais que c'est tout de même bizarre. Tu n'avais jamais écrit avant et tu n'as plus jamais écrit après...

- Avant, j'avais jamais eu besoin, et après non plus.

- Mouais.

C'est vrai que ça ne colle pas vraiment.

L'histoire est plus belle si ma Roxane épouse son Cyrano. Admettons. Il lui avait donc écrit tout seul et elle lui avait ouvert les pages de son journal.

Il faut avouer que les formules n'étaient pas toujours heureuses et l'amie de toujours Sola mit du temps à lui pardonner le « J'ai cueilli la rose au milieu des orties », mais le coup de l'amour épistolaire était un vrai coup de génie. Bien loin, par-delà l'Espagne et le Maghreb, la belle se mit à rêver des calanques et du Frioul, au large de la

Corniche. Et ses rêves avaient des odeurs iodées de lavande et de romarin.

A la fin de la première année, le fiancé de France vint avec son père Moïse au Maroc pour faire sa demande officielle.

Les deux grands-pères se plurent immédiatement et entre eux s'installa dès l'abord une amitié respectueuse qui ne se démentit jamais. Le fiancé plut aussi, mais quelle langue parlait-il donc ? Était-ce vraiment du français ? Té, vé, on pouvait en douter.

Le cousin marseillais avait au demeurant mené l'enquête dont on l'avait chargé et muni le jeune prétendant d'une lettre de recommandations toute en pleins et déliés qui assurait noir sur blanc que mon père venait d'une très honorable et très juive famille et qu'on pouvait sans crainte lui confier une jeune épousée.

Mon grand-père maternel l'invita donc au Café de France sur la grande avenue pour le voir un peu seul à seul et l'entendre expliquer comment il envisageait de rendre heureuse sa chère fille de l'autre côté de la Méditerranée.

Le garçon de café vint à eux d'un air probablement très peu gêné et expliqua à mon grand-père maternel très blond en lui montrant mon père très basané que dans ce café

français, on ne servait pas d'alcool aux arabes. Le comique de la situation acheva de rendre mon père définitivement sympathique à son futur beau-père qui ne put plus s'arrêter de rire de toute la journée et de toutes celles qui suivirent, chaque fois qu'il y repensait.

Mise à part l'inséparable amie de ma mère qui en voulait déjà à mon père et pour les orties et pour la séparation à venir, tout le monde fut séduit par le beau jeune homme de France, même si on ne le laissait pas boire son pastis dans les cafés français de Fès. Jusqu'à la plus jeune sœur de ma mère, une blondinette de dix ans à peine qui se frotta à lui en susurrant, « de toute façon, si pour une raison ou pour une autre, tu ne peux pas faire affaire avec ma sœur, moi, je suis disponible ».

Une sortie dont on parla également longtemps, au grand dam de la charmante, « Roger, tu n'es pas obligé de raconter ça à mes enfants, mince, j'avais dix ans. »

Ils préparèrent donc le mariage, Roger retourna en France, d'où, vous m'en direz tant, il continua d'écrire à sa belle et au printemps de l'année suivante, il revint, avec son père toujours, mais pour l'épouser cette fois.

Le beau mariage qu'on leur offrit !

Pendant la fête, alors que tout le monde dansait, une

chouette cousine vint trouver ma mère.

- Tu sais comment on fait les bébés, n'est-ce pas ?

« Évidemment », rougit ma mère.

« Tu es bien sûre ? Tu sais que ... Et que ... et que ce n'est pas toujours ... Quand ce n'est pas ... Alors il te faudra faire contre mauvaise fortune bon cœur, comme nous toutes. »

Charmant.

Ma mère était effondrée par les détails techniques, « quoi, il faut bien qu'elle sache, non ? », si on l'arrêta, mais trop tard, personne ne mit de coup de boule à la niaise, nous avons le chic dans la famille pour passer à côté de sacrées occasions de nous amuser et mon père n'eut pas trop de toute sa vie pour convaincre sa femme qu'on ne fait pas bon cœur que contre les mauvaises fortunes !

Le voyage de noces fut espagnol. Il fallait ça pour retourner en France. Et Rina Ketty chantait...

« Je revois les grands sombreros et les mantilles,

J'entends les airs de fandangos

Et séguedilles,

Que chantent les señoritas,

Si brunes,

Quand luit, sur la plaza,

La lune.

Je revois, dans un boléro,

Sous les charmilles,

Des Carmen et des Figaro

Dont les yeux brillent,

Je sens revivre dans mon cœur

En dépit des montagnes,

Un souvenir charmeur,

Ardent comme une fleur

d'Espagne... »

Olé.

La chanson date de 38, je sais bien, mais je sais aussi que c'est sur cet air-là que mes parents traversèrent l'Espagne en 1962.

Et le seul microsillon qu'acheta mon père cette année-là, entendit-il seulement jamais la Javanaise ?, fut le « Nuit et brouillard » de Jean Ferrat.

La petite Colette arriva à Marseille dans le froid et le mistral d'un mois de février français. Roger l'emmena tout d'abord chez ses parents, dans le petit nid où ils vivaient depuis toujours. Deux pièces sous les toits rue Vacon au cinquième étage, à une encablure de l'Opéra, vingt mètres

carrés de chaleur et de tendresse. Une grande pièce avec le vaste lit des parents, la cuisine, toute en longueur, la télévision, anachronisme d'usage dans cette misère propre et heureuse et dans l'ombre, juste derrière l'espace qui abriterait un jour la télé...

- Ma chambre, annonça fièrement Roger, en montrant un lit étroit aligné contre la cloison, il monta résolument dessus pour atteindre une niche qu'il ouvrit en clamant :

- Mon armoire !

Il semblait très fier de la demeure familiale et Colette sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle était consternée. C'était donc ça, la grande famille, c'était ça, la France ? Elle s'en voulut de cette pensée. La femme de son beau-père la regardait de ses yeux très bleus où elle ne lisait nulle bonté et elle en éprouvait de la crainte.

Oui oui... « La plus jolie grand-mère du monde. La plus tendre. La plus exquise. Avec les yeux les plus bleus » ...

Un jour, il m'en souvient, je leur ai demandé pourquoi elles ne s'étaient pas aimées tout de suite toutes les

deux et elles ont ri. « On s'est bien rattrapées depuis ! » Mais moi, du haut de mes seize ans, je ne trouvais pas ça drôle. Je réfléchissais de toutes mes forces. Je commençais à élaborer la théorie qui allait mener toute ma vie, si tu ne comprends pas, c'est qu'il te manque des éléments...

« Mémé Fortunée, pourquoi tu n'as pas assisté au mariage de ma mère ? »

Elles se sont regardées.

« C'était une vraie expédition, ce voyage, tu sais ? C'est loin, le Maroc. C'est cher. On n'a pas pu. »

Et me grand-mère a ajouté sur ce ton péremptoire qui était

le sien et qui a une telle saveur lorsqu'il accompagne l'accent espagnol « C'est bien simple, on n'en a même pas parlé. »

Ma jolie grand-mère...

Tout s'explique toujours.

On entendit du bruit dans l'escalier. Roger, radieux, la prit dans ses bras. « Je vais te présenter mon frère. »

Un homme jeune entra en soufflant. Il avait un bon visage et des yeux pétillants d'intelligence.

- Voilà donc la petite princesse, sourit-il gentiment. Et il l'embrassa avant de s'effacer pour laisser la place à une grande fille brune très belle qu'il tenait par la main.

« Ma femme, j'espère que vous deviendrez amies. » Et en croisant le regard noir et hautain, Colette eut encore envie de pleurer.

Ma si belle tante... Son inimitié du début n'eut d'égale que sa tendresse par la suite et ce n'est pas peu dire.

- Où sont les toilettes ? demanda Colette pour se donner une contenance.

- Sur le palier, là, juste en sortant. Tu sais utiliser les WC turcs, n'est-ce pas ?

Si elle l'avait pu, elle serait partie à ce moment-là, et en courant, encore. Mais pour aller où ? Et puis Roger était si doux, si amoureux. Il avait l'air si heureux de lui faire connaître son monde, si innocent de cette hostilité sous-jacente qu'elle ressentait. Elle ferma les yeux.

- Té, regardez, la petite fait un malaise.

Roger s'était précipité. Il l'allongea sur le grand lit des

parents pendant que Moïse arrivait avec une grande bouteille d'eau de Cologne. Elle ouvrit les yeux sur ces deux visages inquiets et tendres. L'odeur du parfum lui donnait la nausée.

- Ça va, la Princesse ?

Derrière eux, côte à côte, la belle-mère et la belle-sœur pinçaient les lèvres.

- C'est la fatigue, décréta Sylvain d'un ton apaisant. Tu devrais l'emmener chez vous, Roger, qu'elle s'allonge dans le calme. On se retrouvera chez la tante Claire pour le thé tout à l'heure.

Il plissa gaiement les yeux,

- Elle t'attend, tu sais, elle est impatiente, elle aussi de connaître celle qui a réussi à conquérir le cœur du petit Roger.

- Ils partiront après avoir bu le café. Il lui faut un remontant à la Hanoum, décréta Moïse. Tiens, princesse, et il lui remit la petite assiette que lui tendait Fortunée, avec la jolie tasse en porcelaine à liseré bleu et or et les croquants aux amandes tout autour.

- Je vais me lever, dit-elle avec gêne, je ne vais pas boire dans votre chambre.

- Mais si, mais si, tu en as besoin, dit Fortunée. Bois sans faire de manières.

Docilement, petite Colette porta la tasse à ses lèvres.

- Merci, murmura-t-elle.

- Venez, laissez-la respirer. Il faut qu'elle se repose un peu et ça ira. C'est ces escaliers aussi. Quand on n'est pas habitué... J'ai toujours dit qu'ils finiraient par tuer quelqu'un un jour !

Tout le monde sortit. Seul Roger resta près d'elle.

- Tu peux y aller, toi aussi. Je vais bien, je t'assure. Donne-moi cinq minutes et je vous rejoins.

Elle se retrouva seule dans la chambre. Un sanglot lui monta à la gorge, mais elle le refoula. Elle se leva, fit un pas jusqu'à la fenêtre. Sur le fer forgé de la petite balustrade, deux pigeons roucoulaient, qui s'envolèrent à son approche. Le ciel était bleu et froid sur les toits marseillais. Elle respira profondément et se souvint de Rastignac. « A nous deux, maintenant ! » pensa-t-elle en regardant Marseille et elle se sentit tout de suite réconfortée. Elle but encore quelques gorgées du café parfumé qu'on lui avait servi et croqua un biscuit.

En vrai, ils n'avaient pas encore de chez eux. Ils ont passé leurs trois premières nuits marseillaises chez la tante Claire.

C'est donc là que ma mère et Clara font connaissance. Avec Mireille aussi. Bon. Tout ce que j'en sais, c'est que ce fut bien, c'est que ce fut doux. La pudeur familiale est infinie. Histoire d'un coup de foudre amical, enfin, familial. Mais on ne parle pas de coup de foudre en famille. De reconnaissance plutôt. C'est donc ça. Elles se plurent car elles se reconnurent.

C'est là aussi, chez Clara, que Colette va rencontrer...comment peut-elle s'appeler... Augustine, Ginette, Amanda, Marthe ? C'est bien, ça, Marthe...

Non. Il faut qu'elle soit italienne. Étrangère à cette ville, elle aussi, étrangère à sa vie. Carmela, Gina. Angela. C'est ça. Elle doit s'appeler Angela. Anja. Grande, brune, avec de longues jambes magnifiques. C'est bien.

C'est là surtout que commencera le roman et que la fiction prendra le pas sur la réalité.

J'ai le droit de faire ça ?

En vérité, donc, Roger n'avait cherché ni trouvé aucun nid. Car dans son fantasme de couple romantique, la recherche du nid était, ne pouvait être qu'une action commune. Le lui avait-il dit ? Est-il possible qu'elle l'ait su ? Est-il possible plutôt qu'elle ne l'ait pas su ?

Non, bien sûr.

Comment diable avait-il pu lui présenter la chose ?

- Rien n'est trop beau pour toi, ma princesse. J'irais te décrocher la lune et pendant ce temps, nous habiterons chez ma tante.

Peut-être bien. Ou encore.

- Où habiterons-nous ? d'une petite voix...

- Il faut que je t'explique...

Mais non.

Évidemment.

C'est Salomon, forcément Salomon qui a posé la question à Moïse.

- Ton fils a pris un appartement ?

- Non. Ils le choisiront ensemble.

- Et en attendant, ils seront chez toi ?

- Non, c'est un peu petit chez moi. Ils iront chez Clara,

ma belle-sœur. La sœur de ma Victoria. Elle les attend.

- C'est bien.

Et ils s'étaient donné l'accolade, forcément, ils s'étaient donné l'accolade.

Petite Colette savait donc qu'elle était attendue chez Clara.

Le bon regard intelligent sous le chignon à mèche blanche l'avait immédiatement séduite et rassurée.

- Bienvenue chez toi, Hanoum. Bienvenue chez toi.

Et Mireille, la douce Mireille aux yeux très bleus lui avait adressé un petit sourire complice et ses appréhensions s'étaient envolées devant toute cette tendresse.

- Tu t'es trouvée mal chez Fortunée ?

- La fatigue, sans doute...

- L'émotion.

- Oui, l'émotion. Nous appellerons le docteur tout de même. Qu'on sache si cette émotion-là ne va pas durer neuf mois.

Intelligente Clara.

On leur avait bien sûr donné la chambre mansardée

sous les toits et c'est là qu'ils avaient passé leurs trois premiers jours marseillais.

Très vite, les copains s'étaient mobilisés.

- Tu sais quoi, Roger, le nouvel immeuble sur le port, ils ont fini les travaux et il reste des petits appartements. Tu devrais aller y faire un tour.

Il avait appelé Colette dans l'instant. Tout ensemble, on a dit.

- Viens, chérica, on va visiter notre maison.

Et effectivement, ils avaient signé tout de suite pour ce tout petit studio sur le port avec cuisine américaine, s'il vous plaît et il avait serré sa main très fort.

- On le prend.

- Il n'est pas un peu cher ?

- Il te plaît ?

- Oui, mais...

- On le prend.

Ils emménagèrent la semaine suivante. La vie pouvait commencer.

Le petit nid de Claire sous les toits n'en gardait pas moins sa chaleur de nid. Régulièrement, Colette gravissait

les marches étroites sous la verrière du toit. Et toujours, Clara l'accueillait en souriant, comme elle souriait à tous, d'un sourire d'amour et de bienvenue qui ne devait rien à la politesse,

- Ah, te voilà ? Enfin !

... avant de se retourner vers la gazinière,

- Cafico ?

Clara, qui savait si bien ce que c'était que d'attendre des retours, célébrait chaque venue comme une fête.

- Ah, te voilà ? Enfin !

Et les invités, enivrés de la chaleur du lieu comme de l'odeur du café, se calaient sur une chaise de la cuisine en soupirant d'aise.

- Biscochada ?

Elle eut bien envie un temps de reprendre le travail, mais il s'y opposa farouchement.

- Ma femme ne travaille pas.

- Tu ne serais pas un peu oriental, toi ?

- Tu es ma Hanoum, je subviendrai à tous tes besoins et comblerai tous tes désirs.

C'était assurément doux à entendre, d'autant que la

tante Claire avait vu juste et que la Hanoum attendait leur premier enfant, moi. Colette se laissa donc faire avec bonne humeur.

Les mains arrondies sur son ventre, elle se sentait comblée. Oh, bien sûr, la belle-sœur, enceinte, elle aussi, la traitait toujours avec une certaine condescendance et sa belle-mère n'était pas plus tendre avec elle. Mais elle avait la sensation d'être à sa place et elle fermait les yeux sur les flèches qui sifflaient parfois au-dessus de sa tête.

L'une d'elles passa-t-elle trop près ce jour-là ?

Toujours est-il qu'elle se précipita chez la tante Claire, le cœur comme le ventre, lourd, si lourd. L'ascension des marches lui parut interminable. Quand elle parvint enfin au nid de lumière, hors d'haleine, elle attendit quelques secondes pour souffler un peu avant de toquer à la porte.

Pourquoi non ?

Devant cette porte close, avec ma mère hors d'haleine qui reprend son souffle, je quitte les sentiers du souvenir. Ce que je vais à présent relater n'est pas inscrit dans la mémoire familiale, car cela n'arriva pas.

Quand j'y pense, comment est-il possible que cela

n'arriva pas ? J'ai posé la question à une des jeunes sœurs de ma mère, celle-là-même qui vint s'installer chez le petit couple un peu avant ma naissance, car en traversant la mer, ma mère avait ouvert à sa famille la voie de la vie française.

- Et toi, ma tante, tu en as forcément croisé, des filles.

- Des filles ?

- Oui, tu sais bien. Des filles...

- Ah, des filles ! Non.

- Mais comment, non ?

- Écoute, chérie, j'arrivais de mon Maroc natal, tu sais comment nous étions naïves, qu'est-ce que je dis naïves, ignorantes des choses de la vie ? Je ne savais même pas que ça existait, ce genre de choses. Si, si, je t'assure. Alors, j'en ai peut-être croisé, des putes, c'est vrai, mais sans jamais savoir qui elles étaient.

Alors qu'elle levait la main pour toquer à la porte, Colette avait entendu du bruit, un peu plus haut dans l'escalier sur le chemin du toit. Elle s'était avancée.

- Il y a quelqu'un ?

Et vaillamment, elle avait monté quelques marches supplémentaires.

Elle était là, assise dans la courbe de l'escalier montant,

juste sous la verrière. Recroquevillée sur elle-même.

- Tout va bien ? demanda Colette.

- Oui oui.

- Vous avez oublié vos clefs ?

Angela s'était redressée d'un air bravache.

- C'est ça, j'ai oublié mes clefs. Tout va bien, je vous dis, ma p'tite dame et très digne, elle l'avait contournée pour redescendre.

Colette s'était penchée sur la balustrade pour la regarder partir.

- Vous êtes sûre que je ne peux rien faire pour vous ?

- Non, non, J'ai un double en bas, tout va bien, merci.

- Quériida, c'est toi ?

- Oui, tante Claire, c'est moi.

- Mais qu'est-ce que tu fais dans l'escalier ? J'habite pas assez haut, que tu montes encore ?

- J'arrive, j'arrive.

Tout essoufflée, elle s'était laissée tomber sur une chaise.

- C'est vrai que c'est haut. Comment vous faites ?

- Comment je fais ? Je ne fais pas. Cafico ?

- Oh oui...

La petite Colette avait étendu ses jambes devant elle en reprenant son souffle.

- Il y avait une femme dans l'escalier. Jeune, belle, très maquillée. C'est la voisine ?

- Brune ? Italienne ?

- Oui, elle avait un accent.

- Tu viens de rencontrer Anja. Ne t'inquiète pas, elle reviendra.

- Vous la connaissez ?

- Oui.

Et hochant la tête.

- C'est une qui ne met pas de sucre dans son café.

Voilà. Ma mère la croisera à nouveau un jour dans la rue et elles parleront.

En attendant, le printemps arrive avec la belle fête de libération de la Pâque juive qui réunira toute la

famille, comme avant la guerre, chez Colette et Roger, tu m'étonnes qu'on l'a aimée la petite Colette, puis la jeune sœur qui arrive apportant un peu d'air de Fès, un premier enfant, puis un second, le frère, les plus jeunes sœurs, la vie qui s'emballe.

Jusqu'à la mort de Clara, un certain vendredi du mois de juin 1970.

Annexe 3.

Angela

Elle lissa le bas le long de son mollet en faisant bien attention que la couture en épouse exactement le galbe. Les larmes lui brouillaient un peu la vue. Elle en essuya soigneusement une qui s’avisait de couler sur sa joue avec un mouchoir plié en triangle et ajusta ses lunettes noires sur ses yeux en pinçant les lèvres.

Le taxi l’attendait en bas. Elle n’avait pas voulu partir avec les filles. Elle avait besoin d’être un peu seule pour pleurer tranquille.

Et réfléchir.

Elle avait envie de se souvenir. La voix d'Esther quand elle lui avait dit, toi, monte voir ma mère. La lumière hypocrite du bar, la clarté encore plus sournoise du soleil. La journée avait été dure, mais toutes les journées se ressemblent et c'en est si désespérant que parfois tu te demandes si tu vas pouvoir continuer, si ça en vaut seulement la peine. Elle venait de vider son verre et elle le fixait en se demandant s'il était aussi transparent qu'il en avait l'air.

- Tu m'as entendue ?

- Oui.

Elle savait qu'il y avait plein de vieux Juifs qui habitaient sous les toits, elle savait qu'ils en avaient chié aussi pendant la guerre. Elle savait surtout que, entre son mari qu'on lui avait pris, son fils, les petits qu'elle avait perdus, sa sœur, sa jambe, la vie, quoi, madame Clara avait eu plus que sa part, alors se fader les cinq étages pour entendre pleurer quelqu'un qui avait trinqué plus que toi, non merci. Mais Esther avait posé d'un ton péremptoire une petite pelote de laine sur le comptoir. « Et tiens, tu lui monteras ça. »

Alors elle était montée. A contrecœur. A cœur perdu.

Elle avait gravi les cinq volées de marches qui s'enroulaient vers la verrière et à vrai dire, elle n'aurait pas su décider si cette ascension vers la lumière était douce ou désespérante. Déjà, elle était épuisante, dès le deuxième étage, elle avait accusé le coup, avec l'impression nette que l'immeuble avait resserré son silence cossu autour d'elle, n'était restée que la spirale vers la trouée de lumière et en levant la tête, hors d'haleine, elle avait entendu roucouler les pigeons sous le toit. Elle avait lâché le mur pour aller s'agripper à la rampe et ce choix-là était aussi désespérant que le reste car les marches près de la rampe accusaient l'angle aigu de leur géométrie et monter comme ça au plus étroit rendait l'aventure plus périlleuse encore avec ses talons aiguilles.

Arrivé au cinquième, elle était restée un moment devant la porte, serrant nerveusement son sac contre elle et elle y sentait l'idiote petite boule de laine qui déformait un peu le cuir. Elle repensa avec exaspération à cette pelote de fil bleu lavande qu'elle avait accepté d'apporter et elle pinça les lèvres. Une pelote bleu lavande. Elle allait se retrouver face à une vieille Juive turque qui tricotait du bleu lavande. Elle aurait dû réfléchir avant de monter pour se retrouver face à un loukoum géant. Mais quelle horreur. Elle toqua à la porte. Deux petits coups secs. Et se retrouva presque

aussitôt saisie dans le faisceau tendre des deux yeux rieurs sous la mèche blanche d'une petite dame élégante et digne toute vêtue de noir et parfumée à l'eau de rose, qui lui avait aussitôt présenté son petit chignon rond pour se retourner vers le réchaud fumant dans la cuisine verte.

- Hola querida. Cafico ? Biscochada ?

Dio mio... un vero loukoum.

Et elle avait senti avec horreur les larmes lui venir... Comme maintenant. Elle s'engouffra dans le taxi.

« Saint-Pierre. Le carré israélite. »

- C'est parti petiote.

Puis, après un coup d'œil dans son rétroviseur, le chauffeur de taxi avait ajouté :

- Tu vas à l'enterrement de Madame Claire ?

Et elle avait ouvert la fenêtre.

Elle y était retournée la semaine suivante. Madame Clara lui avait donné pour mission de lui trouver de la laine rose mais pas saumon, ni layette, je voudrais du vieux rose, tu sais, le rose des roses anglaises, tu as déjà vu des roses anglaises, Anja, dès que je t'ai vue, tu m'as fait penser à

une rose anglaise, je te tricoterai au crochet un petit caraco vieux rose, khanoum, et quand tu le mettras, tu penseras à moi. La promesse de rose était là, roulée en boule dans son sac et l'idée du petit caraco lui donnait envie de sourire, parce que c'était un projet, une espérance, quelque chose à venir à un moment de sa vie où des projets, il n'y en avait pas l'ombre, oh non, pas l'ombre, et celui-là, en plus était rose et au crochet, per favore, délicat et tendre comme cette dame extraordinaire avec ses belles mains d'artiste, délicat et tendre comme l'idée du cafico fumant et de la biscotte sucrée. Elle avait été surprise aussi que madame Clara fume et l'idée de mélanger sa fumée à la sienne lui avait plu. Elles ne s'étaient pas parlé. Juste elle avait dit son nom, Angela, mangé sa biscotte et enregistré la commande de laine avec ravissement pendant que madame Clara sortait son fume-cigarette.

- Cigarillo ?

Et comment. Moment de grâce. Enveloppée dans la chaleur rassurante de la cuisine, elle avait fait durer sa clope le plus longtemps possible, le regard perdu sur les volutes de fumées qui s'évanouissaient dans le ciel marseillais par la fenêtre ouverte, et avait vidé son café jusqu'à la dernière goutte avant de redescendre sur terre, enfin sur son trottoir, rassérénée.

Cette deuxième fois, elle ne venait pas qu'avec sa pelote. Elle avait aussi déniché chez Nico le boulanger un petit paquet de canistrelli corses qui lui faisaient un peu penser aux cantuccini de sa Toscane natale.

Madame Clara l'attendait avec son bon sourire.

- Entre, querida. C'est quoi, ça ? Des croquants aux amandes ? Tu as bien fait. J'adore les croquants. Le café est servi, viens, allons nous asseoir au salon.

Elle avait pris le petit plateau rond ouvragé avec les deux tasses que lui désignait madame Clara sur la table de la cuisine, était entrée à gauche dans la vaste pièce claire et confortable, avait précautionneusement posé son plateau sur la jolie table ronde de bois ciré qui en ornait le centre, juste sous le lustre et avait fait quelques pas, s'arrêtant sur un tableau, un napperon, un livre dans la petite bibliothèque au-dessus du sofa, la photo encadrée avec le beau jeune homme sur la cheminée. Elle avait levé les yeux et croisé le regard brillant de Clara qui arrivait avec les canistrelli sur une petite assiette à liseré d'or. Elle n'avait posé aucune question. Sans la lâcher des yeux, Madame Clara s'était assise sur le joli banc près de la fenêtre et elle avait posé sa jambe sur un petit escabeau devant elle en soufflant un peu.

- Fais le service, tu veux bien, querida ? Donne-moi ma tasse. La première, oui. La tienne est sans sucre.

Puis, lui tendant l'assiette de canistrelli. « Mange un croquant, après, tu me montreras la laine que tu m'as trouvée. »

Et elles avaient savouré ensemble sans plus parler les biscuits aux amandes avec le café noir serré très parfumé et c'était comme si elles se connaissaient depuis toujours.

Je reçois un message de mon cousin. Oui, là, maintenant, pendant qu'Angela sirote son café avec Clara au salon. « Je pense que ça va t'intéresser », m'écrit-il, « j'ai entendu dire que des putes de l'opéra montaient souvent chez ma grand-mère, mais je ne sais pas si c'était pour être consolées ou juste pour discuter autour d'un café. Tu veux que je demande à mon père ? »

Moi qui croyais être sortie du souvenir pour entrer dans la fiction, voilà que le souvenir me rattrape et s'invite dans mon histoire...

- Mon cousin, j'ai déjà demandé à ton père et tu sais ce qu'il m'a répondu quand je lui ai demandé s'il savait pour les filles ?

- *Non. Il t'a dit quoi ?*
- *Il m'a dit qu'il n'en avait jamais entendu parler...*
- *Ah merde.*
- *... mais qu'il savait pour les pédés*.*
- *Hé hé.*
- *Rigole, rigole. Tu sais quoi, je finis d'imaginer l'enterrement de ta grand-mère et je vais rappeler ton père.*

** Je ne redirai jamais assez combien je déteste ce mot, mais combien aussi il était amical et tendre dans la bouche de mon oncle.*

On enterrait vite chez les Juifs. Madame Claire était morte cette nuit et on l'enterrait ce matin même. Du coup, Angela n'avait eu que le temps de repasser chez elle se changer. Elle voulait être vêtue dignement, de noir, à l'image des endeuillés de sa Toscane natale. Le deuil, elle connaissait bien. Très très bien, même. Le deuil était chez elle comme une seconde nature. La patrie de son enfance. Elle n'arrivait pas à se souvenir d'aucun moment de couleur ou de joie à Sant'Anna. Le sourire avait été banni du village 18 ans auparavant. Dans le sang. Le village entier s'était vêtu de chagrin et de nuit. Enfin, le village... Ce qu'il en restait plutôt. Des survivants qui rasaient les

murs comme des fantômes. Elle ne pouvait oublier la chape de plomb qui avait tout fondu après le feu. Les hurlements. Des gens. Des bêtes. Les aboiements des Allemands. Personne ne s'en était jamais remis.

Elle avait 8 ans et était avec Maria quand ils étaient arrivés. Ce n'étaient pas tant les soldats qu'elles craignaient, elles n'en avaient jamais vus et ils ne représentaient pas grand-chose pour elles, mais elles n'avaient rien à faire dans la forêt et s'étaient faites toutes petites sur leur passage en gloussant dans les fourrés. Pendant que tout le monde montait vers l'église, elles avaient bifurqué vers l'abri des grands arbres en serrant très fort contre leurs poitrines leur petit panier. Les châtaignes excusaient toutes les escapades. La mère en faisait du café.

Elle n'avait plus jamais mis les pieds dans aucune église, ni mangé aucune châtaigne, depuis 18 ans... Avec Maria, elles s'étaient blotties l'une contre l'autre en comprenant qu'il ferait chaud si on les cueillait là. Mais personne ne vint les cueillir et il se mit à faire chaud quand même. Le brusque crépitement des armes les avait faites sursauter. Elles avaient entendu les ordres gutturaux, puis vu les flammes, et ces soldats qui couraient, mais d'une course étrange, la course de ceux qui savent où ils vont, de

ceux qui n'ont pas que ça à faire, le genre entre les jambes desquels il ne faut surtout pas se trouver. Les deux petites avaient eu envie de fuir, mais où, alors, elles s'étaient retenues l'une l'autre avant de s'enfoncer un peu plus dans la mousse, il y avait une espèce de petite anfractuosité dans les racines, un terrier sans doute et elles s'y étaient laissées couler en pleurant silencieusement. Elles tremblaient de tous leurs membres. Le temps avait passé et bizarrement, personne n'était venu les chercher. Le ciel avait commencé à baisser d'un cran, puis d'un autre, jusqu'à leur tomber sur la tête sans qu'aucune des deux ne comprenne exactement comment, sur un air glaçant d'harmonica. Elle avait appris par la suite que c'était les Allemands qui en jouaient quand ils étaient partis. Jusqu'à aujourd'hui, cette information n'avait pas pour elle de réalité et elle ne la comprenait pas. Qui, de toute façon, peut comprendre les hommes ? Quand les gens du village voisin étaient venus les sortir de là, les deux petites étaient tétanisées, transies, mais surtout elles étaient orphelines, de père, de mère, de frères, sœurs, cousins, voisins, de village. Elles avaient été emportées du bois hagardes et seules au monde.

Orpheline... Elle n'aurait jamais imaginé pouvoir l'être

plus. Et pourtant, ce vendredi matin-là, en apprenant la mort de Madame Clara, elle avait été saisie du même froid mortel que celui qui l'avait saisie dans son terrier de la forêt à Sant'Anna di Stazzema le 12 août 44.

Le taxi arrivait à Saint-Pierre. Une petite foule compacte se pressait devant l'entrée du cimetière. Un peu à l'écart, elle distingua le groupe des filles du trottoir, toutes têtes couvertes et vêtues de noir. Elle paya le chauffeur, descendit de voiture et alla se mettre en retrait de ce dernier groupe. Elle n'avait envie de parler à personne.

Près de la belle Esther, elle vit des jeunes hommes, sans doute les fils et neveux, des gens qui devaient être la famille, elle reconnut la jeune femme qu'elle avait croisée un jour enceinte dans l'escalier chez madame Clara, le Marseille juif de l'Opéra, les Arméniens aussi, les Corses, des hommes en noir avec des chapeaux et quand le cortège se mit en route, elle suivit à quelques pas derrière les autres filles. A l'écart, toujours, elle écouta d'une oreille distraite sous sa voilette le rabbin discourir sur la vie, la mort, la transmission, le perdit tout à fait dans les pierres du temple de Jérusalem. De toutes ses forces, elle essayait d'empêcher sa pensée de s'envoler vers Sant'Anna. On apporta alors au rabbin une paire de ciseaux et il fit une

déchirure sur la chemise du fils, et sur les blouses d'Esther, de Mireille, d'une toute petite femme qui pleurait. Les prières reprurent, tristes et graves pendant qu'on faisait glisser dans la terre la forme blanche du corps de Madame Claire dans son drap de lin. Elle aima l'image troublante de ces hommes qui se balançaient en psalmodiant une étrange chanson les yeux fixés sur un même point à l'horizon. Puis elle prit sa place dans la file de ceux qui venaient jeter dans la fosse une petite poignée de terre pour un dernier adieu. Et lorsque vint son tour, elle prit dans son sac la petite pelote de laine jaune qu'elle y avait glissée quand elle avait su qu'il ne fallait pas amener de fleurs et elle la fit rouler comme un petit soleil dans la terre fraîche.

C'est la semaine suivante qu'elle aurait pu croiser Colette derrière le port. Elle n'aurait jamais osé l'aborder, c'est ma mère qui serait venue à sa rencontre.

« Vous êtes Anja, n'est-ce pas, celle qui ne sucre pas son café ? »

« Et vous, vous êtes la femme de Roger ».

« Elle va tellement me manquer. » § 1

« Oui », aurait dit Angela, « à moi aussi. »

Et cela aurait suffi.

Elles seraient restées un moment place de la Bourse à regarder les pigeons sans parler, puis Colette aurait dit

« Vous travaillez chez Esther, n'est-ce pas ? »

Et Angela aurait pu jurer que la jeune femme n'avait aucune idée de sa fonction.

« Venez, je vous emmène boire un café. Il ne sera jamais aussi bon que celui de tante Claire, mais nous pourrons parler d'elle. Vous voulez bien ? »

Et elles auraient traversé la rue pour entrer à la Boutique du glacier.

Voilà. Il est des vies incompatibles. Des mondes incompréhensibles l'un à l'autre, inconcevables même l'un pour l'autre. Quel mal y a-t-il à orchestrer la rencontre de deux de ces vies, de deux de ces mondes, de ces deux femmes totalement parallèles, toutes deux jeunes et belles, invisibles l'une à l'autre au point de n'avoir pas seulement conscience de l'existence l'une de l'autre et néanmoins indéfectiblement liées par le souvenir ultra tendre d'une troisième, angélique, qui aurait pu être leur mère à toutes les deux et qui ne l'est ni pour l'une, ni pour l'autre ?

Imaginer leur découverte mutuelle me trouble et m'enchante.

Elles n'auraient jamais pu se rencontrer, de toute façon. Pour Angela, que Tony le Corse avait cueillie à Vinci et protégeait à Marseille, Colette représentait tout ce qu'elle ne comprenait pas. De ces femmes toutes douces, toutes pures, comblées d'amour et d'affection, estimées, aimées, de leur famille, de leurs amis, de leur mari, entourées, de parents, de cousines, d'enfants et qui passaient, pressées sur le port, juchées sur leurs escarpins à petits talons confortables, emmitouflées de manteaux seyants, élégantes, aisées, heureuses. Ces créatures improbables, Angela ne les regardait pas se pencher, souriantes, vers les poussettes et sortir du panier inférieur le petit sac de pain, elle ne les voyait pas en donner de généreux morceaux aux enfants pour que les pigeons viennent leur manger dans la main. Et c'était tant mieux parce que l'image de ces colombes noires, entourant de leurs ailes dentelées les madones aux enfants rieurs lui aurait peut-être fait mal. Angela passait son chemin, sans même sentir les éclaboussures de leur bonheur et de leurs rires.

C'était ça, l'Opéra. S'y côtoyaient des peuples totalement étrangers entre eux, comme souvent dans les ports, si éloignés qu'ils auraient aussi bien pu se trouver à des années lumières les uns des autres, sauf qu'ils vivaient ensemble, se croisant et s'entrecroisant sans jamais se voir, regardant la même bleue qu'ils aimaient d'un même amour, les techniques, marins, pêcheurs et autres océanographes, les romantiques, artistes, poètes, peintres, musiciens et tous les fidèles, promeneurs des quais, Panisse, Escartefigue et les vieux marseillais du ferry-boatte, les communautés aussi, tous ces groupes humains arrivés autrefois par la mer et qui n'avaient plus jamais levé l'ancre, Arméniens, Italiens, Juifs, Corses, tous ces mondes bigarrés et bruyants comme autant de mondes perdus, et qui donc ne se rencontraient pas, en tout cas pas souvent, comment est-ce possible quand on y pense, pendant qu'entre bars pittoresques et maisons closes zoniaient au soleil les gros bras mythiques de la French Connection.

Je relis mon énumération, Arméniens, Italiens, Juifs et Corses arrivés autrefois par la mer, on dirait une liste du jeu de l'intrus où nous sommes encore et toujours

la réponse puisque, à l'inverse des Arméniens chassés d'Arménie ou des Italiens et des Corses partis de leur terre natale pour tenter leur chance en France, nous étions les seuls à ne venir de nulle part, enfin de partout où on nous avait chassés et sans espoir d'aucun retour.

Mais bon, ça ne change rien à mon histoire.

« Je me souviens », dit Angela en s'asseyant, « la première fois que je vous ai vue, vous étiez enceinte. »

Colette avait posé la main sur son ventre, « Pour tout dire, je suis à nouveau enceinte... j'attends mon troisième. »

Et Angela s'était entendue répondre « J'ai un petit garçon, moi aussi ».

Et vite, elle ajouta : « Mais il n'est pas avec moi. »

« Comment, il n'est pas avec vous ? Mais il est avec qui, alors ? »

Comment lui expliquer. Colette avait les yeux si clairs et elle questionnait avec une telle innocence.

« Parfois, les choses sont un peu compliquées »

« Vas-y, je t'écoute ».

Qu'Angela puisse avoir un enfant loin d'elle aurait profondément troublé ma mère. Forcément. Alors, elle aurait demandé, comment s'appelle-t-il ? quel âge a-t-il ? où est-il ? et l'ingénuité de ses questions n'aurait pu qu'émouvoir Angela, même si je me doute que d'ordinaire, elle aurait plutôt été du genre à éviter le sujet. Face aux yeux limpides de la nièce de madame Clara, elle aurait alors raconté un petit Tonino et comment elle avait dû le confier à sa cousine de Paris et comment la seule pensée de lui l'aidait à tenir quand la vie n'était pas simple.

« Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ? » aurait demandé ma mère. Et elle aurait ouvert des yeux ronds en apprenant qu'Angela n'avait pas pu se rendre à Paris depuis Noël.

Lorsqu'elles se séparèrent, elles eurent du mal à retourner chacune à sa vie. Pour Angela, rien d'étonnant, car depuis que Mémé Guérini était derrière les barreaux, Tony avait disparu des écrans radars et Angela se sentait plus abandonnée et perdue que jamais.

Pour Colette, rien d'étonnant non plus. Elle avait été chagrinée au-delà de toute raison par la mort de Clara,

comme au-delà de toute raison chez nous chagrinent toutes les morts, à fortiori celles des êtres tendrement aimés, et elle avait si tendrement aimé Clara... Elle l'avait pleurée comme une amie très chère bien plus que comme une tante. Alors je suis bien certaine que pour ma mère, cette injustice terrifiante d'une mère séparée de son enfant aurait eu une espèce de goût de rédemption et elle n'aurait plus pensé qu'à ce qu'elle pourrait faire pour aider Angela, comme si trouver son rôle dans cette histoire eût pu donner un sens à tout ce gâchis. Pour ainsi dire, par fidélité à la tante Claire. Mais comment ? Elle n'aurait pas posé énormément de questions précises en réalité, terrifiée qu'elle aurait été par les éventuelles réponses. Non. Elle aurait mis en pratique le vieux bouclier familial, que n'auraient assurément pas renié les existentialistes, ce qui n'est pas nommé n'a aucune réalité et ce tu ignores n'existe pas. Un comportement contre lequel elle s'était rebellée dans son jeune âge, comme tous les enfants de la famille avant elle, -mais c'est trahir que mentir à ce point !- avant d'en saisir le solide bon sens et de le faire sien. Donc, pour ce qui était de cette belle italienne au regard perdu, au vu de ce qu'elle eût accepté de savoir, la situation eût été on ne peut plus simple. Angela était une protégée de tante Claire, une qui, comme elle, s'était

réchauffée à sa lumière et maintenant, comme elle, elle avait froid. Et cela, elle l'aurait compris d'autant mieux qu'elle l'aurait vue, la veille, jeter en terre sa petite boule de laine jaune et elle aurait ressenti une émotion immense qui répondait à la sienne, elle se serait sentie incroyablement proche de cette inconnue en noir qui venait d'enterrer le soleil. Beau comme les équations mathématiques qu'elle aimait tant, le théorème de la solution se serait imposé à elle. Dans les grands chagrins, seul l'amour peut raccrocher à la vie, le plus grand amour d'une femme est celui qu'elle porte à ses enfants, si l'enfant d'Angela n'était qu'à l'autre bout de la route du soleil, une nuit de voiture suffirait donc à la ramener vers la consolation et le réconfort. Il n'y avait pas à hésiter.

Non, je ne me perds pas dans la concordance des temps... Mais j'essaie d'exprimer par leurs dissonances l'emballement de mon imagination qui balance entre fiction vraisemblable et réalité fantasmée.

En attendant, si vraiment seul l'amour peut raccrocher à la vie, je me demande ce que ma mère aurait pensé de savoir que c'était précisément l'amour d'un homme qui avait éloigné Angela d'elle-même, de la vie... et de son fils.

Le lendemain aurait été un dimanche. Ma mère serait retournée rue Saint-Saëns, aurait retrouvé Angela.

Qui dans un premier temps aurait essayé de calmer l'émotion de ma petite mère, on peut toujours rêver. « Tu sais, ce sont des choses qui arrivent parfois, moi aussi, j'ai été élevée par ma tante. La sœur de ma mère. Elle habitait Vinci, la ville de Léonard en Toscane. Un beau jour, elle est venue me chercher. »

« Et ta mère a accepté ? »

Angela aurait aussi bien pu ne pas avoir entendu la question. « Je ne pouvais pas le garder avec moi. »

« Du coup, quand ma cousine de Paris m'a proposé de me le prendre, j'ai dit oui. Je ne pouvais pas le garder avec moi à Marseille. »

« Mais c'est horrible. »

« Il me manque. Mais ça me rassure de penser qu'il est avec Mona Lisa. »

« Tu veux qu'on aille le voir ? »

« Comment ? »

« Je suis sûre que je peux m'arranger. Tu veux ? »

« Comment ça ? »

« J'ai une voiture. Ma mère est là avec mes sœurs. Roger est en tournée jusqu'à la fin de la semaine. Dis un mot et on part. »

« Tu as l'air normale, mais tu es un peu folle, toi, tu sais ? »

« Un mot, je te dis. »

« Oui. »

- ... Tu as dit oui là ?

- Oui.

- Alors, c'est parti. Demain matin, 10 heures au Soleil, ça te va ? Qu'on s'organise.

Elles se seraient séparées aussi interdites l'une que l'autre. Puis, Angela aurait haussé les épaules et serait rentrée chez elle, persuadée que Colette s'empresserait d'oublier cette surréaliste proposition.

Mais Colette n'aurait pas oublié. La soif d'aventures qui sourdait en elle en quasi permanence se serait éveillée. Même si la bonne vieille angoisse des familles l'aurait immanquablement saisie aussi. Comment partir ? Comment expliquer à Roger ? Comment ne pas lui expliquer ? Comment surtout laisser les enfants quatre jours –et quatre nuits- quand elle ne les avait jamais laissés seulement deux heures ?

Elle serait rentrée chez elle dans un état rare d'excitation et de détermination mêlées. Elle avait promis, elle tiendrait et Anja verrait son Tonino. Comment exactement, elle n'en avait aucune idée, mais elle tiendrait sa promesse.

Elle aurait parlé le soir même à ma grand-mère et à mes jolies tantes. Si je devais m'absenter quelques jours, vous garderiez les enfants ? J'imagine sans peine comment elle aurait été accueillie...

- Tu dois t'absenter quelques jours ? Mais comment, pourquoi, avec qui ? Et pour aller où ? Tu veux rejoindre ton mari, c'est ça ?

- Non, ce n'est pas ça.

- Mais alors, tu veux aller où ?

- Je ne serai absente que quelques jours. Je serai de retour jeudi ou vendredi.

- Mais où tu veux aller ? Tu n'es pas bien avec nous ? Il s'est passé quelque chose ?

- Mais pas du tout ! Je dois juste aider quelqu'un, en souvenir de tante Claire. Ne me demandez plus rien maintenant. S'il vous plaît. Dites-moi juste. C'est oui ou c'est non ?

- Mais bien entendu que c'est oui. Mais il faut que tu nous dises. Tu vas où exactement ? C'est loin ? Comment on fait si on veut te joindre ? Etc.

Comment elles ne l'auraient jamais laissé partir en vrai. « Mais bien entendu que c'est oui. » Totale fiction. J'aurais aussi bien pu écrire qu'Alice, ma toute douce grand-mère aurait accepté avec son regard aigu et n'aurait posé aucune question et les tantes auraient été si contentes de nous avoir un peu pour elles toutes seules, nous, les mignons enfants, qu'elles n'auraient sûrement pas insisté non plus. Mais ç'aurait été moins drôle.

Et c'est comme ça que le lendemain matin, à 10 heures, Colette serait arrivée avec sa poussette et ses bébés à la terrasse du bar le Soleil sur le port. Angela l'y aurait attendue en sirotant un crème. Elles auraient été très bien et auraient bu leur café comme deux vieilles copines en s'occupant des enfants et sans parler de rien d'autre que des fossettes de l'une et des yeux bleus de l'autre. Puis, elles se seraient levées et auraient promené un moment sur le quai. Colette aurait amené du pain et elles l'auraient donné aux pigeons qui seraient venus le picorer jusque

dans leurs mains à la grande joie des enfants. Ce n'est qu'au moment de se séparer que Colette aurait dit avec une désinvolture feinte :

- Je me suis arrangée. Si nous partons ce soir, nous arriverons mardi à Paris et je pourrai être rentrée pour vendredi.

- Deux jours de voiture pour trois jours de Paris ?

- Deux jours de voiture pour trois jours de ton fils.

- Tu veux vraiment le faire alors ?

- Tu veux que je passe te prendre chez toi ?

- Non, retrouvons-nous ici.

- 18 heures ? Nous roulerons toute la nuit et nous arriverons pour le café du matin.

Angela se serait agenouillée devant la poussette et aurait embrassé les mains du petit garçon avec une grande émotion.

- A Paris demain matin ? Je serai là à 18 heures.

Puis elle aurait serré la fillette contre son cœur.

- Tes enfants sont merveilleux.

Quoi ?

Et ma mère aurait répondu avec beaucoup de sérieux.

- Je sais.

C'est d'autant plus de la fiction que je crois que jamais ma mère ne nous aurait laissés cinq minutes. Et puis en même temps, j'ai en tête cette phrase trouvée après sa mort en marge d'un de ses cahiers d'adolescence « quand donc cessera la monotonie ? ». Alors voilà, petite mère. Je t'offre une aventure qui te ressemble. Un road-trip de bonté.

Elles auraient pris la route le soir même dans la petite décapotable bleue de Colette. Juste, Angela ne serait pas venue seule, mais avec un jeune homme beau et fragile.

- Le Professeur veut venir avec nous, tu veux bien ?

- Le Professeur ?

- Je donne des cours de mathématiques au fils d'Esther. Je m'appelle Pascal. Je peux venir ?

Colette aurait souri au jeune homme élégant qui la regardait avec espoir et je crois l'entendre dire : « Bien sûr. Plus on est de fous, plus on rit. En voiture ! »

Ils auraient mis les petites valises dans le coffre. Les filles se seraient installées devant et derrière, accoudé à un petit panier d'osier, le Professeur n'aurait pas mis dix kilomètres à s'endormir.

Angela aurait coulé un œil vers le joli profil de son pilote.

- Tu crois qu'elle est avec nous ?

Colette était très concentrée sur l'asphalte qui défilait sous le soleil. Et puis en même temps, elle avait une conduite légère et très souple, une main sur le levier de vitesses, l'autre sur le volant. Elle portait un foulard à l'américaine et des gants de cuir mi-doigts de conductrice sportive. Elle sourit sans quitter la route des yeux.

- Peut-être bien, regarde le panier derrière.

- On n'est même pas à Aix-en-Provence et le Professeur dort déjà.

Du panier, Angela sortit une boîte en fer. C'est quoi ?

- Ouvre.

- Tu as fait des biscochos...

- Bonne idée, non ?

- Et il y a quoi, encore ? Un thermos ? Dis-moi que c'est

du café.

- On s'arrêtera en Avignon.

- C'est ton amoureux ?

- Pascal ? Bien sûr que non. Il travaille aussi chez Esther.

- C'est vrai, il l'a dit. Professeur de mathématiques.

- Professeur de mathématiques...

Cette innocence de ma mère, je ne l'invente pas.

- Tu sais aller à Paris ? aurait demandé Angela après un long moment.

- Ce n'est pas compliqué. Il faut monter vers le nord. Valence. Direction Lyon.

Colette : Comment tu as connu tante Claire ?

Angela : C'est comme ça que tu appelles madame Clara ?

Colette : C'est beau, madame Clara.

Angela : Oui, ça lui allait bien. C'est loin, Valence ?

Colette : Je ne sais pas, 200, 300 kilomètres ?

Angela : On y sera dans combien de temps ?

Colette : Quelque chose comme 4 heures. (Et, après un regard dans son rétroviseur.) On dirait un enfant, ce Pascal, tu crois qu'il est parti pour la nuit ?

Angela : Je ne sais pas. C'est un peu tôt pour commencer sa nuit, non ? Le soleil commence à peine à descendre.

Colette : On le réveillera en Avignon. Peuchère.

Angela : Si c'est pour moi, maintenant que je sais qu'on est vraiment partis vers mon Tonino, je voudrais qu'on s'arrête le moins possible... Tu penses qu'on arrivera quand ?

Colette : On va quand même s'arrêter quelques fois, pour manger, pour faire le plein, pour nous reposer un peu. Je dirais qu'il nous faut quelque chose comme douze heures. Plus les arrêts. On peut arriver au matin, juste avant l'école. Ça va aller ?

Angela : Bien sûr que ça va aller. Je ne sais pas comment te remercier.

Colette : Il va falloir que tu me parles pour que je ne

m'endorme pas, moi aussi.

C'est ma mère qui la première, aurait commencé à raconter tante Claire.

- Elle est la première amie que j'aie eue à Marseille. Avec Mireille. C'est chez elle que j'ai vécu mes trois premières nuits de France et après, sa maison, ça a toujours été un peu ma maison. C'était si bien. Elle m'a accueillie, abritée, quand je me sentais si perdue. Oui, c'est ça, chez elle, je me sentais protégée...

Les larmes n'auraient pas pu ne pas couler le long des joues de ma mère et j'espère qu'Angela aurait eu un mouchoir à lui tendre.

- Moi, la première fois que je l'ai vue, c'est Esther qui m'avait envoyée lui apporter de la laine.

- Quelle couleur ?

- Je ne sais plus, bleue je crois.

- Tu tricotes, aussi ?

- Pas comme elle.

- Je t'ai vue jeter ta pelote jaune dans la tombe, tu sais ?

- Je crois que de toutes les personnes que j'aie connues en France, elle est la seule qui m'ait parlé d'une voix douce

sans rien attendre de moi. Tu vois ce que je veux dire ?

- Oui, je crois. Elle ne posait pas de questions, tante Claire, juste elle te disait, raconte, et tu te retrouvais à vider ton sac en pleurant pendant qu'elle te servait des biscottes sucrées.

Angela regarda Colette avec étonnement.

- Tu vidais ton sac en pleurant, toi ?
- La vie n'est jamais simple.
- Mais tu es heureuse avec Roger ?
- Oui, bien sûr.
- Et pourtant tu pleures ?
- Parfois. Comme tout le monde...
- Merde. Il n'y a pas d'issue alors...

Angela porta son regard sur la route tandis que le soleil projetait ses rayons obliques sur l'horizon.

- Tu dis quoi, toi, c'est quoi, cette montagne, là ?
- Aucune idée. Mais qu'est-ce que c'est beau...

Voilà. De conversation douce en conversation douce, elles auraient pu apprendre à se connaître un peu.

- C'est sympa de parcourir une ancienne voie romaine

avec une authentique italienne.

- Ta voiture est italienne ?

- Mais non, c'est toi l'italienne ! Tu viens d'où au fait, en Italie ?

- De Toscane. D'un village qui s'appelle Vinci.

- Vinci... Comme Léonard de Vinci ?

- Comme Léonard de Vinci... C'est fou, quand même le nombre d'Italiens qui viennent mourir en France.

Colette lui jeta un regard en coin.

- Oui, mais toi, tu n'es pas venue mourir, tu es venue vivre.

- Lui aussi.

- Dis, pourquoi tu as quitté Vinci ?

- Pour un homme.

Angela ouvrait le vide-poche.

- Tu as quoi, là-dedans ? C'est quoi, ça ?

- Un cadeau de ma mère.

- Ta mère t'offre des livres ?

- Ce n'est pas n'importe quel livre.

- Je peux lire ?

- Bien sûr.

Angela lut. « Victor Hugo. Les feuilles d'automne...
Les chants du crépuscule... Paris. 1858. »

- Les chants du crépuscule... Quand le soleil va se coucher. Ah oui, ça, c'est sûr que ce n'est pas n'importe quel livre. Attends... « il y aura toujours des enfants, des mères, des jeunes filles, des vieillards, des hommes enfin, qui aimeront, qui se réjouiront, qui souffriront. C'est à eux que va la poésie. Les révolutions, ces glorieux changements d'âge de l'humanité, les révolutions transforment tout, excepté le cœur humain. »

Angela marqua un arrêt. Puis sentant sur elle le regard de Colette, elle reprit : « Le cœur humain est comme la terre; on peut semer, on peut planter, on peut bâtir ce qu'on veut à sa surface; mais il n'en continuera pas moins à produire ses verdure, ses fleurs, ses fruits naturels; mais jamais pioches ni sondes ne le troubleront à de certaines profondeurs; mais, de même qu'elle sera toujours la terre, il sera toujours le cœur humain : la base de l'art, comme elle, de la nature. Pour que l'art fût détruit, il faudrait donc commencer par détruire le cœur humain. »

Angela ferma le livre et se détourna vers la fenêtre où le soleil continuait sa descente douce.

Elles roulèrent pendant un moment en silence.

- Tu vois, dit Colette, chez toi c'était Léonard de Vinci, chez moi c'était Victor Hugo. On est belles, non ?

- Bellissima, dit Angela en regardant Colette sans sourire.

- Tu ne crois pas que l'art est mort ?

- Bien sûr que non. Lis un poème et tu verras.

- Lequel ?

- Celui que tu veux. Un chant de crépuscule au crépuscule.

Avec un petit soupir, Angela rouvrit le livre. Elle lut :

« Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte... »

On dirait de la musique...

- Victor Hugo, c'est toute mon enfance.

- C'était où ?

- Au Maroc, à Fès. La perle de l'islam. Toi, tu es née à Vinci ?

- Non. « ... et du premier consul, déjà, par maint endroit,

Le front de l'empereur brisait le masque étroit.

Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,

Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Si débile qu'il fût, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou, ployé comme un faible roseau,
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. »

- Regarde, nous arrivons en Avignon. On s'arrête?
- Mon fils quand il est né, il n'était pas chétif.

Angela coula un regard vers le jeune homme endormi comme un enfant à l'arrière. Roulons encore. Laissons-le dormir un peu et je prendrai le relais à Orange, tu veux bien ?

- D'accord, on continue jusqu'à Orange, où la Terre est si bleue. Ton fils, il est né où ? A Marseille ?

Mais Angela s'était déjà replongée dans le livre :

« Ô l'amour d'une mère ! – amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !

Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier ! »

Le dernier vers, Colette l'avait chanté avec elle avec ravissement.

- Tu connais ces poèmes par cœur ?

- Ma mère nous les récite depuis qu'on est enfant. Ça et La Fontaine. Tu es comme le Petit Prince, tu sais ?

- Pourquoi ?

- Tu questionnes, mais ne réponds pas aux questions qu'on te pose.

« Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier » C'est toute mon enfance aussi, avec Rosemonde Gérard et son « ... chaque jour je t'aime davantage, aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain ». Quelle chance nous avons eue quand j'y pense, de grandir envers et contre tout en poésie et en musique ...

Je sais que si elles s'étaient rencontrées, c'est en poésie et en musique que mes charmantes auraient questionné le souvenir. Angela aurait pu poser sur mon père des questions auxquelles ma mère n'avait pas les réponses, une belle occasion d'exposer l'extraordinaire théorie familiale, une autre, du je ne

veux pas savoir alors je ne demande pas, et Angela, en racontant son histoire aurait apporté des réponses à toutes ces questions que ma mère n'osait pas poser. Quelque chose comme ça. Du doux, du chaud, de l'intéressant.

Ou alors : Angela n'aurait pas posé sur mon père des questions pour lesquelles ma mère avait des réponses, victime de l'extraordinaire théorie familiale du tu ne demandes pas, alors je vais te raconter quand même, et Angela n'aurait sûrement pas évoqué son histoire, parce qu'à l'époque, ces histoires-là ne se transmettaient pas.

*Soit. Mais alors, quoi ? Alors, il me faut de l'action. Il faut qu'il se passe quelque chose. Quelque chose de tendre, tant qu'à faire. Elles pourraient trouver je ne sais pas moi, un chaton, mais ma mère avait une sainte horreur des chats, ou un jeune oiseau blessé, mais celui-là dort déjà sur la banquette arrière ! Ou bien tomber sur un objet insolite, un livre, une image, un bijou. A moins qu'elles ne prennent un auto-stoppeur, comme dans *Thelma et Louise*.*

En attendant d'avoir l'illumination, je peaufine les dialogues dans ma tête. C'est alors que le téléphone sonne. C'est ma toute petite. Notre Dame est en

flammes. Moi qui voulais de l'action... Pourquoi diable Notre-Dame de Victor Hugo flambe-t-elle aujourd'hui ? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

- Excuse-moi... Questionne et si je peux, je répondrai.
 - Qu'est-ce que ça veut dire Anja ?
 - Ça veut dire Angela. C'est madame Clara qui m'appelait Anja. Madame Clara et toi.
 - Je ne savais pas. Tu préfères que je t'appelle Angela ?
 - Non.
 - Et Mona Lisa, c'est qui ? C'est ta cousine ?
 - Mais bien sûr que non. Mona Lisa, c'est la Joconde.
- Le tableau.
- La Joconde, la Joconde ?
 - Mais oui, la Joconde de Leonardo da Vinci.
 - Mais tu m'as dit que ton fils était avec Mona Lisa...

Angela avait soupiré très fort.

- Je vais te raconter.

Et elle aurait raconté la sœur de sa mère, la zia Carolina, cette femme sévère comme une peinture avec ses cheveux aussi noirs que sa robe et ses mains magnifiques aux doigts

très fins et très longs chez qui elle avait grandi. Après. De Sant'Anna, bien sûr, elle ne dit rien. De toute façon, qu'aurait-elle pu en dire ? C'est sa vie qu'on raconte, pas sa mort.

Non. Elle parla de sa deuxième vie, de celle qui avait commencé à Vinci, chez sa tante et son mari, l'oncle Guiseppe, lo zio, comme disent les Italiens, dont la famille avait des vignes sur la colline du Chianti. Comment zio Guiseppe s'était mis en tête qu'il était un descendant du grand Leonardo da Vinci sous prétexte qu'il était né comme lui à Anchiano et qu'il avait trouvé à la ferme des notes étranges écrites à l'envers.

- Alors, toute mon enfance, j'ai entendu parler de Leonardo, comme si c'était quelqu'un de ma famille. Ça faisait du bien de penser à cet artiste extraordinaire, sans mon oncle, je serai peut-être devenue folle, mais grâce à lui, j'ai repris pied. C'était un grand homme, tu sais, qui voulait tout savoir et a étudié tout ce qu'il était possible d'étudier.

- Ton oncle ?

- Non, Léonard de Vinci, comme vous dites, vous les Français. Dès que lo zio Giuseppe avait une minute, il

furetait à la recherche de traces, de notes, de signes. Il a écumé toutes les granges, tous les greniers de la région, les voisins l'aimaient bien, je crois, il avait réussi à monter une équipe de chercheurs comme lui et c'étaient de grands conciliabules. Et lui ramassait de vieilles pierres en disant, Leonardo a marché sur cette pierre, il a dormi sur celle-là, et celle-là, il l'a jetée sur les idiots qui ne le laissent pas travailler à son aise. Laisse ces enfants tranquilles, pestait ma tante. Mais nous, nous adorions que mon oncle fasse ça, même s'il était un peu fou. Enfin, pour nous, c'est le monde qui était fou, et lui, il était le moins fou de tous les fous. Sa folie à lui, elle était belle, elle était bonne, elle était douce. Elle nous aidait à vivre. Il nous installait dans la grange, tous alignés dans le foin et il nous disait, écoutez bien, je vais vous raconter Leonardo et il nous racontait comment Leonardo était le plus bel enfant du monde et comment il avait une idée géniale par minute. Je me souviens, il disait, ne laisse jamais la boue recouvrir ton trésor. Et même si elle le recouvre, n'oublie jamais qu'il est dessous.

- Mais Anja, c'est extraordinaire, ce que tu racontes. Et alors, il a fait quoi ?

- Leonardo ?

- Mais non, Guiseppe, ton oncle !

- Ah. Lo zio. Avec sa bande, ils s'étaient mis en tête d'ouvrir une espèce de mémorial, un genre de musée. Il rêvait de ramener la Joconde à Vinci.

- Mais c'était quand, ça ?

- Depuis toujours je crois. Il a continué pendant la guerre et après la guerre évidemment. Leonardo da Vinci l'a tenu hors de la folie et du temps. Lo zio Giuseppe... Bon. Il n'a pas ramené la Joconde à Vinci, bien sûr. Il m'a juste ramenée moi... Et moi, je suis partie quand j'ai rencontré Tony...

Elle eut un petit sourire avant de continuer.

- Mais il a ouvert son musée.

- Non ?

- Si ! Le Musée Leonardiano di Vinci.

- Ton oncle sait que tu es là ?

- Personne ne sait où je suis. A part ma cousine.

Deux heures après avoir quitté Marseille, la petite voiture bleue arrivait à Orange.

- Orange. On va s'arrêter un peu pour se dégourdir les jambes...

- On fait quoi avec Pascal, alors, on le réveille ?

C'est bien, je crois. J'ai l'impression de les entendre. J'aime l'idée d'avoir assis dans cette voiture une descendante de Léonard de Vinci, descendante spirituelle, intelligence et sfumato, à côté de ma petite mère qui chantait si bien la poésie romantique et qui peut ici, c'est le cas de le dire, réciter son cher Victor Hugo au kilomètre...

Synchronicité encore. J'ai un peu fureté à droite à gauche pour glaner des informations intéressantes sur Leonardo da Vinci et je découvre que le monde en ébullition se prépare à célébrer dignement les 500 ans de sa mort avec au centre une question fondamentale : était-il italien ou français ? Ça semble idiot, et pourtant, la question est bonne. A-t-on la nationalité de notre pays de naissance ou du pays où nous choisissons de vivre ? Où nous choisissons de mourir ? En d'autres termes, nos choix peuvent-ils prendre le pas sur les hasards qui nous gouvernent ?

Leur petite pause les avait tous requinqués. Ils avaient mangé un sandwich, bu un café et Colette avait accepté avec grâce la cigarette que lui avait proposé Angela.

- Je ne fume presque jamais, tu sais. En fait, je ne fumais qu'avec tante Claire.

« J'aimais bien cette façon qu'elle avait de tenir son fume-cigarette », dit Pascal d'une voix encore ensommeillée en regardant sa fumée s'envoler en volutes tranquilles dans le couchant. « C'était une grande dame, madame Clara. »

- Oui, une grande dame.

Il sourit. « Avec sa mèche blanche et son chignon. »

- Oui...

- Qu'est-ce qui lui était arrivé au juste ?

- Elle a été malade.

- Je parlais de son histoire.

- C'est une histoire triste. Son mari et son fils ont été déportés.

- On les a emmenés où ?

- Je n'en sais rien, en Allemagne, j'imagine. On est venu les lui prendre une nuit, personne n'a compris pourquoi. Je sais juste qu'elle les a attendus longtemps avant de comprendre qu'ils ne rentreraient pas. C'est horrible.

- Pourquoi... mais c'est parce qu'ils étaient juifs !
- Et tu trouves que c'est une raison valable, toi ?
- ... euh... non... bien sûr... Mais alors pourquoi ?
- Oui, pourquoi ?

La candeur de ma mère a toujours été désarmante. Il n'y a aucune raison qu'elle l'ait été moins face à ces deux-là.

- Pour dire la vérité, je n'en sais pas plus, avoua Colette. Je n'ai jamais posé aucune question, j'aurais eu trop peur de raviver la douleur, tu comprends ? C'est Mireille qui m'a un peu expliqué.

- Mais Mireille était toute petite aussi, non ?
- Oui, ils étaient tout petits, elle et Roger.
- Quelle misère...
- On y va ?

Ils étaient remontés en voiture.

D'un commun accord, ils avaient décidé de se relayer pour conduire et Angela avait pris le volant tandis que le

bleu d'une nuit toute neuve scintillée d'étoiles descendait sur le rose de la plaine. Les kilomètres avaient continué à défiler de platane en platane jusqu'à Montélimar, puis Valence où Pascal avait pris la place du conducteur. Le temps était doux encore. Colette, installée à l'avant, avait allumé la radio et ils avaient chanté. Procol Harum, Rain for tears de Demis Roussos du temps où il était Aphrodite's child, Joe Dassin. « Mes amis, je dois m'en aller, je n'ai plus qu'à jeter les clés, car elle m'attend depuis que je suis né, l'Amérique... »

- Elle nous va vraiment bien, cette chanson, je trouve, remarqua Angela. On est tous partis de chez nous, on a tous jeté la clé.

- Je ne sais pas. Je n'ai pas l'impression d'avoir jeté de clé, moi J'en aurais plutôt rajouté d'autres au trousseau. Et mon Amérique, c'était la France, Marseille... où Roger m'attendait. Où ma famille un jour va me rejoindre.

Elle se tourna vers le siège arrière : Tu as jeté ta clé, toi, Anja ? Et Angela répondit avec entrain : Gainsbourg, j'adore, tu peux mettre la musique un peu plus fort ?

"Je cherche en vain la porte exacte
Je cherche en vain le mot exit..."
Et tous de reprendre en chœur
"Je t'aime et je crains
De m'égarer
Et je sème des grains
De pavot sur les pavés de l'anamour"

- Ce Gainsbourg est un génie, affirma Pascal en passant la quatrième.

- Grâce à lui surtout, on ne saura jamais si Anja a perdu des clés en chemin, sourit Colette. Toi Pascal, tu as jeté ta clé ?

- Moi, je crois n'avoir jamais eu aucune clé. Aucune porte non plus, quand j'y pense. Ça simplifie l'histoire.

- Je vais lire un peu de Victor Hugo, dit Colette avec douceur en allumant le plafonnier.

- Vous récitez du Victor Hugo ? J'ai vraiment bien fait de venir avec vous.

- J'ai un livre, attends, je vais te montrer, oh, ça, c'est magnifique, écoute,

« Souvent, quand mon esprit riche en métamorphoses,
Flotte et roule endormi sur l'océan des choses... »

Mais Pascal l'interrompt.

- Attendez, regardez là, qu'est-ce que c'est ?

- Où ça ?

- Je m'arrête, ok ?

Déjà, il avait ralenti avant d'engager la voiture sur un petit chemin de terre qui s'enfonçait dans un petit bois. Entre chien et loup, le monde entier était bleu.

- Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne te sens pas bien ?

- Si. Mais j'ai vu quelque chose dans les phares, sur la route. Attendez. Je reviens tout de suite.

Il sortit en courant de la voiture qu'il avait arrêtée sur un petit terre-plein et s'élança dans les herbes longeant la route qu'il venait de tracer. Les deux jeunes femmes le virent avec étonnement ramasser précautionneusement sur l'asphalte quelque chose qui ressemblait à une pierre avant de revenir vers elles.

- Tu nous as fait nous arrêter pour une pierre ?

Pascal se réinstalla au volant, après avoir posé son trophée sur les genoux de Colette interdite.

- Ce n'est pas une pierre. Regarde comme elle est belle ! Elle aurait pu se faire écraser. Qu'est-ce qu'elle

faisait là ?

Colette prit entre ses mains la petite tortue prudemment blottie derrière sa carapace et la plaça sous le plafonnier.

- Tu l'as sauvée. Regardez, la voilà qui sort sa tête pour nous voir. Bonjour la tortue. ... Je me demande ce qu'elle doit penser. Pauvre petite...

- Elle doit penser, pauvres humains tout nus qui n'ont pas de carapace où se cacher, dit Pascal.

- Si elle savait, soupira Angela. Bon, on peut repartir maintenant ?

- Bien sûr. C'est reparti.

Colette avait improvisé pour la petite tortue un nid avec un torchon plié sur ses genoux qu'elle avait recouvert de son foulard fleuri.

- Elle est bien, là.

"Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.

Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point

Si tôt que moi ce but. Si tôt ? Êtes-vous sage ?

Repartit l'Animal léger.

Ma Commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait."

- Quatre grains de quoi ?

- D'ellébore, tu as bien entendu. Le lièvre et la tortue,
Jean de La Fontaine.

- Tu peux réciter La Fontaine par cœur, toi !

- Et ce n'est pas fini. C'était comment déjà... Attends.
Elle ferma les yeux pour se concentrer mieux et c'était
comme si les mots défilaient dans sa tête tandis que son
sourire s'élargissait au fil des rimes.

- "Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la Tortue

Aller son train de Sénateur.

Elle part, elle s'évertue ;

Elle se hâte avec lenteur."

C'est beau, non ?

- J'adore. Et à la fin, elle gagne.

- "À la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit

Furent vains : la Tortue arriva la première.
Eh bien, lui cria-t-elle, n'avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison"
Jean de La Fontaine.

- Parce que tu vois, la tortue, elle n'a peut-être ni clé, ni porte, mais cela ne l'empêche pas d'avoir une maison...

De poème en chanson, le voyage aurait ainsi continué. Pont de l'Isère, Demain, dès l'aube, Tain l'Ermitage. Le col de la République. Perrette et le pot au lait. A Lyon, ils auraient marqué une nouvelle pause, Colette se serait réinstallée au volant et Pascal aurait pris place à ses côtés. Il se serait emparé du livre.

- Bon, à mon tour. Je lis quoi, maintenant ?

- Je vais te montrer, aurait dit Colette.

Pendant qu'elle aurait feuilleté le recueil, Pascal aurait jeté un regard à Angela sur la banquette arrière.

- Dis, qu'est-ce que tu as voulu dire tout à l'heure ?

- Quand ?

- Quand j'ai dit que la tortue devait nous plaindre de ne pas avoir où nous cacher, tu as dit « Si elle savait... ».

Qu'est-ce que tu voulais dire ?

- Rien.

- Mon mari Roger a été caché pendant la guerre, intervint Colette en donnant le livre ouvert à Pascal avant d'allumer son clignotant pour reprendre la route.

- Il a été caché où ?

- Lavoûte-Chilhac. En Haute-Loire. Après la mort de sa mère, son père l'a conduit chez des paysans là-bas, qui l'ont gardé. Il était tout petit et on lui avait bien recommandé de ne jamais dire qu'il était juif. Il récitait ses prières chrétiennes tous les soirs et il ne laissait jamais sa paysanne le laver. Mais elle a dû comprendre et elle a voulu l'adopter après la guerre. Direction Moulins, c'est parti.

- Moi, personne n'a jamais pu me faire réciter aucune prière, dit Angela. Je vais dormir un peu, ça va ?

- Il m'a emmenée voir ses paysans le mois dernier, ajouta ma mère en lui jetant un regard dans le rétroviseur.

- Comment ça, il t'a emmenée les voir ? demanda Pascal en levant les yeux de son livre.

- Avec son frère Sylvain, nous sommes retournés à

Lavoûte-Chilhac un dimanche. Nous sommes arrivés un jour d'enterrement, tout le monde était au cimetière. C'était affreusement gênant.

- Qui était mort ?

- Le père d'une jeune fille que Sylvain avait connue.

- Mais vous y êtes retournés pour quoi faire ?

Là, c'est Angela qui aurait parlé. Elle, qui n'aurait eu de cesse de mettre des kilomètres entre elle et ses souvenirs d'enfance, je me dis bien qu'elle n'aurait pas compris qu'on retourne de son plein gré sur le lieu de ses souffrances. Moi-même, je ne comprends pas toujours ce besoin.

- Comment pour quoi faire ? Mais pour revoir ces gens qui se sont occupés d'eux et leur ont sauvé la vie, pour les remercier.

- Je vais dormir, répéta Angela.

- Bien sûr et pour te bercer, Pascal va te lire mon poème préféré. Je t'ai ouvert le livre à la bonne page, Pascal. Tu veux bien ?

- Bien sûr. "Lorsque l'enfant paraît", c'est ça ?

- "Le cercle de famille applaudit à grands cris". Oui.

- "... le cercle de famille

Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille

Fait briller tous les yeux,

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,

Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,

Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre

Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre

Les chaises se toucher,

Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.

On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère

Tremble à le voir marcher."

- J'adore ce poème.

- Je n'en reviens pas que tu connaisses tous ces poèmes
par cœur.

Il sauta quelques strophes. « Voyons voir comment ça
finit... Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.

Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on
marche;

Vos ailes sont d'azur.

Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.

Double virginité ! corps où rien n'est immonde,

Âme où rien n'est impur !"

Un petit silence suivit la lecture.

- C'est le genre de poème que ma mère n'a jamais dû lire, remarqua Pascal.

- Qu'est-ce que tu en sais ?

- Oh, tu peux me croire, je t'assure. Et je suis là avec deux mères magnifiques pendant que la mienne m'a foutu dehors. C'est quand même bizarre, la vie.

- Quelle mère peut mettre son fils dehors ?

- Moi... je ne t'aurais... certainement pas... foutu dehors, murmura Angela.

- Tu n'en sais rien.

- Si... je sais...

Ils roulèrent ainsi jusqu'à Lapalisse. Puis, changèrent à nouveau de place sous une pancarte qui indiquait "château" et Colette passa derrière.

"Vous savez que ce pauvre Marquis n'a jamais énoncé aucune vérité ridicule ? Ce sont ses soldats qui lui ont écrit une chanson pleine de respect et d'admiration pour son courage après qu'il soit mort sur le champ de bataille et qui

disait, la chanson, un quart d'heure avant sa mort, il était encore vivant. Pauvre Marquis."

- Regarde, petite Colette s'est endormie.

- Comment tu l'as connue ?

- Nous nous sommes croisées un jour chez Madame Clara.

- Elle connaît tant de poèmes et elle a l'air si douce...

- Je m'étais cachée dans l'escalier et je n'avais pas osé lui parler. Et puis, nous nous sommes retrouvées... après.

La radio égrenait les premières mesures grecques d'une chanson du beau Moustaki...

"Avec ma gueule de métèque,
de juif errant, de pâtre grec
et mes cheveux aux quatre vents..."

- Si tous les Juifs sont des anges comme ces deux-là, alors, nous allons être maudits jusqu'à la fin des temps pour ce que nous leur avons fait, tu ne crois pas ?

"Avec mes yeux tout délavés
qui me donnaient l'air de rêver
moi qui ne rêve plus souvent..."

- Quoi ce que nous leur avons fait ? Je n'ai rien fait, moi.

"Avec mes mains de maraudeur,
de musicien et de rôdeur
qui ont pillé tant de jardins..."

- Tu sais très bien ce que je veux dire. Moi non plus, je n'ai rien fait personnellement. Je n'étais même pas né. Mais quand même, parfois, je me dis que ça fait beaucoup et depuis longtemps. Il y en a peut-être qui méritent, mais des comme madame Clara, j'en connais pas beaucoup qui étaient dignes de lui baiser les pieds.

"Avec ma bouche qui a bu,
qui a embrassé et mordu
sans jamais assouvir sa faim..."

- M'entraîne pas sur ce terrain là. A l'école du malheur, il n'y a que de bons élèves.

- Et chacun porte sa croix, on sait. Mais la première était quand même pour eux.

- Quelle première ?

- La première croix. Jésus de Nazareth, roi des Juifs, ça te dit quelque chose ?

- Oh, tu sais, moi, Jésus...

"Avec mon coeur qui a su faire
Souffrir autant qu'il a souffert
Sans pour cela faire d'histoires..."

- Tu n'as jamais pensé qu'on était tous un peu juifs ?

- Non.

"Avec mon âme qui n'a plus
la moindre chance de salut
pour éviter le purgatoire"

- Pourquoi tu veux tellement venir à Paris, toi ?

- Je veux monter sur la Tour Eiffel.

- C'est une bonne raison, ma foi.

- On devrait toujours chercher à monter le plus haut possible, je trouve.

- Oui.

"Et nous ferons de chaque jour
Toute une éternité d'amour
Où nous vivrons à en mourir"

Ainsi de suite. En se relayant, parlant, chantant, échangeant et dormant à tour de rôle, en s'arrêtant quelquefois pour boire, aller aux toilettes, se dégourdir les jambes, les trois orphelins de tante Claire auraient ainsi traversé la nuit en compagnie de leur petite tortue.

Ils auraient rejoint Nevers quand le ciel aurait commencé à se teinter de rose, le soleil se serait levé

comme ils seraient arrivés sur Briare et ils auraient pris à Fontainebleau un café, le nième de la nuit, mais le premier d'un matin tout neuf. A quelque chose comme sept heures quinze, par la porte d'Italie, ils seraient entrés dans Paris.

Angela aurait eu les yeux brillants, de fatigue et d'appréhension aussi sans doute à l'idée de serrer son fils dans ses bras pour s'en séparer encore, et Pascal et Colette l'auraient laissée monter seule chez la cousine, rue Bastille attendant que, de la fenêtre, elle leur fasse signe de venir la rejoindre, radieuse, l'enfant accroché à son cou.

Juste avant de monter, elle se serait retournée pour leur glisser très vite, au fait, je ne vous ai pas dit, mais il ne sait pas que je suis sa mère. Il pense qu'il est le fils de ma cousine et que je suis sa marraine. Les laissant interdits et consternés.

- Angela mia. A une minute près, il était parti pour l'école, tu sais, avait dit sa cousine en la serrant dans ses bras.

- Je ne veux pas aller à l'école, je veux rester avec Angela, avait prié l'enfant.

- Tu peux ? avait demandé la cousine.

- Je ne suis venue que pour lui, avait murmuré Angela en embrassant le petit garçon dans le cou. Je sais que ce

n'est pas sérieux d'arriver comme ça sans prévenir, excuse-moi.

- Oh, ça ira, c'est un bon élève. Tu ne peux vraiment rester que deux jours ?

- Oui, et c'est déjà extraordinaire.

Et après que les deux autres l'eurent rejointe, sans lâcher son fils...

- Ma présence ici, nous la devons à cet ange, là, et elle indiqua Colette. Puis, se retournant vers sa cousine, elle demanda encore : Tu es sûre que tu ne peux pas te libérer pour venir avec nous ?

- Bien sûr que oui, j'en suis sûre. Vous allez faire quoi ? Vous voulez rester ici tranquilles ?

- Nous n'allons certainement pas rester tranquilles, intervint Pascal. Nous allons jouer les touristes.

- Mona Lisa et la Tour Eiffel. C'est le programme.

- Leonardo, évidemment. Au moins, tout ça reste en famille. Tonino, mon chéri, sourit la cousine, profite bien de ta marraine. Je file.

- Merci Maman.

Voilà, c'est ça. Ils seraient arrivés à Paris et juste avant de monter chez sa cousine, elle leur aurait dit qu'il ne savait pas qu'il était son fils, qu'elle le lui cachait pour qu'il ne grandisse pas avec cette sensation affreuse que sa mère avait mieux à faire ailleurs, et d'un intelligent accord, sa cousine lui aurait offert le rôle magique de la marraine fée que toujours on espère et qui toujours est une bonne surprise.

Mais bon, les deux autres n'auraient pas compris tout de suite, pas après Victor Hugo et la tortue, la tortue, tiens, il n'allait pas falloir oublier de l'installer, celle-ci, chez la cousine, sur le petit balcon peut-être, avec une belle ration de feuilles de salade bien vertes et bien croquantes.

Ma mère et Pascal n'auraient pas compris mais ils auraient eu le temps d'y penser un peu quand elle les aurait plantés là pour monter la première, et du coup, lorsqu'elle leur aurait fait signe de la rejoindre, de la voir si belle avec son fils dans les bras, ils auraient oublié leur stupeur et consternation mêlées et c'est tout à fait gaiement qu'ils auraient fait connaissance avec la jolie cousine italienne avant de partir en chœur avec l'enfant en expédition pour le Louvre, oui, comme ça, direct, un peu ivres de fatigues après la nuit

de route, mais ivres de plaisir aussi parce que la seule vue de Paris enivre tous les cœurs, et dans le plus beau musée du monde, ils auraient vu la victoire de Samothrace, la Vénus de Milo, le plafond aux oiseaux de Georges Braque dans la salle étrusque et bien entendu la Joconde, et en se campant devant, Pascal aurait eu la réaction qu'il faut avoir en s'exclamant mi-amusé, mi-déçu, "mais, elle est toute petite !" et Angela aurait ri, "le plaisir n'est total face à Mona Lisa que s'il y a quelqu'un pour dire ça !".

Après quoi ils seraient allés escalader la Tour Eiffel, ils auraient longé la Seine en dansant du Louvre jusqu'à la tour et ça faisait une sacrée trotte, mais Pascal ne voulait plus entendre parler de voiture de la journée, et la tour, ils y seraient montés à pied aussi, parce que Pascal y aurait tenu absolument, c'est vrai quoi, il faut avoir vu Paris à travers les arabesques de métal de la Tour, c'est un enchantement, et ils auraient regardé avec émerveillement la cité se découper en volutes douces au fur et à mesure de leur ascension et le petit Tonino aurait été tout à fait ravi de vivre ça avec sa mère, oups, avec sa marraine et avec ses amis.

Tonino : C'est encore haut ?

Angela : Hey, garçon, c'est toi qui as voulu monter à pied !

Tonino : Ce n'est pas moi, c'est Pascal.

Angela : C'est vrai, mais tu étais d'accord.

Tonino : Pourquoi tu viens pas habiter avec nous ?

Quelques marches au dessus, Pascal se retourna.

- 612, 613, qu'est-ce qui se passe en bas ? 614.

Colette : Je ne comprends même pas comment tu arrives encore à compter.

Pascal : 617, 618, 619, 620. Faisons une pause ok ?

Colette : Oh oui.

Pascal : Allez, courage.

Colette : Quelle merveille, cette tour, on dirait de la dentelle.

Angela : Moi aussi je suis trop fatiguée pour compter. Tu es sur quelle marche, Pascal ?

Pascal : La six-cent-vingtième.

Angela : Mamma mia. Et il en reste combien ?

Pascal : C'est Tonino qui va nous le dire.

Tonino (regardant Angela) : Pourquoi tu viens pas

habiter avec nous ?

Pascal : Tonino ! Combien de marches ?

Colette : 674 marches moins 620...

L'enfant s'était assis et son petit visage grave exprimait la plus intense des réflexions.

- 52 ?

- Tonino !!

- Non !! Je voulais dire 54. On a une chambre pour toi, tu sais ?

- Bravo, oui mon grand. Il nous reste 54 marches pour arriver au deuxième étage. De là, je te promets, pour te récompenser de ton courage et de ta belle soustraction, je t'offre un tour de lunette astronomique, tu permets Angela ?

- Mais bien sûr. Moi aussi, je veux voir Paris de la lunette.

- Pendant qu'Angela réfléchit à comment elle va répondre à ta question mon chéri, dit ma mère en ouvrant son panier, confortablement installée sur sa petite marche, je propose un petit goûter là, sous le ciel parisien en dentelle.

- Quoi, dans l'escalier ? s'exclama Pascal. Nous goûterons à l'étage. Plus que 54 marches.

- Pourquoi attendre ? Nous goûterons ici ET dans 54 marches ! Qui veut une brioche ?

- Moi j'aurais bien pris un biscocho trempé dans un petit café...

- Ferme les yeux et imagine. Tout ce que tu aimeras à partir d'aujourd'hui aura le goût sucré des biscochos.

- Quoi ? sursauta Tonino qui s'était blotti contre ma mère, la bouche pleine de sa brioche au sucre. Même les épinards ?

- Même les épinards.

- Même le chocolat ?

- Même le chocolat.

- C'est quoi, un biscocho ?

- Ce sont les biscottes de Tante Claire.

- C'est qui Tante Claire ?

- Une qu'on aime.

- Je veux un biscocho.

- Je t'en ferai mon chéri, promis.

Et, sortant avec son joli sourire du panier un thermos, pour ce qui est du café...

- Colette. Tu es un ange du ciel.

L'ange remplissait ses tasses, en tendait une à Pascal qui avait fini par s'asseoir sur sa marche.

- Merci. Moi aussi, je veux des biscochos.

- Tu en auras aussi, c'est promis.

- Oui, mais ça n'aura plus jamais le même goût...

Le fait est qu'il faut de la détermination pour gravir ces 674 marches avant d'accéder au 2ème étage de la tour par le pilier sud. Je le sais parce que je l'ai fait certaine fois avec deux jeunes enfants, mon petit sportif de 5 ans prétendant être pris aux bras, pendant que sa petite sœur de 2 ans s'y refusait absolument.

Je ne peux pas évoquer le moucharabieh de métal sur le bleu du ciel sans que mon cœur déborde de tendresse en pensant à eux.

- Tu sais mon chéri, reprit ma mère, si Angela ne vient pas vivre avec vous, c'est que ce n'est pas si facile. Et je sais de quoi je parle. C'est difficile de changer de pays, de

ville, de rue. C'est même parfois difficile de changer de chambre.

- Mais non c'est pas difficile. On s'occupera bien d'elle. Tu as changé de chambre, toi ?

- De chambre, de rue, de ville. Et même de pays ! J'ai rencontré une nouvelle famille et je me suis fait de nouveaux amis.

- Moi, je veux pas changer de famille. Juste je voudrais qu'Angela vienne vivre avec nous.

- Tu crois que ton papa serait d'accord ?

- J'ai pas de Papa. Juste Maman. Et elle aussi aimerait qu'Angela vive avec nous. Je le sais, elle me l'a dit.

- Angela ? C'est vrai ?

- Quoi, c'est vrai ? Et je ferai quoi, à Paris ? Je ne peux quand même pas arriver comme ça avec ma petite valise.

- Et pourquoi pas ? Qu'est-ce qui te retient à Marseille ? risqua Pascal.

Il ajouta doucement : Tu pourrais trouver du travail...

- Qu'est-ce que tu veux dire exactement ?

- Je veux dire un travail. Qu'est-ce qui t'intéresse ?

- Je ne sais pas. Dommage que la place soit prise, parce

que j'aurais pu faire Mona Lisa au Louvre. Je me serais assise et j'aurais souri tristement toute la journée. Ça, ça m'aurait plu.

- Arrête. Tu peux sûrement trouver quelque chose d'intéressant.

- Quoi ? Joconde, c'est pas intéressant ?

- Allez, plus que 54 marches.

Colette avait remis son thermos et ce qui restait de son paquet de brioches dans le panier et ils avaient repris l'ascension.

54 marches plus haut, ils débouchaient sur le deuxième étage de la tour Eiffel, à 115 mètres au-dessus du sol.

A leurs pieds, immense et minuscule, la ville s'étirait nonchalamment dans la brume.

- Viens, Tonino, on va essayer de trouver ta maison, logiquement, ce doit être par-là, tu vois l'Arc de Triomphe là, ça, c'est l'obélisque de la Concorde, ça, ce doit être le petit génie de la Bastille et donc, ta maison doit être quelque part par là.

Pascal fouillait dans ses poches, il en sortit quelques pièces, en glissa une dans la lunette, viens voir. Tu devrais

reconnaître ton balcon parce qu'il y a une tortue dessus.

- Tu es idiot, souris Angela, laisse-moi voir. Oui, je crois que je la vois.

- La tortue ?

- Mais non, la maison. Viens voir, Tonino... Tonino ?

Colette tourna la tête vers elle.

- Où est Tonino ?

- Mais je ne comprends pas, il était près de moi. Je regardais Paris dans la lunette. Tonino ?

Pascal, qui s'était éloigné, revenait sur ses pas.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Tu sais où est Tonino ?

Pascal haussa les épaules.

- Il était là il y a une seconde. Il a dû aller aux toilettes, je vais le chercher.

Les jeunes femmes le suivirent tandis qu'il se dirigeait vers le centre de la plate-forme. Elles attendirent à la porte lorsqu'il entra dans l'espace réservé aux hommes, dont il sortit bientôt. Il n'y a personne là-dedans. Il n'est pas là. Un gardien se rapprochait d'eux. Vous avez un problème ?

- Non. Oui. Nous cherchons un jeune garçon. Il ne peut pas être très loin, il était avec nous là, tout de suite...

- Je vais vous aider à le chercher. Comment il s'appelle ?

- Antoine. Il porte un pull vert pâle sur un pantalon bleu marine. Je ne comprends pas. Tonino ?

- Ne vous inquiétez pas, nous allons le trouver.

Je me demande s'il n'a pas continué à monter, dit pensivement Pascal en se penchant dans l'escalier en colimaçon qui rejoignait le sommet de la tour. Il appela : Tonino ? Mais seul lui répondit l'écho métallique de quelques lointains grimpeurs. Le petit garçon en était-il ?

- Je vais voir, dit Pascal en s'engageant dans l'escalier.

- Ouh la, combien de marches ?, demanda Colette au gardien en se penchant à son tour dans la spirale vertigineuse.

- Moins de mille.

- Comment ça, moins de mille ?

- Neuf cent quatre-vingt-onze jusqu'au troisième étage.

- Mais nous allons mettre des heures pour monter !

- Sans compter que je vous le déconseille formellement, assura le gardien. C'est un escalier très abrupt et dangereux, non, suivez-moi, il est beaucoup plus probablement monté dans l'ascenseur, votre petit bonhomme. Ou descendu.

- Tu dis quoi, Angela, tu préfères monter ou descendre ?

- Ce sont les éternelles questions de toute ma vie...

- Je sais ce que nous allons faire, dit ma mère. Nous allons laisser Pascal monter, en plus, il en avait envie et nous deux, nous allons descendre. Elle se tourna vers le gardien, si notre petit Tonino remonte ou redescend par un autre ascenseur, Monsieur, je compte sur vous pour le garder auprès de vous ?

- Bien sûr ma petite dame, si je vois le petit Antoine, promis, je vous le garde au chaud.

Je suis absolument sûre que c'est exactement ce qu'aurait dit ma logique petite mère.

Nous avons donc Pascal qui continue l'ascension de la Tour Eiffel par un escalier en colimaçon qui n'existe plus

aujourd'hui ailleurs que dans les salles des ventes où de riches collectionneurs s'échangent ses historiques tronçons à prix d'or et ma mère et Angela qui ont pris l'ascenseur pour descendre, ce qui était la bonne idée car c'était exactement ce qu'avait fait le petit garçon quelques minutes avant elle.

- Ne t'inquiète pas, nous allons retrouver ton fils. Je vais appeler mon grand-père.

Angela avait regardé Colette un peu perdue.

- Comment ton grand-père ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Il vit à Paris ?

- Mais non. Aie confiance. Hniné Mossé m'aide toujours quand j'ai besoin de lui. Je vais l'appeler et il va retrouver ton fils.

- Hniné Mossé, s'il te plaît, aide-nous à retrouver Tonino, murmura-t-elle en fermant les yeux avant de prendre Angela par la main. Viens.

- Attends. Si on en est à invoquer les anges, moi, j'appelle madame Clara.

Hniné Mosse c'est Moïse le bien aimé. Ce grand-père vénéré avec lequel ma mère entretenait un rapport si

particulier. Ce saint homme dont toute la famille invoquait la mémoire à tout bout de champ, pour sauver la vie d'un malade, mais aussi pour retrouver des clés ou débloquer un ascenseur. Je me souviens que la fois de l'ascenseur, ma grand-mère Alice s'était emportée, vous ne trouvez pas que vous exagérez un peu là, mon père n'était tout de même pas mécanicien, environ 20 secondes avant que la cabine d'ascenseur ne redémarre miraculeusement au grand soulagement de ses passagers.

Rabbi Moïse de mémoire bénie a toujours répondu à toutes les prières de ma mère, sa petite chouchoutte espiègle qu'il chérissait tendrement.

Comment aurait-il pu ne pas répondre cette fois-là ? Je m'envole. Un vénéré rabbin du Maroc. Une petite âme douce de Turquie. Qui ne se sont jamais croisés sur terre. Quand, par la magie des alliances, ils sont de la même famille.

Les voici face à face entre deux nuages.

Par exemple, puis-je vous demander, Madame, ce que vous faites là ?

Bonjour, Monsieur le rabbin, vous connaissez notre petite khanoum, je présume ?

Elle est ma petite fille. Et vous, comment la connaissez-

vous ?

Elle a épousé le plus jeune fils de ma chère sœur.

Je vois, je vois. Vous connaissez aussi la jeune dame qui est avec elle ?

Oui, c'est une petite qui a eu bien du malheur.

Elles nous appellent, je crois. Aidons-les, voulez-vous ?

Je n'osais pas vous le proposer.

Après vous, chère Madame.

Inconscient des protections célestes qui se mettaient en route, le jeune Tonino, arrivé en bas de la tour, avait entrepris de refaire en sens inverse le trajet que le petit groupe venait de parcourir par les quais, direction le Louvre. C'était bien un peu loin, mais ça valait largement la peine, Angela voulait être Joconde, il allait lui rapporter la petite pancarte qu'il avait vue chez Mona Lisa.

Il s'en était brusquement souvenu, de cette petite pancarte, et elle intéresserait Angela, il en était sûr, ne racontait-elle pas toujours que Mona Lisa était de leur famille et qu'elle avait été une amoureuse du Pepe Giuseppe ou quelque chose comme ça. Ce qui faisait sourire sa mère. S'il courait assez vite, il pourrait être

revenu avant même qu'on se rende compte qu'il était parti. C'est dire si petit Tonino courait de bon cœur le long des quais.

- Oui, un petit garçon avec un pull vert clair. Il est parti par là.

- Non, non, il n'avait pas du tout l'air perdu. Il avait au contraire l'air de savoir où il allait et il courait. Je m'en souviens, parce que je me suis dit, il court bien vite ce petit. Et oui, il était tout seul.

- Un petit garçon avec un pull vert, oui, oui, il courait et il chantait aussi.

- Tout à fait. Dans cette direction. Un petit garçon avec un pull vert. Et il avait l'air très pressé, cet enfant.

- Mais oui, par là, il longeait le quai. Venez avec moi, j'ai une voiture, à pied, vous ne le rattraperez pas de sitôt.

- Non, d'autant qu'il allait au Louvre, acquiesça un autre.

- Comment ? Au Louvre ? Mais comment le savez-vous, vous lui avez parlé ?

- Mais oui, il m'a demandé si le Louvre, c'était encore loin.

- Vous voyez bien, reprit leur bon samaritain en agitant

ses clés de voiture, vous ne le rattraperez pas de sitôt. Suivez-moi, je vous emmène. C'est votre fils ?

- Mon filleul, répondit Angela en jetant un coup d'œil vers ma mère.

- Qu'est-ce qu'il va faire au Louvre ? Vous n'avez pas voulu l'y amener, c'est ça ?

- Mais pas du tout. Nous en venons. Il a dû oublier quelque chose là-bas.

- C'est bien, en tout cas, un enfant qui aime aller au musée.

Angela était toute pâle. Elle se pencha vers ma mère. Que veux-tu qu'il ait oublié ? Et puis s'il avait oublié quelque chose, il nous l'aurait dit, il ne serait pas parti comme ça sans rien dire. C'est insensé.

- La seule chose vraiment insensée dans toute cette histoire, chuchota ma mère, c'est que tu ne vives pas avec lui.

- Ce n'est pas si simple, répondit Angela sur le même ton.

- Ne vous inquiétez pas comme ça, on va vous le retrouver, votre môme. Comment il s'appelle ?

- Antoine. Mais on l'appelle Tonino.

- C'est vraiment très généreux de votre part de nous amener jusque là-bas, Monsieur, vraiment.

- Il n'y a pas de quoi, je vous assure.

Elles seraient arrivées au musée en même temps que petit Tonino.

- Le voilà, et Angela se serait précipitée vers lui et les deux dans la voiture auraient vu l'enfant lui parler avec animation avant de la prendre par la main pour l'entraîner vers l'entrée.

- Merci encore, monsieur, vraiment, aurait dit ma mère avant de descendre à son tour de la voiture.

- Je vous en prie. Je suis ravi d'avoir pu venir en aide à des charmantes comme vous. Ça va aller, vous êtes sûre ?

- Oui, oui.

- Prenez tout de même ma carte et appelez-moi quand vous avez une envie subite de musée. Ou de ce que vous voudrez.

Ma mère se serait sans doute gratté le nez de la main droite, histoire que le bon samaritain voie bien son alliance et elle aurait répété dignement

- Merci encore Monsieur,
avant de claquer la portière.

Elle aurait bien entendu aussi remercié Hniné Mossé en pensée avant de se mettre en quête d'Angela et de l'enfant qu'elle trouva bien vite dans le hall d'entrée du Louvre, devant une petite pancarte près des caisses.

« Regarde, c'est pour marraine. »

- Quoi regarde ? Tu n'es pas un peu fou de nous avoir fait une peur pareille ?

- Regarde, répéta doucement Angela qui tenait Tonino serré contre elle.

Et Colette lut : « Louvre, cherche gardiens. »

Voilà.

Pascal à ce moment aurait rejoint le petit groupe, on va dire que durant son ascension, il les aurait vues monter dans une voiture, je ne sais pas si l'ascension de cet escalier acrobatique reliant autrefois les deuxième et troisième étages de la tour Eiffel permettait de voir Paris à ses pieds, impossible que non, on dira donc qu'il les avait vues et se doutant qu'elles avaient des nouvelles, il serait redescendu en

vitesse, aurait demandé à droite à gauche, deux jolies femmes, oui, à la poursuite du Petit Poucet, mais oui, au Louvre, avec un bon samaritain, ah tiens, et il aurait attrapé le premier bus direction le Musée.

Pas mécontent de son petit effet devant les deux charmantes médusées par sa soudaine apparition, Pascal aurait fauché d'un geste vif la petite pancarte, mais Pascal, qu'est-ce que tu fais, puis ils auraient gagné la sortie en rasant les murs comme ne rassa sûrement pas les murs le premier qui vola la Joconde et ils hélèrent un taxi pour rentrer chez la cousine sans que plus personne ne fasse de manières.

La cousine était là, elle les accueillit avec son joli sourire de tendresse avant d'arquer les sourcils devant Angela quand Tonino lui remit la petite pancarte.

- Ils cherchent des gardiens au Louvre et tu n'es pas allée te renseigner ?

- Me renseigner pour quoi faire ?

- Pour te renseigner, je ne sais pas moi...

Ma mère aurait sursauté.

- Ce n'est pas toi qui m'as dit que Mona Lisa était de ta

famille ? Qu'elle t'avait aidée à grandir ? Que ton oncle Guiseppe l'aimait d'amour ? Mais bien sûr ! Ta cousine a mille fois raison.

- On est tous d'accord, renchérit Pascal en adressant un clin d'œil à Tonino.

- Mais de quoi vous parlez, là, tous, vous me voyez gardienne de musée ?

- Pas gardienne de musée, gardienne du Louvre, Angela.

- C'est exactement ça, dit la cousine en serrant Tonino sur son cœur. Angela...

- Ce n'est pas du tout possible.

- Pourquoi ?

Les yeux écarquillés de son fils, le sourire plein d'espoir de sa cousine, le sourire entendu de Pascal, le regard lumineux de ma mère, elle n'aurait eu aucune chance.

Ma mère qui d'ailleurs, se tourna vers Tonio.

- Tu sais quoi ? Ton idée est si bonne que je te pardonne de nous avoir tués de peur.

- Comment il vous a tués de peur ?

- Il a avancé jusqu'au Louvre sans nous prévenir, heureusement qu'un bon samaritain nous a aidés à le rejoindre.

- Quel bon samaritain ?

- Regarde, il m'a même laissé sa carte.

Elle chercha la carte dans son sac, la sortit. Restait interdite. Murmura...

- Si Hniné Mossé est aussi de la partie, tu n'as plus le choix, Angela. Regarde qui est notre samaritain. Le chef de la sécurité du Louvre.

Elle lui tendit la carte.

J'ai écrit deuxième chance. Je veux dire une vraie deuxième chance. Une troisième, peut-être même. Parfois, la vie s'acharne.

C'est exactement ça. La vie s'acharne et il faut s'y accrocher de toutes ses forces.

C'est là qu'on comprend pourquoi Pascal est venu. C'est grâce à lui que Colette ne rentrera pas seule à Marseille... et que mon père va faire une attaque en la voyant revenir avec un homme. Pas très cool, ça. Mais il ne verra rien, parce qu'elle arrivera avant lui.

En attendant ce retour au foyer, le lendemain, toute la petite équipe se serait fait le jardin d'Acclimatation après les biscochos du petit-déjeuner, Colette avait promis, ils auraient tous hurlé « Gnafron » pour sauver Guignol et ils auraient poussé à tour de rôle Tonino, hilare, sur la balançoire.

Voilà, ç'aurait été un super beau voyage.

*Nous avons bien travaillé, Rav Moïse, n'est-ce pas ?
Oui, douce Clara. Hniné Mossé étendit les mains vers Clara, comme pour la bénir. Elle le vit disparaître, hocha doucement la tête sous son petit chignon, sourit et s'évanouit à son tour.*

J'avais tellement envie que ma mère sauve Angela.

Alors bien sûr, il s'en trouvera toujours certains pour demander est-ce qu'on sauve une prostituée en la sortant du trottoir ? Oui, mille fois oui. On est toujours perdu sur le trottoir.

Est-ce que son mac la retrouvera ? Jamais il n'ira la chercher au Louvre, le lien avec ma mère est impossible à établir et avec le bon samaritain, elle a un nouveau protecteur. Un vrai, cette fois.

Quoi d'autre ?

Ah oui.

« Chère Angela,

Nous sommes bien arrivés à Marseille.

J'ai retrouvé mes enfants, ils m'ont fait fête comme s'ils ne m'avaient pas vue depuis des années et en les serrant contre mon cœur, je pensais à toi et à Tonino et j'étais heureuse comme jamais. Assez curieusement, Roger ne m'a pas posé de questions, je crois qu'il n'a pas du tout compris que j'avais quitté Marseille et je n'ai pas beaucoup insisté, tu peux me croire. Je déteste l'idée de lui mentir, mais ne pas dire, ce n'est pas vraiment mentir, n'est-ce pas ?

Puisque je suis dans les confidences, je veux te dire aussi que j'ai décidé de ne pas lui raconter du tout notre aventure. Il ne comprendrait pas. Et puis je ne sais pas. J'ai l'impression que ces trois jours, je ne les ai pas offerts qu'à toi. Je me les suis offerts aussi. J'y ai droit. Grâce à toi, j'ai retrouvé l'insouciance de ma vie de jeune fille. Je ne m'étais jamais rendue compte à quel point cette liberté me manquait. Même si j'adore ma vie.

Je pense à toi, à Paris. Cette ville est si magnifique et tu as tant de choses à y découvrir. Je sais que tu y seras

très heureuse. La vie sera belle pour vous trois, Tonino, ta jolie cousine, toi. Ta cousine avait l'air si soulagée de savoir que tu allais rester vivre avec elle. Sa joie m'a fait chaud au cœur. J'ai l'impression que la vie ne l'a pas épargnée non plus. Et puis ton petit Tonino. Comme il m'a serrée fort dans ses bras. C'était si doux.

Angela...

Il faut quand même que je te dise quelque chose.

Je crois bien que j'ai compris ce que tu faisais chez Esther. Même si nous n'en avons jamais parlé. Qu'aurait-on pu en dire ? Bien, sûr, je n'ai pas d'idée très précise des détails, mais ce dont je suis sûre, c'est que tu n'étais pas à ta place dans cette vie, personne ne peut être à sa place dans ce genre de situation et il était important que tu en sortes.

Je suis si heureuse de penser que je t'ai peut-être un peu aidée à le faire. Je ne sais pas si nous aurons l'occasion de nous revoir un jour. Si tu le voudras. Si je le pourrais seulement. Mais ce que je sais, c'est que nous serons toujours liées par le souvenir de tante Claire. Et que de Paris à Marseille, comme d'autres respirent des madeleines, nous, nous mangerons des biscochos bien sucrés et bien croquants en pensant l'une à l'autre, toujours.

Avec toute ma tendresse.

Colette

*Ps. Les petits chaussons sont merveilleux. Je les adore.
Et cette couleur. T'imaginer les tricotent près de ton
Tonino me bouleverse. Tu lui diras que je les ai posés
sur mon ventre et que je suis sûre que le bébé a bougé.
Comme une petite tortue bien au chaud dans sa
maison. J'adore que vous l'ayez appelée Biscocho.
Occupez-vous bien d'elle, j'ai entendu que les tortues
aimaient beaucoup le chou rouge.
Mes amitiés à ta cousine. Tu embrasses Tonino pour
moi s'il te plaît, très, très, très fort. »*

La tendre Clara est enterrée sous les pins. Sur sa pierre tombale, je ne sais pas quand exactement, on a ajouté deux petites plaques pour son mari et son fils morts à Auschwitz. Que la mort leur soit douce.